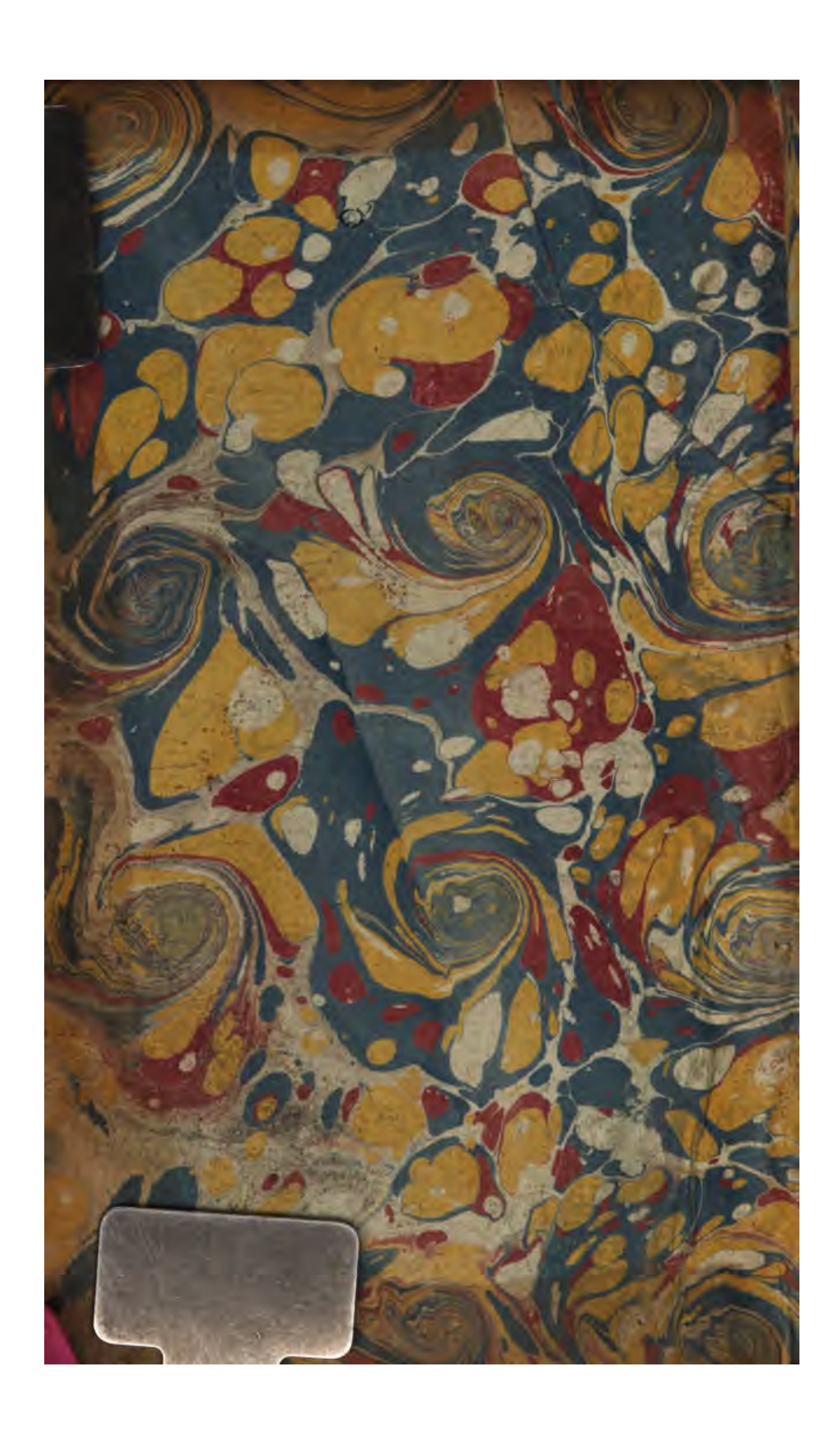







MASSILIÆ
JHS
SOC. JES.

VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE

VOYAGES

DE M. LE MARQUIS

DE CHASTELLUX

DANS L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE

Dans les années 1780, 1781 & 1782.

Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω.

Multorumque hominum vidit urbes, & mores cognovit.

ODISSÉE, Liv. I.

TOME SECOND.



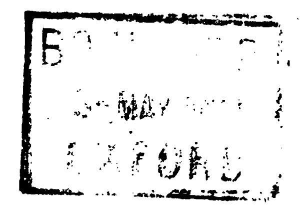
A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,

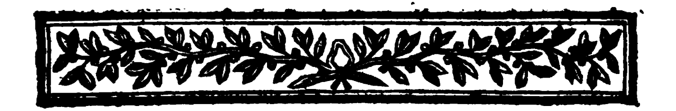
Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1786.





VOYAGES



VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

VOYAGE DANS LA HAUTE VIRGINIE,

Dans les Apalaches & au Pont-Naturel.

Du moment que les troupes françoises furent établies dans les quartiers qu'elles ont occupés en Virginie, je formai le projet de faire un voyage dans la haute partie de cet état. On m'avoit assuré que j'y trouverois des objets dignes d'exciter la curiosité d'un étranger ; &, fidele au principe que je me suis fait dès ma jeunesse, de ne négliger aucune occasion de voir le plus de pays qu'il me seroit possible, j'avois une véritable impatience de me mettre en chemin. Cependant la saison étoit bien peu fa-

vorable; elle rendoit les voyages difficiles & pénibles : &, d'ailleurs, l'expérience m'a appris que ceux qu'on fait en hiver, n'offrent jamais la plus grande satisfaction qu'on puisse se procurer, celle de voir la nature telle qu'elle doit être, & de se former une idée juste de l'aspect d'un pays : car il est plus aisé à l'imagination de dépouiller un paysage des charmes du printems, que d'en revêtir le squélette hideux de l'hiver; comme il est plus aisé de deviner ce que sera Madame de S. m. n. à l'âge de 80 ans, que ce qu'a été Madame du D. F. n. à celui de Madame de S. m. n. D'ailleurs, M. de Rochambeau s'étant absenté pendant le mois de Février, & M. le Chevalier de la Luzerne ayant choisi le mois de Mars pour nous faire une visite, j'ai été conduit par convenance & par nécessité, à attendre le mois d'Avril pour commencer mon voyage. Je suis donc parti, le 8 Avril, avec M. Lynch, alors mon aide-de-camp, & maintenant aide-major général; M. Franck-Dillon, mon second aide-de-camp (1); & M. le Chevalier d'Oyré,

(1) M. le Baron de Montesquieu étoit retourné en Europe après le siége d'York. Il ne revint qu'au mois de Septembre suivant.

ingénieur : ſix domeſtiques montés, & un cheval de main, compoſoient notre ſuite ; de façon que notre petite caravane conſiſtoit en quatre maîtres, ſix domeſtiques & onze chevaux. Je m'étois mis en regle avec le printems, & je lui avois donné tout le tems de venir au-devant de moi. A 37 degrés de latitude, on pourroit l'attendre au mois d'Avril, mais je ne le rencontrai pas dans les bois que je tra-verſai ; à peine me fut-il poſſible d'y démêler quelques épines commençant à verdir. Le ſoleil n'en étoit pas moins chaud, & je regrettois de re-trouver l'été dans le ciel, tandis que le printems ne paroiſſoit pas encore ſur la terre. Les dix-huit milles de chemin, que je parcourus avant de faire rafraîchir mes chevaux à *Bird's-tavern*, m'étoient ſuffiſamment connus. C'étoit la même route que j'avois ſuivis l'été dernier, en venant à Williams-burg. Les ſeize que je fis pour completter ma jour-née & arriver à *New-Kent-Court-Houſe*, ne m'offrirent rien de curieux, & tout ce que j'appris de ma converſation avec M. *Bird*, fut qu'il avoit été pillé par les Anglois, lorſqu'ils paſſerent & re-paſſerent devant ſa maiſon, en marchant à *Weſte-*

ver, pour ſuivre M. de la Fayette, & en retournant à Williamsburg, après avoir inutilement cherché à l'entamer. Ce n'étoit rien de voir les fruits, les volailles, les beſtiaux enlevés par les troupes légeres qui formoient l'avant-garde, l'armée ramaſſer ce que l'avant-garde avoit laiſſé, les Officiers eux-mêmes s'emparer du rum & de tous les comeſtibles, ſans jamais payer un denier : cet orage, qui détruiſoit tout ſur ſon paſſage, étoit ſuivi d'un fléau plus terrible encore : une nombreuſe canaille, ſous le nom de *réfugiés* & de *Loyaliſtes*, ſuivoit l'armée, non pour combattre avec elle, mais pour partager le pillage. Les meubles, les vêtemens des habitans, étoient ordinairement le ſeul butin qu'on laiſſoit à leur avidité : après avoir dévaſté les maiſons, ils dépouilloient les propriétaires ; & M. Bird ſe ſouvenoit encore avec douleur, qu'on lui avoit ôté, de force, les bottes qu'il avoit à ſes jambes. Je ne dois pas oublier qu'avant d'arriver chez lui, j'eus occaſion de me rappeller le premier châtiment que ces brigands éprouverent. En effet, à ſix milles de Williamsburg, j'avois paſſé près d'un endroit où les bois

laissent un terrein découvert, à la croisée de deux chemins, dont l'un mene à Williamsburg, & l'autre à *James-town.* C'est là que le 25 Juin, M. de la Fayette fit attaquer par son avant-garde celle de Lord Cornwalis. *Simcoe*, qui la commandoit, étoit resté en arrière pour rassembler des bestiaux, tandis que Lord Cornwalis campoit à Williamsburg, où il étoit arrivé la veille. La cavalerie de M. de la Fayette ayant pris quelqu'infanterie en croupe, arriva assez tôt pour obliger Simcoe à s'arrêter & à combattre. Le reste de l'infanterie légere des Américains joignit bientôt après. Simcoe combattit avec désavantage, jusqu'à ce que Lord Cornwalis marchât à son secours. Alors les Américains se retirerent, après avoir tué ou blessé près de cent cinquante hommes, & n'en avoir perdu que sept ou huit. Le Colonel *Buttler*, Officier Américain, qui étoit à la tête d'un bataillon d'infanterie légere, & le Colonel *Valgan*, Officier François, qui en commandoit un autre, se distinguerent beaucoup dans cette journée.

Le souvenir de cet événement, présage des succès qui ont couronné notre campagne, m'occupa

d'autant plus agréablement pendant la soirée, que j'étois établi dans une assez bonne auberge, où l'on nous servit un excellent souper, composé principalement d'esturgeons & d'aloses; deux sortes de poissons pour le moins aussi bons en Virginie qu'en Europe, mais qui ne se font voir qu'au printems.

Le lendemain matin j'eus une jouissance d'un autre genre. Je m'étois levé avec le soleil, & tandis qu'on préparoit le déjeûner, je me promenois autour de la maison. Les oiseaux se faisoient entendre de tous côtés; mais mon attention fut fixée par un chant fort agréable, dont les sons paroissoient venir d'un arbre prochain. Je m'en approchai doucement, & je reconnus que j'en avois l'obligation à un *mocking-bird* qui saluoit le soleil levant. D'abord je craignois de l'effaroucher; mais, tout au contraire, ma présence lui fit plaisir, & il parut se réjouir d'avoir un auditeur. Il chanta mieux que jamais, & son émulation augmenta encore, lorsqu'il vit deux chiens qui me suivoient, s'approcher de l'arbre sur lequel il étoit perché. Alors il ne cessa de voltiger d'une branche à l'autre, toujours en chantant: car cet oiseau singulier, aussi remarquable par son agi-

lité que par son ramage, s'éleve & s'abaisse continuellement, de sorte qu'il ne paroît pas moins le favori de Terpsicore, que celui de Polhymnie. Assurément on ne peut lui reprocher de fatiguer ses auditeurs, car rien n'est plus varié que son chant; c'est au point qu'il est impossible de l'imiter, & même d'en donner une idée. Comme il eut lieu d'être content de mon attention à l'écouter, il ne me cacha aucun de ses talens; on eût dit qu'après m'avoir fait entendre un très joli concert, il vouloit encore me donner la Comédie. En effet, il se mit à contrefaire différens oiseaux; ceux qu'il imita de la maniere la plus reconnoissable, du moins pour un étranger, sont le geai, le corbeau, le cardinal & le vanneau (1). Il sembloit chercher à me retenir auprès de lui; & lorsqu'après l'avoir écouté près d'un quart d'heure, je voulus me rapprocher de la maison, il me suivit en volant d'arbre en arbre, toujours continuant de chanter, tantôt ses propres chansons,

(1) Ou plutôt le *painted plover*, le *pluvier coloré*, qui est le vanneau d'Amérique. Il differe du nôtre par son plumage, mêlé de gris, de blanc & de jaune doré : il en differe aussi un peu par son chant; mais il en a la forme & les mœurs, & c'est absolument la même espèce.

tantôt celles qu'il avoit apprises en Virginie & dans ses voyages ; car cet oiseau est du nombre de ceux qui changent de climat, quoiqu'on le voye quelquefois pendant l'hiver.

La journée que j'avois à faire devant être plus longue que celle de la veille, je partis de New-Kent-Court-House avant huit heures, & je fis vingt milles pour arriver à *New-Castle*, où j'avois résolu de donner une heure ou deux de repos à mes chevaux. Je ne trouvai pas le chemin si uni que la veille : quelques collines en interrompent la monotonie. De leur sommet, on peut porter sa vue à quelques milles de distance, & de tems en tems on apperçoit le Pamunkey, qui coule dans une vallée profonde & couverte de bois. En approchant de New-Castle, le terrein s'éclaircit. Cette petite Capitale d'un petit Comté, contient vingt-cinq ou trente maisons, dont quelques-unes assez jolies. Lorsque mes chevaux furent reposés, & que la chaleur, déja très forte dans le haut du jour, fut un peu tombée, je continuai ma route afin d'arriver avant la nuit à *Hanover-Court-House*, dont j'étois encore à seize milles : le pays que je traversai est

un des plus rians de la baſſe Virginie. On y voit beaucoup de terres cultivées, & de belles habitations, entr'autres celle de M. *Jones*, qui eſt ſituée près du chemin, à deux milles de New-Caſtle : elle s'annonce bien à l'extérieur ; mais on aſſure qu'elle eſt meublée avec beaucoup de recherches, &, ce qui eſt plus rare en Amérique, qu'elle eſt encore embellie par un jardin dans le genre Anglois. On prétend même que cette eſpece de parc, dont la riviere forme une partie de l'enceinte, ne le cede pas en beauté à ceux dont l'Angleterre nous a fourni le modele, & que nous imitons avec beaucoup de ſuccès (1).

Lorſqu'on eſt à trois milles d'Hanover, on trouve deux chemins ; celui que je devois ſuivre tourne un peu vers le nord, & rapproche du Pamunkei. J'arrivai avant le ſoleil couché, & je deſcendis dans une aſſez belle auberge. Une très grande ſalle & un grand portique couvert, ſont deſtinés à recevoir les perſonnes qui ſe raſſemblent tous les trois mois

(1) L'Auteur a eu depuis occaſion de voir ce jardin ; il répond à la deſcription qu'on lui en avoit faite, & il eſt réellement très agréable.

à la *Court-House*, soit pour les affaires civiles, soit pour les affaires publiques. Cet asyle leur est d'autant plus nécessaire qu'il n'y a point d'autres maisons aux environs. Les Voyageurs profitent de ces établissemens, indispensables dans un pays dont les habitations sont dispersées au point qu'elles sont souvent à plus de deux milles les unes des autres. On a eu soin de placer les Court-House au centre du Comté. Comme ces Comtés sont en très grand nombre en Virginie, ils n'ont gueres plus de six ou sept lieues de diametre : ainsi chacun peut retourner chez soi, après avoir fait ses affaires.

Le Comté d'Hanover, comme celui de New-Kent, se souvenoit encore du passage des Anglois. M. *Tilman*, mon hôte, tout en déplorant son malheur d'avoir logé & nourri Lord Cornwalis & sa suite, sans que sa Seigneurie eût offert le moindre paiement, ne pouvoit s'empêcher de rire encore de l'épouvante que l'arrivée imprévue de Tarleton avoit répandue parmi un nombre assez considérable de *Gentlemen* qui étoient venus aux nouvelles, & s'étoient rassemblés à la Court-House. Un Nègre à cheval, vint, à toutes jambes, les avertir que

Tarleton n'étoit pas à plus de trois milles. Le parti de la retraite fut bientôt pris ; mais l'alarme étoit si chaude, & la confusion si grande, que chacun sauta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main, de façon qu'un très petit nombre de ces Curieux s'en retourna sur sa propre monture. Les Anglois venoient alors de Westover ; ils avoient passé le *Chikahominy* à *Buttom'sbridge*, & ils se dirigeoient vers la *South-Anna*, que M. de la Fayette avoit mise entr'eux & lui.

M. Tilman ayant eu le tems de renouveller ses provisions depuis la retraite de Cornwalis, nous soupâmes assez bien, & nous eûmes la compagnie de M. *Lee*, frere du Colonel *William Lee*, qui a commandé long-tems une légion, & qui s'est souvent distingué, sur-tout en Caroline (1).

(1) Lord Cornwalis étant, sans contredit, le Général anglois dont le courage, les talens & l'activité ont causé le plus de pertes aux Américains, il n'est pas étonnant qu'il ne leur ait pas inspiré les mêmes sentimens qu'à ses propres troupes, dont l'attachement & même l'admiration pour son caractere n'avoit pas de bornes. Cependant ils ne l'ont jamais accusé de rapine, ni même d'aucune vue intéressée, & les plaintes de M. Tilman prouvent seulement quelles sont les tristes conséquences d'une guerre, dans le cours des

Nous partîmes le lendemain à neuf heures du matin, après avoir déjeûné beaucoup mieux que nos chevaux; car ils n'avoient eu que du grain, le pays étant tellement dépourvu de fourage, qu'il nous fut impossible de trouver une botte de foin, ou même de feuilles de maïs, quoique nous en eussions fait chercher à plus de deux milles à la ronde. A trois milles & demi d'Hanover, nous passâmes la South-Anna sur un pont de bois. J'observai que la riviere étoit encaissée, & la nature du pays me donna lieu de croire qu'elle devoit l'être ainsi dans une grande partie de son cours. Il me

laquelle les Anglois éprouvoient encore plus la disette au milieu des succès que dans leurs désastres, parce que les premiers les éloignoient de leurs flottes, & que les autres les en rapprochoient. Mais sans doute la plus douloureuse de ces conséquences étoit la nécessité où se trouvoit un homme de la naissance & du caractere de Mylord Cornwalis, de conduire, plutôt que de commander, un grand nombre de traîtres & de brigands, que la politique angloise décoroit du nom de *Loyalistes*. Cette canaille précédoit ses troupes au pillage & se gardoit bien de les suivre au danger. L'incendie, la dévastation, les outrages de toute espece, marquoient son passage. Elle a ravagé, il est vrai, quelque partie de l'Amérique; mais elle a ruiné l'Angleterre, en inspirant à ses ennemis une haine irréconciliable.

parut donc qu'elle eût été d'une bonne défenſe, ſi M. de la Fayette, qui l'avoit paſſé plus haut, avoit eu le tems de ſe porter au pont, & de le faire couper. Sur la rive gauche de cette riviere, le terrein s'éleve, & on monte une colline aſſez haute. Le pays eſt ſtérile, & je voyageai preſque toujours dans les bois, juſqu'à une heure après midi que j'arrivai à *Offly*, chez le Général *Nelſon*, ci-devant Gouverneur de la Virginie. J'avois eu occaſion de le connoître pendant l'expédition d'York. Il étoit alors Gouverneur, & dans des tems très difficiles, il s'étoit conduit avec le courage d'un brave Soldat, & le zele d'un bon Citoyen. Lorſque les armées angloiſes portoient la déſolation dans le ſein de ſa Patrie, lorſque les nôtres arrivoient inopinément pour la ſecourir & la venger, il avoit été obligé d'employer tous les moyens & toutes les reſſources poſſibles, ſoit pour aider M. de la Fayette à faire quelque réſiſtance, ſoit pour fournir au Général Washington des chevaux, des voitures & des ſubſiſtances dont il avoit le beſoin le plus preſſant. Il ne ſera pas à l'honneur de la Virginie, de dire que le ſeul fruit qu'il ait tiré de

tant de travaux, a été la haîne d'une grande partie de ses Concitoyens; qu'à la premiere assemblée de l'État, qui s'est tenue après la campagne, il n'a trouvé parmi eux, ni la satisfaction d'être affranchi de la servitude, ni l'émulation que les succès ont coutume d'inspirer: mais à la place de ces sentimens si naturels en pareille circonstance, un grand mécontentement de ce qu'on avoit souvent *pressé* leurs chevaux, leurs voitures & leurs fourrages (1). Des loix, des formalités qui auroient été anéanties par la conquête de l'État, furent bientôt invoquées contre le défenseur de l'État; enfin, le Général Nelson, malade des fatigues de la campagne, mais encore plus fatigué de servir des ingrats, a résigné la place de Gouverneur, qu'il occupoit depuis six mois, après avoir eu toutefois la satisfaction de justifier sa conduite, & de voir son pays lui pardonner l'injure qu'il lui avoit faite en concourant à le sauver. Si, au témoignage que je viens de rendre du Général Nelson, j'ajoute que c'est un bon &

(1) *Presser* des chevaux, des voitures, des hommes même, c'est les commander pour un service quelconque, au lieu de les demander de gré à gré. On sait ce que c'est que la *presse* des matelots.

galant homme sous tous les rapports possibles, & qu'il a toujours été parfaitement honnête avec les François, on sera surpris que je l'aie traité comme *Mathurin*, dans la Comédie de Rose & Colas, c'est-à-dire, que j'aie été le voir en son absence. Il n'étoit pas chez lui; & je n'en pouvois pas douter, puisque je l'avois rencontré près de Williamsburg, où des affaires publiques le rappelloient encore; mais la visite que je m'étois proposé de lui faire, avoit toujours été liée au voyage que j'entreprenois alors. D'ailleurs je voulois voir sa famille, & sur-tout son jeune frere, M. William Nelson, que j'avois connu particuliérement à Williamsburg, où il avoit passé la plus grande partie de l'hiver.

Il s'en faut de beaucoup qu'Offly soit un établissement qui corresponde à la richesse du Général Nelson & à la considération dont il jouit en Virginie: c'est une médiocre plantation, où il s'étoit contenté de faire construire les édifices nécessaires à l'exploitation des terres & au logement de son *Overseer* (1). Son séjour habituel étoit à *York*:

(1) C'est le nom qu'on donne aux Régisseurs.

mais on croira aisément qu'il avoit été forcé de l'abandonner; & comme Offly est au-delà de la South-anna, & assez reculé dans le pays, il avoit pensé que cette maison isolée seroit du moins un asyle sûr pour sa famille. Cependant elle n'a pas été à l'abri des visites du Lord Cornwalis, qui, dans ses péregrinations en Virginie, s'est avancé jusques-là, mais sans y faire de grands dégâts.

En l'absence du Général, Mesdames Nelson, sa mere & sa femme, me reçurent avec toute l'honnêteté, la simplicité & la cordialité qui est le partage de cette famille. Mais comme en Amérique on ne croit jamais que les femmes suffisent pour faire les honneurs d'une maison, cinq ou six Nelsons s'étoient rassemblés pour me recevoir; entr'autres le Sécrétaire Nelson, oncle du Général, deux freres de celui-ci & deux fils du Sécrétaire. Ces jeunes gens étoient tous mariés; plusieurs avoient leurs femmes avec eux, & celles-ci leurs enfans, tous s'appellant Nelson, tous distingués seulement par leur nom de baptême; de sorte que pendant deux jours que je passai dans cette maison vraiment patriarchale, il me fut impossible de

savoir

savoir à qui ils appartenoient. Lorsque je dis que je passai deux jours dans cette maison, on doit l'entendre dans le sens le plus littéral; car le tems fut si mauvais, qu'il n'y eut pas moyen d'en sortir. Le logement n'étant ni commode, ni spacieux, le parloir, ou le salon, rassembloit la compagnie, sur-tout les hommes, depuis l'heure du déjeûner jusqu'à celle de se coucher; mais la conversation étoit agréable & bien soutenue. Si on vouloit y faire quelque diversion, on trouvoit sous sa main de très bons livres anglois & françois; & un excellent déjeûner à neuf heures du matin, un grand dîner à deux heures, le thé & le punch dans l'après-midi, & un petit souper de fort bonne mine, faisoient une heureuse division de la journée, pour ceux dont l'estomach pouvoit s'y prêter. Il n'est pas inutile d'observer que dans cette occasion où quinze ou vingt personnes, dont quatre étrangers à la famille & au pays, se trouvoient rassemblés à la campagne, & contraints par le mauvais tems à rester dans la maison, il ne fut pas seulement question de jouer. Combien de parties de *trictrac*, de *whisk*, de *lotto*, auroient été chez nous la consé-

quence néceſſaire d'une pluie obſtinée ? Peut-être auſſi quelques amuſemens plus agréables auroient varié la ſcène ; la muſique, le deſſin, la lecture publique, l'ouvrage des femmes, ſont des reſſources inconnues en Amérique ; mais il faut eſpérer qu'elle ne tardera pas à les acquérir. Certainement il ne manquoit que de l'étude à une jeune Miſs Tolliver qui chanta quelques airs, dont les paroles étoient angloiſes, mais la muſique italienne : ſa voix charmante, & l'aimable ſimplicité de ſon chant, lui tenoient lieu de goût, ſi ce n'étoit pas le goût lui-même, le goût naturel, toujours ſûr, lorſqu'il eſt renfermé dans de juſtes limites, & que, timide dans ſa foibleſſe, il ne s'eſt pas encore compromis avec les faux préceptes & les mauvais modeles. Miſs Tolliver avoit accompagné à Offly, Madame William Nelſon ſa ſœur, qui venoit de faire une fauſſe couche, & qui gardoit ſon lit. Elle a été élevée au milieu des bois, par un pere grand chaſſeur de renards ; ainſi elle n'a pu apprendre à chanter, que des oiſeaux du voiſinage, quand les hurlemens des chiens courans lui permettoient de les écouter : elle eſt d'une figure agréable, ainſi que Madame Nel-

fon, fa fœur, quoique moins jolie qu'une troifieme fœur qui étoit reftée dans la maifon paternelle. Ces jeunes perfonnes venoient fouvent à Williamsburg, lorfqu'il y avoit des bals; elles y paroiffoient auffi bien mifes que les habitans de la ville, & toujours avec le maintien le plus décent. D'un autre côté, les jeunes gens de l'armée avoient pris beaucoup d'amitié pour M. Tolliver, leur pere, & ils fe donnoient quelquefois la peine d'aller déjeûner & parler de chaffe avec lui : les Demoifelles, qui paroiffoient de tems en tems, ne gâtoient point la converfation. Ces jolies Nymphes, plus timides & plus douces que celles de Diane, ne conduifoient pas la chaffe, mais elles en infpiroient le goût : elles favoient fe défendre des Chaffeurs, mais elles n'accabloient pas de leurs flèches ceux qui ofoient les regarder.

Après cette petite digreffion, pour laquelle on aura fans doute quelqu'indulgence, il eft difficile de trouver une tranfition qui me conduife à parler d'un vieux Magiftrat, dont les cheveux blancs, la taille élevée, & la figure noble, commandent le refpect & la vénération. Le Sécrétaire Nelfon, dont il

s'agit maintenant, doit ce titre à la place qu'il occupoit ſous le Gouvernement Anglois. En Virginie, le Sécrétaire chargé de conſerver les regiſtres de tous les actes publics, étoit Membre néceſſaire du Conſeil, dont le Gouverneur étoit le chef. M. Nelſon a occupé cette place pendant trente ans. Il a vu l'aurore du beau jour qui commençoit à ſe lever ſur ſon pays ; il a vu ſe former les orages qui l'ont troublé ; il n'a cherché ni à les raſſembler, ni à les conjurer. Trop avancé en âge pour deſirer une révolution, trop prudent pour l'arrêter ſi elle étoit néceſſaire, & trop fidele à ſes concitoyens pour ſéparer ſes intérêts des leurs, il a choiſi pour ſe retirer des affaires, l'époque même de leur changement. Ainſi, deſcendant du théatre lorſque de nouveaux Drames demandoient d'autres Acteurs, il a pris ſa place parmi les ſpectateurs, content de faire des vœux pour le ſuccès de la Piece, & d'applaudir à ceux qui joueroient bien leur rôle. Mais dans la derniere campagne, le haſard l'a remis ſur la ſcène, & lui a donné une fatale célébrité. Il habitoit à York, où il s'étoit fait bâtir une très belle maiſon : le goût & même le luxe européen n'en

avoient pas été exclus ; on admiroit sur-tout une cheminée & quelques bas-reliefs de très beau marbre très bien travaillés, lorsque la destinée conduisit Lord Cornwalis dans cette ville pour le désarmer, ainsi que ses troupes, jusques-là victorieuses. Le Secrétaire Nelson ne crut pas devoir fuir les Anglois, à qui il ne pouvoit être odieux, ni inspirer aucun ombrage. Il fut bien traité par le Général, qui choisit sa maison pour y établir son logement ; mais cette maison, placée sur une hauteur dans la situation de la ville la plus agréable, étoit aussi placée près des fortifications les plus importantes. C'étoit le premier objet qui frappoit les regards, lorsqu'on approchoit d'York. Bientôt au lieu de l'attention des voyageurs, elle attira celle des bombardiers & des canonniers ; bientôt elle fut presqu'entiérement détruite. M. Nelson l'occupoit encore au moment que nos batteries, essayant leurs premiers coups, tuerent un de ses negres à très peu de distance de lui : Lord Cornwalis lui-même fut obligé de chercher un autre asyle. Mais quel asyle auroit pu convenir à un vieillard que la goutte privoit pour lors de l'usage

de ſes jambes ! quel aſyle ſur-tout auroit pu le défendre contre les angoiſſes horribles qu'éprouvoit un pere aſſiégé par ſes propres enfans ; car il en avoit deux dans l'armée américaine ; de ſorte que chaque boulet qui étoit tiré, pouvoit porter la mort dans ſon ſein, ſoit qu'il partît de la ville, ſoit qu'il vînt de la tranchée. J'ai été témoin de l'anxiété cruelle d'un de ces malheureux jeunes gens, lorſqu'après avoir envoyé un *flag* (1) pour redemander ſon pere, il tenoit les yeux fixés ſur la porte de la ville par laquelle ce flag devoit ſortir, & ſembloit attendre ſa propre ſentence de la réponſe qu'il recevroit. Lord Cornwalis n'eut pas l'inhumanité de ſe refuſer à une demande ſi juſte. Je ne puis me rappeller ſans émotion d'avoir vu ce vieillard au moment où il venoit de deſcendre chez le Général Washington : il étoit aſſis, parce que ſon attaque de goutte continuoit encore ; & tandis que nous étions debout autour de lui, il nous ra-

(1) *Flag*, proprement pavillon, s'entend des pavillons de trève, des bâtimens parlementaires qu'on envoie à la mer ; mais il ſignifie en anglois, tout Parlementaire, ſoit trompette, tambour, ou autres.

contoit avec un visage serein, quel avoit été l'effet de nos batteries, dont sa maison avoit éprouvé les premiers coups.

La tranquillité, qui a succédé à ces tems malheureux, en lui donnant le loisir de compter ses pertes, ne lui en a pas rendu le souvenir plus amer : il vit heureux dans une de ses plantations, où il ne lui faut pas six heures d'avertissement pour rassembler une trentaine de ses enfans ou petits-enfans, neveux ou petits-neveux, qui sont au nombre de soixante-dix, tous habitant la Virginie. Le rapide accroissement de sa propre famille justifie ce qu'il me disoit de celui de la population générale. Les emplois qu'il a occupés toute sa vie l'ont mis à portée d'en avoir des notions exactes. En 1742, les personnes taillables de l'État de Virginie, c'est-à-dire, les mâles blancs au-dessus de l'âge de seize ans, & les mâles & femelles noirs au-dessus du même âge, étoient au nombre de 63,000; maintenant ils excèdent 160,000.

Après avoir passé deux jours très agréablement au sein de cette famille intéressante, je partis le 12 à dix heures du matin, accompagné du Secré-

taire & de cinq ou fix autres Nelfon, qui me conduifirent jufqu'au pont de *Little-River*, petite *creek*, qui fe trouvoit fur mon chemin, à-peu-près à cinq milles d'Offly. Là, je me féparai d'eux; & après avoir fait encore onze milles dans les bois & dans un pays affez ſterile, j'arrivai à une heure après midi, à *Willis's-Ordinary*, c'eſt-à-dire, à l'auberge de M. Willis; car les auberges qui, dans le reſte de l'Amérique, font défignées par les noms de Tavernes, ou Maifons publiques, s'appellent en Virginie, *Ordinary*. Celui-ci confiſte dans une petite maifon placée au milieu des bois & abfolument ifolée; cependant j'y trouvai beaucoup de monde raffemblé. Dès que je fus defcendu de cheval, je demandai quelle raifon pouvoit attirer tant de monde dans un lieu fi défert, & j'appris que c'étoit un combat de coqs. Ce divertiffement eſt fort à la mode en Virginie, où les mœurs angloifes font plus reconnoiffables que dans tout le reſte du continent. Lorfque les principaux amateurs fe propofent de faire combattre leurs champions, ils ont foin d'en donner avis au public; & quoiqu'il n'y ait ni poſte, ni meffageries établies, cette nouvelle

importante se répand si facilement, qu'on voit des Planteurs venir de trente ou quarante milles, quelques-uns avec des coqs, mais tous avec de l'argent pour les paris, qui ne laissent pas d'être considérables. Il est nécessaire d'apporter avec soi quelques provisions; car l'auberge ne pourroit pas en fournir pour tant de personnes de bon appétit. Quant au logement; une grande chambre pour toute l'assemblée & une couverture pour chacun, suffisent à ces campagnards, qui ne sont pas plus délicats pour les commodités de la vie, que dans le choix de leurs amusemens.

Tandis que je faisois repaître mes chevaux, j'eus celui de voir un combat. Les préparatifs durerent très longtems: on arma les coqs de longs éperons d'acier très pointus; on coupa une partie de leurs plumes, comme si on vouloit les dépouiller de leurs cuirasses: enfin ils combattirent, & l'un d'eux resta mort sur le champ de bataille. Les paris étoient assez considérables; l'argent des joueurs étoit déposé entre les mains d'un notable, & je pris plaisir à leur faire observer qu'il consistoit en grande partie en monnoie de France. Je ne sais ce

qu'il faut le plus admirer, de l'insipidité d'un pareil spectacle, ou de l'intérêt stupide qu'on y prend. Cette passion paroît être innée chez les Anglois; car les Virginiens sont encore Anglois à bien des égards. Pendant que les parieurs animoient les coqs au combat, un enfant de quinze ans, qui étoit près de moi, trépignoit de joie, & s'écrioit : *Oh! it is a charming diversion! C'est un plaisir bien agréable.*

Il me restoit encore vingt-sept ou vingt-huit milles à faire pour trouver la seule auberge où je pusse m'arrêter avant d'arriver chez M. *Jefferson*; car M. de Rochambeau, qui avoit fait le même chemin deux mois avant, m'avoit fort recommandé de ne pas coucher à la taverne de *Louisa-Court-House*, le plus mauvais gîte qu'il eût trouvé en Amérique. Cette taverne est à seize milles de celle de Willis. Comme il m'avoit fait une peinture très énergique, tant de la maison, que de l'hôte qui en fait les honneurs, j'eus la curiosité d'en juger par mes propres yeux. Je pris le prétexte de m'informer du chemin, & je vis que le logement des voyageurs n'étoit autre chose que la chambre même du propriétaire. Cet homme, appellé M. *Johnson*,

est devenu si monstrueusement gros, qu'il ne peut plus sortir de son fauteuil. C'est un homme de bonne humeur, mais de mœurs médiocrement austeres, qui a aimé la bonne chere & toutes sortes de plaisirs; au point qu'à l'âge de cinquante ans, il a tant augmenté son corps & diminué sa fortune, que par deux principes opposés, il est près de voir la fin de l'un & de l'autre: mais tout cela n'affecte en aucune façon sa gaieté. Je le trouvai étendu dans son fauteuil, qui lui sert de lit; car il lui seroit difficile de se coucher & impossible de se lever: un tabouret supportoit ses grosses jambes, déja ouvertes de tous côtés, prélude de ce qui doit bientôt arriver à son ventre. Un gros jambon & un *Bowl de Grog* lui servoient de compagnie, comme à un homme résolu de mourir au milieu de ses amis. Enfin il me rappelloit ce pays dont parle Rabelais, où les hommes se faisoient relier le ventre avec des cerceaux pour prolonger leur vie; & sur-tout cet Abbé qui, ayant épuisé toutes les ressources possibles, s'étoit enfin résolu à terminer ses jours par un grand festin, & avoit invité tout le voisinage à *ses crevailles*.

Il étoit déja nuit, lorſque j'arrivai chez le Colonel *Boſwell*: celui-ci eſt un grand & gros Écoſſois, âgé de ſoixante ans, & établi depuis quarante ans en Amérique, où il a été Colonel de milice ſous le gouvernement anglois. Quoiqu'il tienne une eſpèce de taverne, il paroiſſoit peu préparé à recevoir des étrangers. En effet il étoit déja tard, & d'ailleurs ce chemin qui ne mène qu'aux montagnes, eſt très peu fréquenté. Il étoit donc tranquillement aſſis près du feu à côté de ſa femme, auſſi âgée & preſqu'auſſi grande que lui, qu'il appelloit *Honey*, ce qui ſe rendroit en françois par *mon petit cœur.* Ces honnêtes gens nous reçurent à merveille; ils éveillerent & raſſemblerent leurs domeſtiques. Pendant qu'ils s'empreſſoient à nous ſervir, j'entendis ſouvent crier: *Roſe*, *Roſe;* & enfin je vis paroître la plus hideuſe négreſſe que j'aie vu de ma vie. Notre ſouper fut aſſez frugal. Le déjeûner du lendemain fut meilleur: nous eûmes du jambon, du beurre & des œufs frais, & pour boiſſon du café au lait; car le *wiskey*, ou l'eau-de-vie de grain, que nous avions bu la veille mêlée avec de l'eau, étoit fort mauvaiſe: d'ailleurs

nous étions parfaitement accoutumés à l'usage américain, qui est d'employer le café comme boisson en mangeant de la viande, des légumes & tout autre aliment.

Je me mis en marche à huit heures du matin, n'ayant rien appris dans cette maison qui soit digne d'être remarqué, si ce n'est que M. & Madame Boswell, quelque robustes & bien portans qu'ils m'aient paru l'un & l'autre, ont eu quatorze enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de deux ans. Nous approchions d'une chaîne de montagnes assez élevées, qu'on appelle les *South-west-montains*; parce qu'elles sont les premieres qu'on rencontre en marchant vers l'ouest & avant d'arriver aux chaînes de montagnes, connues en France sous le nom d'*Apalaches*, & en Virginie sous celui de *Blue-ridge*, *North-ridge* & *Allegany*. Comme le pays est très couvert de bois, on jouit peu de leur aspect. Je marchai longtems sans voir d'habitation, & assez embarrassé de choisir entre les différens chemins qui se croisent de tems en tems; mais enfin j'atteignis un voyageur qui m'avoit précédé, & qui me servit, non seulement à m'indiquer

mon chemin, mais aussi à me le faire trouver moins long : c'étoit un Irlandois assez récemment arrivé en Amérique; mais qui avoit déja eu le tems d'y faire plusieurs campagnes & d'y recevoir un bon coup de fusil dans la cuisse. Il me dit qu'on n'avoit jamais pu tirer la balle; mais il n'en étoit pas moins bien portant & de bonne humeur. Je lui fis raconter ses exploits militaires, & je lui demandai sur-tout quelques détails sur le pays qu'il habite maintenant ; car il m'avoit dit qu'il étoit établi dans la Caroline du nord, à plus de quatre-vingt milles de *Catawbaw*, & à plus de trois cens milles de la mer. Ces nouveaux établissemens sont d'autant plus intéressans à connoître, qu'éloignés de tout commerce, ils sont fondés uniquement sur l'agriculture; je veux parler de cette agriculture des Patriarches, qui consiste à faire croître des denrées pour la seule consommation du propriétaire, sans espérance de les vendre ou de les échanger. Il faut donc que ces Colons se suffisent à eux-mêmes. On conçoit aisément que les alimens ne leur manquent pas; mais il faut que leurs propres brebis, que leurs propres champs leur fournissent

dès vêtemens ; il faut qu'ils travaillent eux-mêmes leurs laines & leurs chanvres pour en faire du drap & de la toile ; qu'ils préparent leurs cuirs pour en faire des souliers, &c. &c. Quant à la boisson, ils sont obligés de se contenter de lait & d'eau, jusqu'à ce que leurs pommiers soient assez grands pour porter des fruits, ou qu'ils aient pu se procurer des alembics pour distiller leurs grains. On n'imagineroit pas en Europe quel est, dans ces tems difficiles, l'article qui manque le plus aux nouveaux Colons ; ce sont les clous, car la hache & la scie peuvent suppléer à tout le reste. On trouve pourtant le moyen d'élever des barrieres & de construire des toîts sans employer de clous ; mais cela rend l'ouvrage beaucoup plus long, & on sait quel est dans de pareilles circonstances, le prix du tems & du travail. C'étoit une question bien naturelle que de demander à un tel cultivateur quelles affaires pouvoient le conduire à plus de quatre cens milles de chez lui : j'appris qu'il faisoit le seul commerce dont son pays soit susceptible, celui dont les gens les plus aisés cherchent à augmenter leur fortune ; il étoit venu vendre des

chevaux. En effet, ces animaux se multiplient aisément dans des contrées où les pâturages sont très abondans; & comme on peut les conduire sans aucune dépense en les faisant paître aussi sur la route, ils forment l'objet d'exportation le plus commode pour tous les pays éloignés du chemin & du commerce.

La conversation qui s'étoit établie entre nous continuant toujours, elle nous conduisit insensiblement au pied des montagnes. Nous n'eûmes pas de peine à reconnoître sur un de leurs sommets la maison de M. Jefferson; car on peut dire *qu'elle brille seule en ces retraites.* C'est lui qui l'a bâtie & qui en a choisi le site; car quoiqu'il possédât déja des terres assez considérables aux environs, dans un pays si désert, rien ne l'auroit empêché de former un établissement par-tout où il auroit voulu. Mais la nature devoit à un Sage & à un homme de goût de lui offrir dans son propre héritage le local où il pourroit mieux l'étudier & en jouir. Il a appellé cette maison *Monticello* (1), nom très modeste assurément, car elle est placée

(1) En Italien, *monticello*, signifie petite montagne, monticule.

ſur une montagne très élevée, mais qui annonce l'attrait du propriétaire pour la langue qu'on parle en Italie, & ſur-tout pour les Beaux Arts dont cette contrée fut le berceau, & dont elle eſt encore l'aſyle. Déſormais je n'avois plus beſoin de guide : je me ſéparai donc de mon Irlandois ; & après avoir monté plus d'une demi-heure par un chemin aſſez commode, j'arrivai à Monticello. Cette maiſon, dont M. Jefferſon a été l'architecte & ſouvent l'ouvrier, eſt bâtie dans un genre italien & aſſez élégant, ſans être pourtant exempte de défaut ; elle conſiſte dans un gros pavillon carré, dans lequel on entre par deux portiques, ornés de colonnes. Le rez-de-chauſſée eſt principalement occupé par un grand ſalon très élevé, qui ſera décoré dans un ſtyle abſolument antique ; au-deſſus du ſalon eſt une bibliotheque de même forme ; deux petites aîles, qui n'ont qu'un rez-de-chauſſée & un attique, accompagnent ce pavillon & doivent communiquer avec des cuiſines, offices, &c. qui formeront des deux côtés une eſpece de ſoubaſſement ſurmonté d'une terraſſe. Ce n'eſt pas pour décrire la maiſon que j'entre dans ces détails ; c'eſt

pour prouver qu'elle ne ressemble pas à celles qu'on voit dans ce pays-ci ; de sorte qu'on peut dire que M. Jefferson est le premier Américain qui ait consulté les Beaux-Arts pour savoir comment il se mettroit à couvert : mais c'est de lui dont je devrois seulement m'occuper ; je devrois peindre un homme, qui n'a pas encore quarante ans, dont la taille est élevée & la figure douce & agréable, mais dont l'esprit & les connoissances pourroient tenir lieu de tous les agrémens extérieurs ; un Américain qui, sans être jamais sorti de son pays, est Musicien, Dessinateur, Géomètre, Astronome, Phisicien, Jurisconsulte & Homme-d'État ; un Sénateur de l'Amérique, qui a siégé deux ans dans ce fameux Congrès, auteur de la révolution, dont on ne parle jamais ici sans un respect, malheureusement mêlé de trop de regrets ; un Gouverneur de la Virginie, qui a rempli ce pénible emploi pendant les invasions d'*Arnold*, de *Philips* & de *Cornwalis* ; enfin un Philosophe retiré du monde & des affaires, parce qu'il n'aime le monde qu'autant qu'il peut se flatter d'être utile, & que l'esprit de ses concitoyens n'est encore en

état, ni de supporter la lumiere, ni de souffrir la contradiction. Une femme douce & aimable, de jolis enfans qu'il prend soin d'élever, une maison à embellir, de grandes possessions à améliorer, les sciences & les arts à cultiver; voilà ce qui reste à M. Jefferson, après avoir joué un rôle distingué sur le théâtre du Nouveau-Monde, & ce qu'il a préféré à la Commission honorable de Ministre-Plénipotentiare en Europe (1). La visite que je lui faisois n'étoit pas inattendue; il y avoit longtems qu'il m'avoit invité à venir passer quelques jours au sein de sa société, c'est-à-dire, au milieu des montagnes. Cependant je trouvai son abord sérieux & même froid; mais je n'eus pas passé deux heures avec lui, que je crus y avoir passé toute ma vie: la promenade, la bibliotheque & sur-tout une conversation toujours variée, toujours intéressante, toujours soutenue par cette satisfaction si douce qu'éprouvent deux personnes qui, en se communiquant leurs sentimens & leurs opinions, se trou-

(1) M. Jefferson ayant eu depuis le malheur de perdre sa femme, a enfin cédé aux instances qu'on lui a faites pour l'engager à accepter la place de Ministre-Plénipotentiaire à la Cour de France. Il est maintenant à Paris.

vent toujours d'accord & s'entendent à demi-mot, me firent passer quatre jours comme quatre minutes. Cette conformité de sentimens & d'opinions, sur laquelle j'insiste, parce que c'est à moi à m'en applaudir, & qu'il faut bien que l'égoïsme se montre par quelqu'endroit, cette conformité, dis-je, étoit si parfaite, que non seulement nos goûts étoient semblables, mais aussi nos prédilections; ces prédilections que les esprits secs & méthodiques ridiculisent en les traitant d'enthousiasme, & dont les hommes sensibles & animés se glorifient en leur donnant aussi le nom d'enthousiasme. Je me rappelle avec plaisir, qu'un soir, comme nous étions à causer autour d'un *bowl* de *punch*, après que Madame Jefferson s'étoit retirée, nous vînmes à parler des poésies d'*Oscian*. Ce fut une étincelle d'électricité qui passa rapidement de l'un à l'autre: nous nous rappellions les passages de ces sublimes poésies qui nous avoient le plus frappés, & nous en entretenions mes compagnons de voyage, qui heureusement savoient très bien l'anglois & étoient en état de les apprécier; mais qui ne les avoient jamais lues. Bientôt on voulut que le livre eut part à la *toast*: on alla le chercher, il fut placé,

près du bowl du punch, & l'un & l'autre nous avoient déja conduits assez loin dans la nuit avant que nous nous en fussions apperçus. D'autres fois la Physique, d'autres fois la Politique ou les Arts faisoient le sujet de nos entretiens; car il n'est pas d'objets qui aient échappés à M. Jefferson, & il semble que dès sa jeunesse il ait placé son esprit, comme sa maison, sur un lieu élevé, d'où il pût contempler tout l'univers.

Le seul étranger qui nous visita pendant notre séjour à Monticello, fut le Colonel *Armand* dont j'ai parlé dans mon premier Journal : on sait qu'il passa en France l'année derniere avec le Colonel *Laurens*; il en est revenu assez tôt pour se trouver au siége d'York, où il a marché comme Volontaire à l'attaque des redoutes. L'objet de son voyage étoit d'acheter en France un habillement & un équipement complet, pour une légion qu'il avoit déja commandée, mais qui avoit été détruite dans les campagnes du sud, & qu'il falloit former de nouveau. Il en a fait l'avance au Congrès, qui s'est engagé à fournir les hommes & les chevaux. *Charlotteville*, petite ville naissante, située dans une

vallée à deux lieues de Monticello, est le quartier qu'on a assigné pour l'assemblement de cette légion. Le Colonel Armand m'invita à venir dîner chez lui le lendemain : je m'y rendis avec M. Jefferson, & je trouvai la légion sous les armes. Elle doit être composée de deux cens chevaux & de cent-cinquante hommes d'infanterie. La cavalerie étoit presque complette & assez bien montée ; l'infanterie étoit encore très foible ; mais le tout étoit bien habillé, bien armé & avoit très bon air. Je dînai chez le Colonel Armand avec tous les Officiers de son régiment & avec son loup ; car il s'est amusé à élever un loup, qui a maintenant dix mois, & qui est aussi familier, aussi doux & aussi gai qu'un jeune chien : il ne quitte pas son maître, & il a même le privilége de partager son lit. Je souhaite qu'il réponde toujours à une aussi bonne éducation, & qu'il ne reprenne pas son caractere naturel, quand il sera parvenu à âge de loup. Il n'est pas tout-à-fait de la même espèce que les nôtres, car son poil est presque noir & très lisse ; de sorte que sa tête n'a rien de féroce, & que sans ses oreilles droites & sa queue pendante, on le prendroit

aisément pour un chien. Peut-être doit-il aux soins qu'on prend de sa toilette cet avantage singulier de ne point exhaler une mauvaise odeur ; mais j'ai remarqué que les chiens n'en avoient pas horreur, & que lorsqu'ils rencontroient sa trace, ils n'y faisoient aucune attention. Or il me paroît difficile que toute la propreté possible trompe l'instinct de ces animaux, qui ont une telle horreur pour les loups, qu'on en a vu au Jardin du Roi se hérisser & hurler à la seule odeur de deux metifs, nés d'un chien & d'une louve. Je suis donc porté à croire que cette particularité appartient à l'espèce de loups noirs ; car on en voit aussi en Amérique de semblables aux nôtres. Peut-être en avons-nous en Europe de semblables à ceux de l'Amérique ; du moins le pourroit-on conclure de cette façon de parler si commune : *Il a peur de moi comme du loup gris*, qui donneroit à entendre qu'il y avoit aussi des loups noirs.

Puisque je me trouve conduit à parler des animaux, je placerai ici quelques observations que M. Jefferson m'a mis à portée de faire sur les seules bêtes fauves qui soient communes dans ce pays-ci :

j'ai été longtems en doute ſi on devoit les appeller chèvreuils, cerfs ou daims; car on leur donne le premier de ces noms en Canada, le ſecond dans les Provinces de l'eſt, & le troiſieme dans celles du midi. D'ailleurs en Amérique, les nomenclatures ſont ſi peu exactes, & les obſervations ſi rares, qu'on ne peut obtenir aucune lumiere en queſtionnant les gens du pays. M. Jefferſon s'étant amuſé à élever une vingtaine de ces animaux dans un parc, ils y ſont bientôt devenus aſſez familiers, comme cela arrive à tous les animaux de l'Amérique, leſquels s'apprivoiſent en général beaucoup plus aiſément que ceux d'Europe. Il ſe plaît à leur donner à manger, & ils viennent prendre juſques dans ſa main des grains de bled de Turquie dont ils ſont très friands. Je le ſuivis un ſoir, & je deſcendis avec lui dans une profonde vallée où ils ont coutume de ſe raſſembler à la fin du jour. Je les vis marcher, courir, ſauter; & plus j'examinai leurs allures, moins je fus en état de les annexer à aucune eſpece européenne: ils ſont abſolument de la même couleur que le chevreuil, & cette couleur ne varie pas dans les individus; même

lorſqu'ils ſont domeſtiques, ce qui arrive ſouvent aux daims. Leur bois, qui n'ont jamais plus d'un pied & demi de long, ni plus de trois ou quatre cors de chaque côté, ſont plus ouverts & plus palmés que ceux du chevreuil, & ſe dirigent obliquement en avant : leur queue eſt de huit à dix pouces de long ; & lorſqu'ils ſautent, ils la portent preſque verticale comme les daims, auxquels ils reſſemblent encore, non ſeulement par leurs proportions, mais par la forme de la tête, qui eſt plus allongée & moins moutonnée que celle du chevreuil. D'ailleurs, ils différent de ceux-ci, en ce qu'ils ne vont pas deux à deux, & qu'ils s'aſſemblent quelquefois en hordes comme les cerfs & les daims. Enfin, d'après mes propres obſervations & tout ce que j'ai pu recueillir à ce ſujet, je ſuis reſté convaincu que cette eſpèce eſt particuliere à l'Amérique, & qu'on peut la conſidérer comme moyenne entre celle du daim & du chevreuil (1).

(1) On m'a aſſuré récemment que lorſque ces animaux ſont vieux, leur bois eſt auſſi grand que celui d'un cerf ; mais leur chair a certainement le même goût que celle des daims d'Angleterre.

M. Jefferson n'étant pas chasseur, & n'ayant jamais traversé les mers, ne pouvoit pas avoir d'opinion arrêtée sur cette partie de l'Histoire naturelle; mais il n'a pas négligé les autres. Je vis avec plaisir qu'il s'étoit appliqué particuliérement aux observations météréologiques; c'est en effet de toutes les branches de la Physique celle qu'il convient le plus aux Américains de cultiver; parce que l'étendue de leur pays & la variété des sites leur donnent sur ce point un grand avantage sur nous, qui, d'ailleurs, en avons tant sur eux. M. Jefferson a fait avec M. *Madisson*, Professeur de Mathématiques très instruit, des observations correspondantes sur les vents qui règnent à Williamsburg & à Monticello; & quoique ces deux endroits ne soient distans que de cinquante lieues & ne se trouvent séparés par aucune chaîne de montagnes, la disparité entre les résultats s'est trouvée telle, que sur cent-vingt-sept observations du vent de nord-est à Williamsburg, il n'y en a eu que trente-deux à Monticello, où le nord-ouest a presque toujours compensé le nord-est. Il paroît que celui ci est un vent de mer, qu'un obs-

tacle léger arrête facilement ; en effet, il y a vingt ans qu'il ne se faisoit presque point sentir au-delà de *West-pointe*, c'est-à-dire, du confluent du *Pamunkey* & du *Matapony*, qui se réunissent pour former la riviere d'York, à-peu-près à trente-cinq milles de son embouchure. Depuis que les progrès de la population & de l'agriculture ont considérablement éclairci les bois, il pénetre jusqu'à *Richmond*, qui est à trente milles plus loin. Sur quoi on peut remarquer, 1°. que les vents varient infiniment dans leur obliquité & dans la hauteur de leur région ; 2°. que rien n'est moins indifférent que la maniere dont on procede au défrichement d'un pays, parce que la salubrité de l'air, l'ordre même des saisons, peuvent dépendre de l'accès qu'on accorde aux vents & de la direction qu'on leur donne. C'est une opinion généralement répandue à Rome, que l'air y est moins sain, depuis qu'on a abattu une grande forêt qui se trouvoit entre cette ville & Ostie, & qui la défendoit des vents connus sous le nom de *Scirocco* & de *Libico*. On croit aussi en Castille, que l'extrême sécheresse dont on se plaint de plus en plus, doit son origine au défri-

chement des bois, qui avoient coûtume d'arrêter & de rompre les nuages. Il est encore une autre considération très importante sur laquelle j'ai cru devoir fixer l'attention des Savans de ce pays-ci, quelque défiance que j'aie de mes propres lumieres en Physique comme sur tout autre objet. La plus grande partie de la Virginie est un terrein si plat & tellement entrecoupé de creeks & de grandes rivieres, qu'il paroît absolument racheté sur la mer & tout entier de nouvelle création : il est donc marécageux, & ce n'est qu'en coupant beaucoup de bois qu'on peut parvenir à le dessécher; mais d'un autre côté, il ne sera jamais assez assaini pour ne pas abonder en exhalaisons méphitiques; & de quelque nature que soient ces exhalaisons, soit qu'elles participent de l'air fixe ou de l'air inflammable, il est sûr que la végétation les absorbe également, & que les arbres sont très propres à remplir cet objet (1). Il paroît donc également dangereux, & de conserver une grande quantité de bois, & d'en abattre une grande quan-

(1) C'est une découverte qu'on doit à M. Franklin.

tité ; de ſorte que la meilleure maniere de procéder aux défrichemens, ſeroit de les diſperſer autant qu'il ſeroit poſſible, & de laiſſer toujours ſubſiſter quelques bouquets de bois entre les différentes plantations. De cette façon le terrein ſur lequel on habiteroit ſeroit toujours aſſez aſſaini ; & comme il reſtera encore des marais conſidérables qu'on ne pourra deſſécher, on ne courra pas le riſque d'admettre trop aiſément les vents qui en apporteroient les exhalaiſons.

Mais je m'apperçois que mon Journal reſſemble aſſez aux converſations que j'avois avec M. Jefferſon. Je paſſe d'un objet à l'autre, & je m'oublie en écrivant, comme je m'oubliois en m'entretenant avec lui. Il faut quitter l'ami de la nature, mais non pas la nature elle-même, qui m'attend dans toute ſa ſplendeur au but de mon voyage ; je veux parler de ce fameux *pont de rocher*, qui réunit deux montagnes, la choſe la plus curieuſe que j'aie vu de ma vie, parce que c'eſt celle dont il eſt plus difficile de rendre raiſon. M. Jefferſon auroit bien voulu m'y conduire, quoique cette merveille ſoit à plus de quatre-vingt milles de chez lui, & qu'il

la connoiffe parfaitement; mais fa femme n'attendoit que le moment d'accoucher, & il n'eft pas moins bon mari que bon philofophe & bon citoyen. Il fe contenta donc de me fervir de guide pendant l'efpace de feize milles, jufqu'au paffage de la petite riviere de *Mechum*. Là, nous nous féparâmes, & j'ofe me flatter que ce fut avec un regret mutuel.

Je marchai encore dix-fept milles, toujours dans les gorges des *Weftern-mountains*, avant de trouver un endroit où je puffe faire repofer mes chevaux. Enfin je m'arrêtai dans une maifon ifolée, chez un Irlandois, appellé *Macdonald*, où je trouvai des œufs, du jambon, des poulets & du Whiskey, & où je fis un très bon diner. Cet Irlandois étoit honnête & ferviable, & fa femme, qui eft d'une figure douce & très agréable, n'avoit rien d'agrefte dans fon maintien & dans fes manieres. C'eft qu'au milieu des bois & des foins ruftiques, un Virginien ne reffemble jamais à un Payfan d'Europe : c'eft toujours un homme libre, qui a part au gouvernement & qui commande à quelques negres; de façon qu'il réunit ces deux qualités dif-

tinctives de citoyen & de maître, en quoi il ressemble parfaitement à la plus grande partie des individus qui formoient dans les Républiques anciennes ce qu'on appelloit *le peuple*, peuple très différent du peuple actuel, & qu'on a mal-à-propos confondu avec celui-ci dans toutes ces déclamations frivoles, dont les Auteurs demi-Philosophes, comparant toujours les tems anciens avec les tems modernes, ont pris les peuples pour les hommes en général, & préconisé les oppresseurs de l'humanité en croyant défendre la cause de l'humanité. Que d'idées auroient besoin d'être rectifiées! que de mots dont le sens est encore vague & indéterminé! La dignité de l'homme a été cent fois alléguée, & cette maniere de s'exprimer a toujours eu beaucoup de faveur. Cependant la dignité de l'homme est une chose comparative; si elle est prise dans un sens individuel, elle est d'autant plus grande qu'un homme considére des classes au-dessous de lui: c'est le Plébéien qui fait celle du noble, l'esclave qui fait celle de l'homme libre, le noir celle du blanc: si elle est prise dans un sens général, elle peut encore inspirer aux hommes

des ſentimens de tyrannie & de cruauté dans leur rapport avec les animaux; & détruiſant ainſi la bienfaiſance générale, aller contre l'ordre & le vœu de la nature. Quel eſt le principe ſur lequel la raiſon, échappée aux Sophiſtes & aux Rhéteurs, pourra enfin ſe repoſer ? L'égalité de droits, l'intérêt général qui commande à tous, l'intérêt particulier lié à l'intérêt commun, l'ordre de la ſociété, auſſi néceſſaire que la ſymétrie des ruches à miel, &c. &c.; ſi tout cela ne prête pas beaucoup à l'éloquence, il faudra s'en conſoler, & préférer la bonne morale à la belle morale.

J'eus lieu d'être content de celle de M. Macdonald; il me ſervit de ſon mieux, ne me fit pas payer trop cher, & me donna tous les renſeignemens dont j'avois beſoin pour continuer ma route: mais n'ayant pu partir de chez lui qu'à quatre heures & demie, & ayant encore douze milles à faire pour paſſer les *Blue-Ridges*, ou montagnes bleues, je fus heureux de rencontrer en chemin un honnête voyageur, qui me ſervit de guide, & avec lequel je liai converſation. C'étoit un habitant du Comté d'*Auguſta*, qui avoit ſervi en Caroline, comme ſimple

ſimple *Rifleman* (1) : cependant il étoit monté ſur un bon cheval, & paroiſſoit un homme à ſon aiſe. C'eſt qu'en Amérique, la Milice eſt compoſée de tous les citoyens indiſtinctement, & que les Officiers ſont élus par les Miliciens eux-mêmes, ſans égard pour les ſervices & pour l'expérience. Mon Rifleman s'étoit trouvé au combat de *Cowpens*, où le Général Morgan, avec huit cents hommes de milice, défit entierement le fameux Tarleton, qui étoit alors à la tête de ſa légion, d'un Régiment de troupes réglées, & de différens piquets tirés de l'armée, formant à-peu-près douze cents hommes, dont on lui tua, ou prit, plus de huit cents. Cet événement, le plus extraordinaire de toute la guerre, avoit toujours excité ma curioſité. On a généralement admiré la modeſtie & la ſimplicité du compte que le Général Morgan en a rendu, Mais une cir-

(1) Les *Rifle-men* ſont une milice virginienne, compoſée des habitans des montagnes, qui ſont tous des chaſſeurs très adroits & qui ſe ſervent de carabines rayées. A la fin de la guerre on en faiſoit très peu d'uſage, parce qu'on avoit obſervé que l'avantage de la juſteſſe dans le tire de leurs armes étoit plus que compenſé par la difficulté de les recharger.

constance de cette relation, m'avoit toujours étonné. Morgan avoit mis ses troupes en bataille dans un bois clair, & il avoit partagé les Rifleman sur les deux aîles, de maniere qu'ils formoient avec la ligne, une espece de tenaille, qui réunissoit tous les feux directs & obliques sur le centre de celle des Anglois. Mais après la premiere décharge, il avoit fait un mouvement si dangereux, quand même il auroit commandé les troupes les mieux disciplinées, que je ne pouvois m'en rendre raison. En effet, il ordonna à toute la ligne de faire demi-tour à droite, & après qu'elle eut marché trente ou quarante pas en arriere, il l'arrêta, lui fit faire face & recommencer le feu. Je priai donc ce témoin, dont la déposition ne pouvoit pas être suspecte, de me raconter ce qu'il avoit vu, & je trouvai son récit parfaitement conforme à la relation de Morgan. Ensuite je lui demandai la raison de ce mouvement rétrograde qu'on leur avoit ordonné; il me dit qu'il n'en pouvoit assigner aucune. J'insistai, & je m'informai si le terrein en arriere de la premiere position, n'étoit pas plus élevé & plus avantageux : il m'assura qu'il étoit absolument sem-

blable ; de ſorte que ſi c'eſt ce mouvement qui a engagé les Anglois, dont l'attaque n'eſt pas vive & conſiſte ordinairement à faire un grand feu plutôt qu'à joindre l'ennemi, ſi c'eſt, dis-je, ce mouvement qui les a engagé à rompre leur ordre & à s'avancer inconſidérément dans l'eſpece de foyer de coups de fuſil qui étoient dirigés ſur eux, tant du centre que des aîles, il n'auroit tenu qu'au Général Morgan de s'en faire un mérite, & de ſe vanter d'avoir mis en uſage un des ſtratagêmes les plus hardis qu'on ait employés à la guerre. Cependant il n'en a jamais parlé, & le récit de ce Rifleman me donneroit lieu de conclure que ſon Général, effrayé de la ſupériorité des Anglois, avoit d'abord voulu leur céder le terrein peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il trouvât un endroit plus fourré & plus avantageux pour une troupe inférieure ; & qu'enſuite, ſe voyant preſſé, il avoit ſenti que le tems lui manquoit, & qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que de tout riſquer & de combattre où il étoit. Quelque fût le motif de cette manœuvre ſinguliere, il en réſulta toujours que Tarleton fut défait ; ſes troupes lâcherent pied de tous côtés, ſans qu'il fût

possible de les rallier. Comme elles étoient fatiguées d'une très longue marche, elles furent bientôt jointes par les milices américaines, qui, aidées d'une soixantaine de chevaux commandés par le Colonel Washington, firent plus de cinq cents prisonniers, & s'emparerent de deux drapeaux & de deux pieces de canon. Il étoit naturel de demander ce que faisoit la cavalerie de Tarleton pendant & après le combat : pendant le combat, elle avoit cherché à tourner les flancs du Général Morgan, mais elle avoit été tenue en respect par quelques Riflemen & par celle des Américains, que le Colonel Washington avoit envoyé sur les flancs, divisée en deux pelotons; après le combat, elle s'étoit enfuie à toutes jambes, sans songer à l'infanterie, & sans prendre aucune précaution pour en couvrir la retraite. Quant au Général anglois, Dieu sait ce qu'il est devenu..... & c'est-là ce Tarleton, qui devoit avec Cornwalis, consommer la conquête de l'Amérique, qui a reçu avec Cornwalis, les remercimens de la Chambre des Communes, & que toute l'Angleterre admire comme le héros de l'armée & l'honneur de la nation (1). Maintenant, qu'on ré-

(1) Le Colonel Tarleton a donné tant de preuves, non seule-

fléchisse sur le sort de la guerre, & qu'on se rappelle que deux mois après cette victoire remportée par huit cents Miliciens, sur douze cents hommes de vieilles troupes, le Général Green, après avoir rassemblé près de cinq mille hommes, moitié milice, moitié Continentaux, choisi une excellente position, & employé toutes les ressources de l'art militaire, est battu par dix-huit cents hommes, abandonné de ses Miliciens, & forcé de borner toute sa gloire à faire payer cher aux Anglois, un champ de bataille que le reste de ses troupes défend pied à pied, & ne cede qu'à regret (1).

ment de courage, mais d'audace & d'intrépidité, que tous les militaires doivent applaudir aux éloges que sa valeur a reçus. On voudroit seulement qu'il en eût toujours fait un bon usage, & qu'il se fût montré aussi humain, aussi sensible, que brave & déterminé. Le but de ces réflexions est donc de faire voir combien, dans cette guerre, les Anglois ont été obligés d'enfler leurs succès & d'atténuer leur défaite : plus les premiers devenoient rares, plus ils étoient portés à les solemniser. Howe & Burgoyne ont été disgraciés pour n'avoir pas conquis l'Amérique ; d'autres ont été avancés pour y avoir obtenu quelques avantages.

(1) Depuis que ce Journal a été écrit, l'Auteur a eu occasion de voir le Général Morgan ; c'est un homme âgé à-peu-près de 50 ans, d'une haute stature & d'une figure vraiment martiale. Les

Tout en causant de guerre & de combats, j'arrivai au pied du *Gap*, ou, autrement dit, du Col de *Rock-Fish*, qui est sur une étendue de plus de 50 milles, le seul passage pour traverser les Blue-Ridges, du moins en voiture. Je montai assez commodément pendant l'espace de deux milles à-peu-près. Parvenu au haut de la montagne, je fus surpris d'y trouver une cabane nouvellement construite & habitée par des blancs. Je demandai à mon compagnon de voyage, ce qui pouvoit les avoir engagés à former un établissement dans un endroit si désert & si aride; il me dit que c'étoient de pauvres gens,

services qu'il a rendus pendant la guerre ont été très multipliés; aussi a-t-il fait un chemin très rapide. On a prétendu qu'il avoit été Charretier: c'est par cette même ignorance des mœurs & du langage, qui a fait dire que tel Général avoit été Fermier, parce qu'avant la guerre il avoit été Cultivateur; tel autre Boucher, parce qu'il faisoit le commerce des bestiaux. Celui du Général Morgan avoit pour objet le Roullage; il entreprenoit le transport des marchandises qui se voituroient par terre, & souvent il se mettoit lui-même à la tête de ces petits convois. Le Marquis de Ch***, la premiere fois qu'il eut occasion de le voir, commandoit les troupes de M. le Comte de Rochambeau, ce Général étant allé à Philadelphie pendant la marche qu'elles firent pour se rendre de Williamsburg à Baltimore. Le Marquis de Ch*** se trouvoit alors à Col-

qui espéroient tirer quelques secours des passans. Je m'attendois à cette réponse; mais je fus affligé de voir que dans un pays absolument neuf, où la terre ne demande que des possesseurs, & l'agriculture que des bras, des blancs fussent obligés de mendier. Je m'arrêtai un moment pour considérer l'aspect,

chester, où la premiere division des troupes venoit d'arriver, après avoir passé sur des bateaux une riviere qui coule auprès de cette ville. Les équipages & l'artillerie avoient pris une autre route pour gagner un gué assez difficile: le Général Morgan rencontra les équipages dans un moment où ils étoient engagés dans un défilé; & trouvant que les Charretiers ne s'y prenoient pas bien, il s'arrêta, & leur enseigna comment ils devoient conduire leurs voitures. Après avoir mis tout en ordre, il vint descendre chez le Marquis de Ch*** & dîner avec lui. La simplicité de son maintien & la noblesse de ses manieres rappelloient assez ces anciens Chefs gaulois ou germains, lorsqu'en paix avec les Romains, ils venoient les visiter & leur offrir des secours. Il témoigna beaucoup d'attachement pour la nation françoise, & beaucoup d'admiration pour la beauté de nos troupes; il ne cessoit de les regarder, & il répétoit souvent, qu'il seroit son bonheur de servir toute sa vie dans des armées brillantes & nombreuses. On croira aisément que son hôte lui fit beaucoup de questions, & particuliérement sur l'affaire de Cowpens. Sa réponse confirma le récit du Rifleman; mais il avoua avec candeur que le mouvement qu'il fit en arriere n'avoit point été prémédité: ses troupes avoient été intimidées, lorsque les anglois, avec moins

plus sauvage que piquant, qu'offrent les montagnes de l'ouest, vues du sommet des Blue-Ridges. Mais comme le soleil étoit près de se coucher; je me hâtai de gagner la seule auberge où je pourrois trouver un gîte, de l'autre côté des montagnes. Je m'arrêtai cependant encore une fois, & je n'eus pas

---

d'ordre que de confiance, s'étoient ébranlées pour les attaquer: voyant qu'elles ne s'étoient point débandées, il les laissa marcher cent pas en arriere, & leur commanda ensuite de faire halte & face à l'ennemi, comme si précédemment il leur avoit lui-même commandé le mouvement rétrograde.

Quoique ces notions plus récentes & plus sûres dussent rendre inutiles les réflexions que l'on trouve dans le texte, on a cru qu'il étoit à propos de les conserver, parce que, d'un côté, elles ne laissent pas d'être intéressantes pour les Militaires, & que de l'autre, elles peuvent apprendre aux Philosophes & aux Critiques à se défier de ceux qui ont écrit l'Histoire; sur-tout lorsque semblables à Tite-Live, à Denis d'Halicarnasse, & à tous les Historiens diserts & éloquens, ils se plaisent à multiplier & à varier les descriptions de combats; ou ce qui est bien pis encore, lorsque, comme Frontin, Pollien, & les autres compilateurs, ils puisent dans les Historiens les faits de guerre & les stratagêmes qu'ils s'efforcent de rassembler.

Le Général Morgan n'avoit pas servi depuis l'affaire de Cowpens; il habitoit le Comté de Fairfax, & vivoit dans des terres qu'il avoit acquises ou augmentées, en attendant que l'occasion se présentât de lui donner quelque commandement.

lieu de m'en plaindre. Comme j'étois toujours suivi par un domestique qui portoit un fusil, & qu'il m'arrivoit très-souvent de descendre de cheval pour tirer des perdrix ou d'autre gibier, la conversation ne m'empêchoit pas d'avoir les yeux alertes. J'apperçus un gros oiseau qui traversoit le chemin, &, par instinct de chasseur, je devinai que ce devoit être celui que les habitans des montagnes appellent *faisand*, mais qui mérite beaucoup mieux le nom de *gelinotte*. Descendre de cheval, appeller mon chien, prendre mon fusil, fut l'affaire d'un moment; mais, comme je me disposois à chercher ma gelinotte dans les brouffailles, un de mes gens m'en fit remarquer deux autres qui étoient perchées sur un arbre derriere lui, & qui me regardoient tranquillement. Je choisis celle qui étoit le plus à portée, & il ne me fallut pas beaucoup d'adresse pour la tuer. Je la trouvai semblable, quoique peut être un peu plus grosse, à celle que j'avois vues à New-Port, où les Américains en apportoient quelquefois au marché, mais seulement dans l'hiver, tems où elles descendent des montagnes, & où il est plus aisé de les tuer. Celle-ci, avant d'être plumée, étoit grosse

comme un chapon ; son plumage, sur le dos & sur les aîles, étoit semblable à celui des poules faisanes, & sur le ventre & les cuisses, à celui des grosses grives d'hiver ; elle étoit bottée comme les pigeons pattus, & ses plumes descendoient jusqu'à ses pieds ; celles de la tête forment une espece d'aigrette : en tout, c'est un bel oiseau, & un excellent manger ; mais lorsqu'il est plumé, il n'est pas pas plus gros qu'une perdrix rouge, ou une bartavelle. Après avoir bien recommandé de me garder ma gelinotte pour mon souper, je voulus chercher la premiere que j'avois vu courir dans les broussailles. Je la fis lever une fois, & quoique je courusse sur le champ à la remise, & que j'eusse un très bon chien, il me fut impossible de la retrouver, ces oiseaux marchant très vîte, comme les faisands & les râles. La maniere dont les habitans des montagnes s'y prennent pour les tuer, est de se promener dans les bois, au lever ou au coucher du soleil, & de prêter l'oreille pour entendre le bruit qu'elles font en se battant les flancs avec leurs aîles : ce bruit est tel qu'il se fait entendre à plus d'un mille ; on approche tout doucement, & on les trouve posées sur de vieux

troncs d'arbres renversés. Je fus peut-être heureux que ma chasse n'eût pas continué avec plus de succès ; car il étoit presque nuit, quand j'arrivai au gué de *South-River*, & les eaux augmentées récemment par les pluies, ne laissoient pas que d'être assez hautes. Je me trouvai glorieux de traverser à gué ce fameux *Patowmack*, que j'avois été une heure à passer au *Ferry d'Alexandrie*. South River n'est en effet qu'une branche du Patowmack, qui prend sa source dans les montagnes, & qui commence son cours humblement, ainsi que les autres fleuves, mais qu'on peut regarder comme le plus fastueux de tous les parvenus, puisqu'au bout de trente lieues, il a plus d'un mille de large, & ressemble plutôt à un bras de mer, qu'à un fleuve.

A deux cens pas du gué, mais à plus de quarante milles du lieu dont j'étois parti, je trouvai l'auberge que M. Jefferson m'avoit indiquée ; c'est un des plus mauvais gîtes de toute l'Amérique. Madame *Teaze*, maîtresse de la maison, étoit, depuis quelques tems, veuve de son mari, & je crois qu'elle l'étoit aussi de tous ses meubles, car je n'ai jamais vu de maison plus mal fournie. Un mauvais vase d'étain

étoit le seul bowl qui servît pour la famille, pour nos domestiques & pour nous : je n'ose dire pour quel usage on nous le proposa encore, lorsque nous allâmes nous coucher. Comme nous étions quatre maitres, sans compter le Rifleman, qui nous avoit suivi, & que j'avois engagé à souper, il fallut que l'hôtesse & sa famille nous cédassent leur lit. Au moment où nous nous disposions à en profiter, un grand jeune homme entra dans la chambre où nous étions rassemblés, ouvrit une armoire, & en tira une petite bouteille. Je lui demandai ce que c'étoit: — c'est, dit-il, une drogue que le Docteur du voisinage m'a ordonné de prendre tous les jours. — Et pour quelle maladie, ajoutai-je? — Oh! pas grand chose, me répondit-il, *a little itch only*, *seulement un peu de gale.* Je trouvai cet aveu très ingénu; mais je me félicitai d'avoir des draps dans mon porte-manteau.

On croira aisément que je ne fus pas tenté de déjeûner dans cette maison. Je partis donc de bonne heure, le 18, dans l'espérance qu'on me donna, de trouver une auberge à dix milles de là : mais cette espérance fut trompée. M. *Smith*, Planteur

assez pauvre, auquel on m'avoit adressé, n'avoit ni fourrage pour nos chevaux, ni vivres pour nous. Seulement il nous assura qu'à huit milles plus loin, nous trouverions un moulin, dont le propriétaire étoit aussi aubergiste. Nous trouvâmes, en effet, & le moulin, & le Meunier. Celui-ci étoit un jeune homme de vingt-deux ans, d'une figure charmante, dont les belles dents, les levres vermeilles & les joues fleuries rappelloient le riant portrait que M. Marmontel a fait de Lubin. Cependant sa démarche & son maintien ne répondoient pas à la fraîcheur de ses traits, il paroissoit lent & inactif : je lui en demandai la raison ; il me répondit qu'il étoit toujours languissant depuis la bataille de *Guilfort*, où il avoit reçu quinze ou seize coups de sabre. Il n'avoit pas, comme les Romains, de couronne pour attester sa valeur ; il n'avoit pas non plus, comme les François, de brévets de pension ni d'honneurs ; mais à la place, un morceau de son crâne, que sa femme alla chercher, & qu'il me fit voir. Certainement je ne m'attendois pas à trouver, au milieu de ces solitudes de l'Amérique, les déplorables traces du fer européen ; mais ce qui

me toucha le plus, fut d'apprendre que c'eſt après avoir reçu une premiere bleſſure, & s'être rendu priſonnier, qu'il avoit été ſi cruellement écharpé. Ce malheureux jeune homme me racontoit qu'accablé de coups & inondé de ſang, il avoit encore eu la préſence d'eſprit de penſer que ſes cruels ennemis ne voudroient pas laiſſer ſubſiſter un témoin ou une victime de leur barbarie, & qu'il ne lui reſtoit d'autre moyen de ſauver ſa vie, que de paroître l'avoir perdue..... Il faudroit avoir les yeux de la juſtice divine, pour démêler & reconnoître les auteurs d'un pareil crime; il faudroit avoir la voix de *Stentor*, il faudroit avoir toutes les trompettes de la renommée, pour les dévouer à l'horreur des tems préſens & à venir; & pour annoncer aux Souverains, au Généraux & à tous les chefs, que les atrocités qu'ils tolerent ou qu'ils laiſſent impunies, s'accumuleront un jour ſur leurs têtes, & les rendront l'exécration d'une poſtérité plus ſenſible & plus éclairée que nous ne le ſommes encore.

Quand M. *Steel*, c'eſt le nom de mon hôte, auroit été plus actif; quand ſa femme, qui étoit jeune & jolie, auroit été plus induſtrieuſe, ils

n'auroient pu suppléer l'un & l'autre à la disette totale où ils se trouvoient pour lors, de pain & de toute espece de boisson : le pain venoit d'être pêtri & n'étoit pas encore au four ; pour les liqueurs, elles n'étoient point en usage dans la maison, & le même ruisseau, qui faisoit tourner le moulin, servoit à désaltérer le jeune ménage, de sorte qu'on pouvoit appliquer à Madame Steel, ces vers du Guarini :

Quel fonte ond'ella beve,
Quel solo anco la bagna, e la consiglia.

Mais ces mœurs pastorales conviennent peu à des voyageurs. Cependant quelques gâteaux de farine cuits sur les cendres, d'excellent beurre, du bon lait, & sur-tout l'intérêt que M. Steel nous inspiroit, nous firent passer agréablement le tems nécessaire pour mettre nos chevaux en état d'achever une longue & pénible journée. Vers cinq heures du soir, & après avoir fait trente-huit milles de chemin, nous trouvâmes quelques maisons où nous apprîmes que nous étions encore à six milles de *Praxton's - Tavern*, où nous devions coucher ; que nous avions deux gués à passer, dont le

dernier étoit devenu impraticable à cause des pluies; mais que nous ne ferions pas arrêtés, parce que nous trouverions un canot qui nous passeroit de l'autre côté, tandis que nos chevaux suivroient à la nâge. La nuit & un gros orage, qui approchoient à pas égal, nous firent hâter le nôtre. Cependant, comme nous fûmes obligés de monter & de descendre une montagne très élevée, à peine restoit-il un peu de crépuscule lorsque nous arrivâmes à la seconde rivière, qui n'est rien moins que celle de *James*, mais près de sa source, & à l'endroit où elle coule des montagnes, sous le nom de *Fluvanna*. L'embarras étoit de faire passer dix hommes & dix chevaux avec le seul secours d'une pirogue de sauvages, qui pouvoit tenir au plus quatre ou cinq personnes, & d'un seul nègre armé d'une pagaye en guise de rame. On mit dans le bateau nos selles & nos équipages; on fit plusieurs voyages, & à chaque fois, on menoit par la bride deux chevaux qui suivoient à la nâge. Il étoit nuit close & nuit très obscure, lorsque ce manège fut fini: mais après qu'on eut, non sans peine, ressellé & rechargé nos chevaux, l'embarras fut de gagner l'auberge

l'auberge qui étoit encore à un demi mille de là. En effet, la riviere coule entre deux especes de précipices, & comme le bateau n'avoit pu aborder au même endroit où se trouve le gué, & par conséquent le chemin, il falloit gravir la montagne par un sentier très peu pratiqué & très difficile même en plein jour. Nous ne nous en serions jamais tirés, si je n'avois engagé notre batelier à nous conduire. Nous montâmes donc de notre mieux, chacun conduisant son cheval par la bride au milieu des arbres, dont l'obscurité ne nous permettoit pas de voir les branches, lors même qu'elles nous frappoient le visage. Enfin nous arrivâmes à Praxton's-Tavern : il étoit dix heures du soir, & la maison étoit fermée; je devrois dire les maisons, car il y en avoit deux. J'approchai de celle qui s'offrit la premiere, & je frappai à la porte; on m'ouvrit, & je vis cinq ou six petits nègres couchés sur une natte, devant un grand feu. Je me fis ouvrir l'autre maison, où je trouvai cinq ou six enfans blancs, couchés pareillement sur une natte, devant un grand feu; deux ou trois nègres adultes, présidoient à ces deux compagnies. Ils me dirent que M. Praxton, sa

femme & toute sa famille, avoient été invités à une nôce, mais qu'ils n'étoient pas loin, & qu'ils alloient les chercher. Moi qui étois invité à souper par une faim très naturelle après une longue marche & beaucoup de fatigue, je me trouvois dans une position bien différente des mariés & de leurs convives. J'étois sur-tout glacé par la crainte de voir revenir nos hôtes complettement ivres. Je me trompai; ils arriverent avec toute leur raison ; ils furent honnêtes & empressés, & à près de minuit, nous eûmes un excellent souper. Quoique le logement & les lits ne fussent pas tels que nous les aurions desirés, ils étoient meilleurs que chez Madame Teaze, & nous n'avions pas droit d'être difficiles. D'ailleurs nous goûtions la satisfaction d'avoir atteint le but de notre voyage ; le *Pont-Naturel* n'étoit pas à plus de huit milles, & nous avions pris toutes les informations nécessaires pour en trouver le chemin.

Le lendemain matin, le déjeuné fut prêt de bonne heure & servi par les filles du Capitaine Praxton. Dans la soirée précédente, elles n'avoient pas paru absolument à leur avantage ;

cependant autant que l'obscurité de la chambre où nous soupions, notre appetit & les immenses bonnets, dont elles s'étoient affublées pour la noce, nous avoient permis d'en juger, nous les avions trouvées assez bien; mais lorsqu'à la lumiere du jour nous les vîmes avec leurs cheveux retroussés pour toute coëffure, le repos de la nuit pour toute parure, & pour toute grace leur simplicité naturelle, nous nous confirmâmes dans l'opinion que nous avions déjà prise du peuple des montagnes; qui est en général plus beau & plus sain que celui des bords de la mer. Il y avoit dans la maison un jeune homme assez bien mis & d'une figure agréable: je crus que c'étoit un parti qui se proposoit pour l'une de nos hôtesses; mais j'appris qu'il étoit venu pour des mariages de toute autre espece. En effet, mes compagnons de voyage m'ayant invité à venir voir un parfaitement beau cheval, qui étoit seul dans une petite écurie, j'appris que c'étoit un étalon que ce jeune homme avoit amené de plus de quatre-vingt milles de là pour vendre ses faveurs aux jumens du Pays. Il faisoit payer vingt shellings, ou dix-huit livres de

notre monnoie, pour chaque viſite, & le double pour une ſociété plus ſuivie ; ce qui eſt beaucoup moins qu'on ne paye dans le reſte de la Virginie. Ces détails, qui peuvent paroître minutieux, ſerviront pourtant à faire connoître un Pays, où les hommes, diſperſés dans les bois, ne ſont iſolés que par l'aiſance domeſtique qui les rend indépendans les uns des autres, & ſe correſpondent toujours lorſque les beſoins mutuels & l'intérêt général le demandent. Mais je ſuis trop près du Pont-Naturel pour m'arrêter à d'autres objets.

Je m'étois mis en marche à neuf heures du matin, & pour dire vrai, un peu à l'aventure ; car dans ces montagnes, où il y a trop ou trop peu de chemins, on croit toujours avoir donné aux voyageurs des indications ſuffiſantes, & ils ne manquent gueres de s'égarer. C'eſt le défaut ordinaire de ceux qui enſeignent ce qu'il ſavent trop bien ; & les chemins des ſciences ne ſont pas exempts de cet inconvénient. Heureuſement qu'après avoir marché à peine l'eſpace de deux milles, je rencontrai un homme qui venoit de faire ferrer ſon cheval à une forge voiſine, & qui s'en retournoit

chez lui ſuivi de cinq ou ſix chiens courans. La converſation s'établit entre nous, & ce qui arrive rarement en Amérique, il fut curieux de ſavoir qui j'étois & où j'allois. Ma qualité d'Officier-Général François, ma curioſité pour les merveilles de ſon pays lui inſpirerent de l'intérêt pour moi: il s'offrit de me conduire, & il me mena tantôt par de petits ſentiers, tantôt à travers les bois, toujours grimpant, deſcendant les montagnes; de ſorte que ſans guide il m'eût fallu être ſorcier pour trouver le chemin. Enfin au bout de deux heures nous deſcendîmes une côte eſcarpée & nous en montâmes une autre; pendant ce tems-là il cherchoit à engager de plus en plus la converſation. Enfin, il pouſſa ſon cheval plus vîte, & puis s'arrêtant tout court, il me dit: »vous » voulez voir le *Pont-Naturel*, n'eſt-il pas vrai? » Eh bien! vous êtes maintenant deſſus; deſ» cendez de cheval, marchez vingt pas ſur la » droite ou ſur la gauche & vous verrez ce pro» dige »! Je m'étois bien apperçu qu'il y avoit des deux côtés une profondeur aſſez conſidérable; mais les arbres m'avoient empêché d'en juger ou

d'y faire attention. En approchant du précipice, je vis d'abord deux grandes masses ou chaînes de rochers qui formoient le revêtement d'un ravin, ou plutôt d'un abîme immense; mais en me plaçant, non sans précaution, sur l'ourlet même de l'escarpement, je vis que ces deux paroirs se réunissoient sous mes pieds en formant une voute dont je ne pouvois encore connoître que la hauteur. Après avoir joui de ce spectacle magnifique, mais effrayant, au point que plusieurs personnes ont peine à le soutenir; je me portai du côté de l'ouest dont l'aspect n'est pas moins imposant: il est même plus pittoresque. Cette Thébaïde, ces pins antiques, ces masses de rochers, d'autant plus étonnantes qu'elles semblent avoir une sauvage symétrie & concourir grossierement à un but, tout cet appareil de la nature brute & informe, qui essaye les moyens de l'art, assiégent à la fois les sens & la pensée, & excitent une ténébreuse & mélancolique admiration. Mais c'est au pied des rochers, au bord d'un petit ruisseau qui coule sous cette arche immense qu'il faut juger de son étonnante structure; on y reconnoît les contre-forts,

les arriere-vouſſures & les profils que l'architecture auroit pu lui donner. L'arche n'eſt pas complette, la portion orientale de l'arc n'étant pas auſſi grande que l'occidentale, parce que de ce côté la montagne eſt plus élevée que celle qui lui eſt oppoſée. Une choſe extraordinaire, c'eſt qu'on ne voit dans la partie inférieure du ruiſſeau aucun débri conſidérable, aucune trace du déchirement qui a dû détruire le noyau du rocher pour n'en laiſſer ſubſiſter que la partie ſupérieure; car c'eſt là la ſeule hypotheſe qui puiſſe rendre raiſon d'un tel prodige. Nul recours poſſible à celle d'un Volcan ou d'une alluvion; nulle trace d'un embrâſement ſubit, ou du travail lent & pénible des eaux. Le rocher eſt de nature calcaire & ſes couches ſont paralleles à l'horiſon, circonſtance qui exclut encore l'idée d'un tremblement de terre ou d'une crevaſſe ſouterraine. Enfin ce n'eſt point à un petit nombre de voyageurs à décider l'opinion publique ſur cette merveille de la nature; c'eſt aux ſavans des deux mondes à qui il appartient d'en juger, & ils ſeront à portée de le faire. On a pris les meſures néceſſaires pour lui donner

toute la publicité qu'elle mérite. Un Officier du Génie, M. le Baron de Turpin, très bon mathématicien & très bon dessinateur, est allé prendre les principales dimensions & les principaux aspects. Son travail suppléera à la description imparfaite que j'en pourrois donner (1).

Connoissons donc nos propres forces si nous ne connoissons pas celles de la nature; laissons à des mains plus habiles le soin de faire ce tableau, dont nous n'avons donné qu'une foible esquisse, & continuons de rendre compte de notre voyage; dont l'objet est déjà rempli, mais qui n'est pas encore prêt d'être terminé, puisque le *Pont-Naturel* est à plus de deux cents cinquante milles de Williamsburg. Pendant que je l'examinois de tous côtés & que j'essayois d'en dessiner quelques points de vues, mes compagnons de voyage avoient appris que leur conducteur & le mien étoit un aubergiste dont la maison ne se trouvoit pas éloignée de plus de sept à huit milles de l'endroit où nous étions, & de plus de deux milles du chemin que nous devions prendre le lendemain pour sortir des montagnes. M. *Grisby*, (c'est le nom

(1) *Voyez* à la fin du Journal la description & les plans.

de notre guide,) avoit témoigné quelque desir de nous recevoir chez lui, & il assuroit que nous y serions aussi bien que dans l'auberge qu'on nous avoit indiqué chez M. Praxton. Quand même je n'en aurois pas été persuadé, j'avois trop d'obligation à M. Grisby pour ne pas lui donner la préférence. Je recommençai donc à traverser les bois sous sa conduite; ces bois étoient très élevés. Des chênes forts & robustes, des pins démesurés qui suffiroient aux flottes de toutes les nations de l'Europe, y vieillissent & y meurent sur leur sol natal, sans que la main de l'industrie puisse jamais les en tirer. On est surpris de trouver dans ces forêts inhabitées les traces de plusieurs incendies. Ces accidens sont quelquefois causés par l'imprudence des voyageurs qui allument du feu tandis qu'ils prennent quelque repos, & négligent après cela de l'éteindre. On n'y fait pas grande attention quand les bois seuls en sont la victime; mais ces bois sont toujours cultivés dans quelques parties. Le feu gagne souvent les barrieres dont les champs sont entourés & quelquefois les maisons mêmes, ce qui cause la ruine des cultivateurs.

Je me souviens que tandis que j'étois à Monticello, d'où l'on peut découvrir trente ou quarante lieues de bois, je vis plusieurs incendies à trois ou quatre lieues les uns des autres; ils continuerent jusqu'à ce qu'une grande pluie qui survint heureusement réussît enfin à les éteindre.

J'arrivai chez M. Grisby un peu avant cinq heures, n'ayant fait d'autre rencontre dans mon chemin que celle d'un dindon sauvage, qui se leva d'assez loin & qu'il me fut impossible de retrouver. La maison n'étoit pas grande, mais propre & commode. Nous la trouvâmes déjà occupée par des voyageurs, auxquels nous devions assurément toute sorte de respect, si la prééminence entre les voyageurs se mesure sur le chemin qu'ils ont à faire. C'étoit un jeune homme de vingt-huit ans, bien portant & de bonne humeur : il étoit parti de Philadelphie avec une jolie femme âgée de vingt ans, & un petit enfant au maillot, pour aller s'établir à cinq cens milles au-delà des montagnes, dans un pays nouvellement habité & voisin de l'*Ohio*, qu'on appelle le Comté de *Kentucket*. Tout son équipage consistoit en un cheval qui

portoit sa femme & son enfant. Nous restâmes stupéfaits de la maniere dégagée dont il procédoit à son expédition, & nous nous permîmes de lui en témoigner notre surprise. Il nous dit que les bonnes terres étoient trop difficiles à acquérir en Pensylvanie; que les denrées y étoient trop cheres & les hommes trop nombreux; qu'en conséquence il avoit jugé à propos d'acheter, pour à-peu près cinquante louis, une concession de mille arpens de terre dans le Kentucket; cette concession avoit été faite autrefois à un Colonel de milice, lorsque le Roi d'Angleterre jugea à propos d'ordonner la distribution de ces terreins immenses, dont une partie fut vendue & l'autre réservée pour les récompenses des troupes Américaines qui avoient servi en Canada. Mais, lui répondis-je, où sont les bestiaux, les instrumens aratoires avec lesquels vous comptez commencer vos défrichemens? Dans le pays même, me dit-il: je ne porte rien avec moi; mais j'ai de l'argent dans ma poche, & rien ne me manquera. Je commençois à me rendre raison de la résolution de ce jeune homme, actif, vigoureux & sans souci;

mais cette jolie femme, âgée de vingt ans seulement, je la croyois au désespoir du sacrifice qu'elle venoit de faire. Je cherchois à épier dans ses traits, dans sa contenance, les sentimens secrets dont son ame étoit occupée. Quoiqu'elle se fût retiréé dans une petite chambre pour nous faire place, elle venoit plusieurs fois dans celle où nous étions : je vis, non sans étonnement, que ses agrémens naturels étoient encore embellis par la sérénité de son ame; elle caressoit souvent son enfant & son mari, & paroissoit fort disposée à remplir ce premier vœu de toute Colonie naissante, l'accroissement de la population.

Tandis qu'on préparoit le souper, qu'on parloit de voyages, & qu'on cherchoit sur la carte le chemin que nos émigrans devoient suivre, je réfléchis qu'il restoit encore une heure de jour; que c'étoit positivement celle où j'avois vu les gelinottes, & qu'on m'avoit assuré qu'il y en avoit dans le voisinage. Je crus qu'il falloit profiter de l'heure du chasseur, comme de celle du berger. Je pris donc mon fusil, & j'allai me promener dans les bois : à la place de gelinottes, je ne trouvai qu'un

lapin que je bleſſai ; mais qui ſe laiſſa couler dans un fond où je le perdis de vue. Heureuſement pour moi que les chiens courans de M. Grisby, accoururent au coup de fuſil, & me trouverent mon lapin, qui avoit gagné le creux d'un arbre, au haut duquel il auroit monté, s'il n'avoit pas eu une jambe caſſée ; car les lapins d'Amérique different de ceux de l'Europe, en ce qu'ils ne font pas de terrier, & ſe réfugient dans le creux des arbres où ils montent comme des chats, & ſouvent à une hauteur conſidérable. Content de ma victoire, je revins à la maiſon ; mais je m'arrêtai quelque tems à entendre, au coucher du ſoleil, deux *thrush*, ou grives rouſſes, qui ſembloient s'être défiées au chant, comme les bergers de Théocrite. Cet oiſeau doit, à mon avis, être conſidéré comme le roſſignol de l'Amérique. Il reſſemble au nôtre par la forme, par la couleur & par les habitudes ; mais il eſt du double plus gros : ſon chant eſt ſemblable à celui de la grive, mais tellement varié & perfectionné, que, ſi l'on en excepte les notes égales & plaintives du roſſignol européen, on pourroit les prendre l'un pour l'autre. C'eſt un oiſeau de paſſage

comme le *moqueur*, & comme lui aussi, il reste quelquefois pendant l'hiver.

De retour à la maison, le souper étoit désormais mon unique affaire; M. & Madame Grisby en étoient entiérement occupés, tandis que leurs filles, âgées de 16 ou 17 ans, & faites à peindre, préparoient le couvert. Je priai M. Grisby de souper avec nous; mais il n'y voulut pas consentir, parce qu'il avoit encore à travailler pour notre propre service. Ses soins ne furent pas inutiles: notre souper fut très bon; mais ce jour-là & les trois jours suivans nous n'eûmes à boire que du wheyski, dont nous fîmes cependant du *towdy* assez passable. Le lendemain matin le déjeûner fut prêt de bonne heure & correspondant au souper. M. Grisby, qui n'avoit plus rien à faire, se mit à table avec nous. Il avoit un cheval sellé, parce qu'il vouloit encore nous servir de guide jusqu'au Ferry de *Greenly*, où nous devions repasser la Fluvanna; mais on vint me dire qu'un de mes chevaux de suite étoit si blessé sur le garrot qu'il étoit impossible de le monter. Cet accident étoit d'autant plus fâcheux, que j'avois déja été obligé

d'en laisser un chez M. Jefferson ; de sorte que je n'en avois plus de relais. J'eus recours à mon ami M. Grisby ; il me dit que le seul de ses chevaux qui me convînt étoit celui qu'il montoit ordinairement, & dont il alloit se servir pour me conduire ; mais qu'il m'en accommoderoit volontiers en prenant le mien à la place. Je l'assurai que je lui donnerois tout ce qu'il voudroit de retour. Il alla voir mon cheval, & en rentrant il me dit qu'il croyoit qu'il vaudroit le sien lorsqu'il seroit guéri, & que je ferois là-dessus tel arrangement que je voudrois. L'un & l'autre pouvoient valoir chacun dix à douze louis : je lui en donnai deux de retour, & il fut parfaitement content. Un moment avant je lui avois demandé le mémoire de ma dépense ; & comme il n'avoit jamais voulu me le présenter, disant toujours qu'il s'en rapportoit à moi, je lui avois donné quatre louis : il les reçut, mais en m'assurant que c'étoit le double de la dépense que j'avois faite. Enfin il fallut quitter cette bonne maison, mais non pas M. Grisby, qui avoit pris un autre cheval & qui m'accompagnoit. En chemin il me montra deux plantations qu'il avoit pos-

sédées successivement avant de se fixer dans celle qu'il cultive maintenant. Il les avoit laissées déja en assez bon état, & les avoit vendues à raison de 12 à 13 shellings l'acre ; ce qui revient à-peu-près à 10 livres de notre monnoie. Nous vîmes encore plusieurs autres plantations au milieu des bois ; elles étoient toutes situées au bord de quelque ruisseau dont la source n'étoit pas éloignée. Les pêchers qu'on a soin d'y planter, & les arbres de Judée qui croissent naturellement au bord de l'eau, étoient également en fleur & contrastoient agréablement avec les sapins & les chênes immenses, au milieu desquels on avoit commencé ces nouvelles cultures.

Il étoit près de 10 heures lorsque nous arrivâmes au Ferry : comme nous en approchions, & que nous suivions déja les bords de la riviere, j'apperçus un animal que je ne connoissois pas ; il revenoit du bord de la riviere, & cherchoit à gagner le bois. Je poussai mon cheval de ce côté-là, espérant l'effrayer & le forcer à monter sur un arbre ; car je le prenois pour un *raccoon*. Effectivement je le vis grimper sur l'arbre le plus proche de lui, mais

mais aſſez lentement & aſſez maladroitement. Je n'eus pas grande peine à le tuer ; car il ne cherchoit pas même à ſe cacher comme les écureuils, en ſe couvrant de quelques groſſes branches. Lorſque je l'eus arraché à mes chiens, au milieu deſquels il ſe débattoit, & qu'il avoit même mordu aſſez fort, je l'examinai plus attentivement, & je reconnus que c'étoit le *monax*, ou la marmotte d'Amérique : ſa forme, ſa fourrure & ſa couleur reſſemblent beaucoup à celles du rat muſqué ; mais il eſt plus gros, & il en differe particuliérement en ce qu'il a la queue courte & garnie de poil : mais, comme le rat muſqué, il a les os des côtes ſi courts & ſi flexibles, qu'on les prendroit pour de ſimples cartilages ; de ſorte que quoiqu'il ſoit beaucoup plus épais qu'un liévre, il pourroit paſſer par un trou qui n'auroit pas plus de deux pouces de diamêtre.

Le Ferry de Greenly tire ſon nom de celui qui en eſt propriétaire ; il ſe trouve entre deux côtes eſcarpées. Nous le paſsâmes en trois voyages ; & nous étant ſéparés de M. Griſby, nous dépendîmes de notre propre induſtrie pour trouver le chemin

d'un *gap* très escarpé & très peu fréquenté, qui étoit la seule porte par laquelle il nous fût possible de sortir des montagnes. On nous avoit prévenu au Ferry que nous ne trouverions qu'une seule maison à trois milles de là, & au pied même de la montagne qu'il falloit gravir. Un petit sentier nous conduisoit à cette maison : après y avoir pris de nouvelles informations, nous suivîmes un autre sentier, & nous commençâmes à monter, non sans peine; car le plus souvent la pente étoit si rapide, que nous étions obligés d'arrêter nos chevaux pour leur faire reprendre haleine. La rampe qui forme le chemin n'a pas moins de trois milles de long ; ce qui peut faire juger de la hauteur de cette montagne, qui est pourtant sur une espace de cent milles, la moins escarpée de celles qui composent les Blue-Ridges. Parvenus au sommet, nous jouîmes de la récompense qu'on obtient ordinairement après de pareils travaux : un spectacle magnifique, mais sauvage, s'offrit à nos regards; nous vîmes les montagnes qui forment le *North-Ridge*, & celles qui, traversant d'une chaîne à l'autre, se réunissent quelquefois aux Blue-Ridges. C'est dans

une de ces espèces de traverses, que se trouve placé le *Pont-Naturel*. On observera que je ne parle ici que de la vue du côté du nord : c'est que nous n'avions pas l'avantage de jouir du double aspect ; quelques sommets voisins & la hauteur des arbres nous empêchant d'étendre nos regards vers le sud.

La descente ne fut pas moins rapide que la montée avoit été escarpée : la longueur est aussi de trois milles. Nous jugeâmes nécessaire, pour le soulagement de nos chevaux & pour notre propre sûreté, de la faire à pied, quoique les pierres qui rouloient sous nos pas, la rendissent assez incommode. Mes chiens, qui n'étoient pas si touchés que moi de cet inconvénient, battoient toujours les bois, tandis que je marchois lentement ; ils firent lever à deux cens pas du chemin, cinq dindons sauvages ; mais comme ces oiseaux dirigerent leur vol vers un escarpement que je laissois derriere moi, je ne jugeai pas à propos de les aller chercher. Nous étions déja près du pied de la montagne, lorsque nous commençâmes à appercevoir l'horison ; mais dans cet horison, nous ne voyions encore que des bois

& des montagnes beaucoup moins hautes que celles dont nous sortions, si l'on en excepte cependant les trois sommets connus sous le nom de *Peacks of Otter*, qui sont encore très-élevés, & qui s'avancent des Blue-Ridges comme une espece de contre-garde. En général, tout le pays, depuis les Blue-Ridges jusqu'aux sources de l'*Apamatock*, peut être considéré comme un glacis composé de petites montagnes qui partent du pied des Blue-Ridges, & vont toujours en s'abaissant. C'est ce dont les meilleurs cartes de la Virginie ne donnent aucune indication; de sorte qu'il est impossible que par leur inspection, on se forme une idée juste de la nature du pays.

Il étoit alors une heure & demie, & nous avions fait seize milles dans des chemins très difficiles, lorsque nous arrivâmes à la premiere maison, au pied du Gap : mais comme ce n'étoit qu'une cabane assez pauvre, nous fumes obligés d'aller deux milles plus loin, chez un Planteur nommé *Lambert*, qui nous reçut avec toute sorte d'honnêtetés. Il nous donna du gâteau & du lait, car il n'avoit chez lui ni pain, ni biscuit; & tandis que

nos chevaux mangeoient un peu de grain, il nous tint bonne & joyeuse compagnie. Ce M. Lambert est une espece de phénomene en Amérique, où la longévité n'est pas commune ; il a 83 ans, & n'en paroît gueres plus de 55 ; il est fort connu dans sa patrie, parce qu'il n'y a pas de métier qu'il n'ait fait, & de pays qu'il n'ait habité. Maintenant il est Cultivateur, & vit dans une très belle plantation qu'il a défriché au pied des montagnes. Sa femme, âgée seulement de 65 ans, avoit l'air beaucoup plus vieille que lui. Pour ses fils, il sont encore jeunes ; l'un d'eux est Capitaine dans la légion de Virginie, & il a formé lui-même sa compagnie, au commencement de la guerre. Elle étoit alors composée de soixante-trois hommes, tous enrôlés dans son voisinage ; & après six campagnes, les soixante-trois hommes sont encore en vie : quelques-uns seulement ont été blessés. A cinq heures nous nous remîmes en route pour gagner à dix milles plus loin, la maison d'un Capitaine *Muller*, qui n'est pas plus aubergiste que M. Lambert, mais qui reçoit volontiers le petit nombre de voyageurs qui passent par ce chemin peu fréquenté. On nous avoit

assuré que nous ne pourrions pas manquer le chemin ; il falloit dire que nous ne pourrions pas ne pas le manquer. Nous fûmes très heureux de ne nous égarer que deux fois, & enfin nous arrivâmes à nuit close chez le Capitaine Muller. C'est un homme de 60 ans, haut de six pieds à-peu-près, & gros à proportion, assez bavard, mais bon homme, attaché à sa patrie & curieux de nouvelles. Il me dit qu'il alloit faire de son mieux pour nous donner à souper, mais qu'il ne pouvoit nous offrir d'autre logement que la chambre où il nous recevoit & où il feroit porter des lits. Cette chambre étoit spacieuse & propre ; mais elle étoit déjà occupée par un malade qu'il ne pouvoit déranger, & qu'il nous prioit de laisser dans la petite place qu'il occupoit : c'étoit un malheureux vieillard de quatre-vingts ans, qui, deux jours auparavant, voyageant dans les environs, avoit été à moitié dévoré par une grosse chienne, dont il avoit imprudemment approché les petits ; elle lui avoit déchiré un bras & une cuisse. M. Muller lui donnoit tous les soins qui dépendoient de lui, & Madame Muller pansoit elle-même ses plaies. Ce bon homme

dormit pendant toute la soirée, mais la nuit il se plaignit beaucoup & nous réveilla quelquefois. Le lendemain matin je lui demandai comment il se trouvoit, & il me répondit : oh ! *mighty weak*, puissamment *foible*. C'est que l'adverbe *mighty*, *puissamment*, est fort à la mode dans ce pays-là, & on en fait quelquefois l'usage le plus ridicule, comme dans cette occasion. Avant de partir, je fis demander le *bill* ou le mémoire ; on me dit que M. Muller n'en vouloit pas présenter. Je le fis appeller, & lui donnai deux louis, en lui demandant si c'étoit assez : « beaucoup trop, me répondit-il : » vous venez de France dans mon pays pour le » secourir & le défendre, je devrois vous mieux » recevoir & ne rien prendre de vous ; mais je suis » un pauvre campagnard, & je ne suis pas en état » de vous témoigner ma reconnoissance. Si je » n'étoit pas malade, & effectivement il étoit » asmatique, je monterois encore à cheval, & » j'irois combattre avec vous ».

Le peu de ressources que j'avois trouvé dans cette maison, & la nécessité de partager la longue journée qui me restoit à faire, m'avoit décidé à partir

de bonne heure, & à aller déjeûner à *New-London*, petite ville ſituée à dix milles de là. L'embarras étoit encore de trouver le chemin; un homme que je rencontrai dans la cour, prêt à monter à cheval comme moi, m'en tira heureuſement. C'étoit un ancien Capitaine de la légion de Virginie; je l'avois vu arriver la veille, au ſoir, accompagnant deux grandes demoiſelles, qui étoient coëffées d'immenſes bonnets de gaſe, couvertes de rubans, & parées d'une maniere qui contraſtoit tout-à-fait avec la ſimplicité de la maiſon où je me trouvois. J'avois ſu qu'elles étoient filles de M. Muller, & qu'elles venoient de ſouper dans le voiſinage; mais je m'étois bien gardé de leur parler, parce que je ne doutois pas que nous n'euſſions pris poſſeſſion des lits deſtinés à ces belles demoiſelles & à leur compagnie, & je mourois de peur que la galanterie françoiſe ne m'obligeât à les leur rendre. Je ne ſais comment elles s'arrangerent, mais elles reparurent le matin, & elles ne parurent pas jolies. Pour le Capitaine, il avoit été coucher à un mille de là, chez une ſœur de M. Muller, & il étoit venu le matin prendre ſon cheval pour retourner à

New-London. Il offrit de m'y conduire & de m'y faire à déjeûner; car il tenoit une taverne. J'acceptai toutes ses propositions & je fis agréablement le chemin, qui est de dix milles, ce pays, ainsi que celui que nous avions parcouru la veille au soir, étant entrecoupé de très-jolies plantations. New-London, où j'arrivai à dix heures du matin, est une ville naissante, mais déjà assez considérable; car il y a bien soixante ou quatre-vingts maisons réunies. On en a fait un lieu de dépôt pour les magasins militaires. Il y a même différens atteliers où l'on travaille à la réparation des armes. Sa situation au milieu des bois, & éloignée du théatre de la guerre, comme du commerce, n'exige pas qu'elle soit fortifiée; mais la nature a tout préparé pour en faire une forteresse. Placée sur un petit plateau, environné d'un glacis dont la pente est précisément telle qu'on la peut desirer, cette petite ville seroit fortifiée à peu de frais, & défendue par une garnison peu nombreuse. Nous en partîmes vers midi, pour aller chercher à vingt-quatre milles de là, la seule maison où nous pussions trouver un gîte convenable. Ce n'étoit pas une auberge; mais

le propriétaire, M. *Hunter*, recevoit volontiers les étrangers. Cette différence entre auberge réelle & hospitalité payée, est entierement à l'avantage des voyageurs, parce qu'en Amérique, comme en Angleterre, les aubergistes paient des taxes très fortes, & qu'ils s'en dédommagent par le prix exhorbitant qu'ils mettent à leurs denrées. M. Hunter nous reçut très bien & dans une maison très propre. Nous en partîmes de bonne heure, & après avoir fait huit milles, toujours dans des bois secs & arides, nous nous arrêtâmes à déjeûner chez un particulier nommé *Patisson*. C'est un gros homme âgé de 45 ans, qui est impotent depuis l'âge de deux ans, & qui l'est tellement qu'il ne peut se transporter d'un endroit à un autre, qu'en faisant marcher sa chaise. On a peine à croire qu'un homme affligé d'une telle infirmité, choisisse son domicile au milieu des bois, où il n'a pour toute compagnie qu'un domestique blanc & des nègres de tout sexe. Je le crois impotent à plus d'un égard; car il a gardé le célibat, & son incommodité seule n'auroit pas été un obstacle dans un pays où tout le monde se marie.

Après avoir fait encore vingt milles, je m'arrêtai vers quatre heures après-midi, chez un Ecoſſois appellé *Johnſon*, qui eſt bien le plus ridicule perſonnage qu'on puiſſe voir. Il prononçoit l'Anglois d'une manière ſi inintelligible, que M. Dillon lui demanda ingénuement quelle langue il parloit. Comme M. Johnſon étoit d'aſſez mauvaiſe humeur, & même un peu ivre, je prévis que cette queſtion ne réuſſiroit pas, & ſur-tout qu'elle ne tourneroit pas à notre profit, lorſqu'il faudroit partir de cette eſpece d'auberge. Effectivement, au bout de trois quarts d'heure, lorſque nous remontâmes à cheval, il n'eut pas honte de demander ſept dollars pour à-peu-près vingt livres peſant de feuilles de maïs que nos chevaux avoient mangé, & deux bowls de towdy que nos gens avoient bu. Je m'en conſolai comme M. de Pourceaugnac; je le payai, mais je lui dis bien ſon fait, & j'allai à douze milles de là, demander l'hoſpitalité à un autre Écoſſois chez qui j'arrivai à l'entrée de la nuit. Celui-là ſe trouva très différent de l'autre. C'eſt un vieillard de 72 ans, appellé *Hodnett*, qui eſt établi en Amérique depuis quarante ans, & qui a formé

aſſez récemment l'établiſſement où il me donna hoſpice. Il étoit empreſſé, poli & même complimenteur, mais très fier d'être né en Europe, & d'avoir paſſé quelques tems à *Cork*, où il avoit manqué, diſoit-il, une belle occaſion d'apprendre le François; car il y avoit vécu avec pluſieurs Négocians François, dont il ſe rappelloit les noms, quoiqu'il y eût déjà plus de cinquante ans. Il me demanda au moins vingt fois ſi je les connoiſſois, & puis il m'apporta un vieux livre, le ſeul qu'il eût dans ſa maiſon, c'étoit un mauvais Traité de Géographie; mais le ſignet étoit à l'article de Cork; & on voyoit qu'il liſoit ſouvent cet article, car le papier y étoit plus uſé qu'ailleurs. En me préſentant ſon livre, il me dit avec un air d'importance, c'eſt à mon avis le meilleur ouvrage de Géographie qui exiſte. J'étois bien ſûr qu'il n'en avoit jamais lu d'autres; mais je m'amuſai à lui dire qu'il avoit là un vrai tréſor, & qu'il devoit le garder précieuſement. Il ne manqua pas de l'aller ſerrer ſur-le-champ, & il revint bientôt avec un chiffon de papier enluminé, qui repréſentoit les armoiries & les deviſes de la famille des Hodnetts. Je l'aſſurai qu'elle

étoit connue dans toute l'Europe ; & certainement ce n'étoit pas payer trop cher un bon lit & un bon souper, car le lendemain il ne voulut pas faire de mémoire. Cependant je jugeai convenable de le payer honnêtement, espérant que la famille des Hodnetts n'en sauroit rien, & ne se croiroit pas obligée pour cela, d'ajouter à ses armoiries un enseigne de cabaret.

Nous étions au 23 Avril ; mais la chaleur étoit déjà très incommode à neuf heures du matin, lorsque j'arrivai à *Cumberland-Court-House*, où je m'arrêtai pour déjeûner. Ce chef-lieu d'un Comté assez considérable, est situé dans une petite plaine d'un mille de diametre, à-peu-près à seize mille de la maison d'Hodnett. Outre la Court-House & une grande auberge qui en est l'annexe nécessaire, il y a sept à huit maisons habitées par de riches particuliers. Je trouvai l'auberge remplie de monde, & j'appris que les Juges du Comté étoient rassemblés pour tenir une *Court of Claims* ; c'est-à-dire, pour écouter & enregistrer les demandes de différens particuliers, en conséquence des fournitures qu'ils ont faites à l'armée. On sait qu'assez habi-

tuellement, & ſur-tout dans le cas d'une invaſion imprévue, les troupes américaines n'ont point de magaſins formés ; & comme il faut bien les faire ſubſiſter, on prend des vivres & des fourrages où l'on en trouve, & on ſe contente de donner pour tout paiement ; un reçu qu'on nomme *certificat*. Tant que l'ennemi eſt à portée, tant que la campagne eſt active, on fait peu d'attention à ces eſpeces d'emprunt qui s'accumulent ſans qu'on en connoiſſe le montant, ni qu'on prenne aucune meſure pour en conſtater les titres. Cependant le pays ſe trouve encombré de ces certificats, & il faut, tôt ou tard, procéder à une liquidation. La derniere aſſemblée de l'État a donc jugé convenable de paſſer un *bill* pour autoriſer les juges dans chaque Comté, à ſe faire repréſenter tous les certificats, à en vérifier la validité, & à les faire enrégiſtrer, en ſpécifiant la valeur des denrées en argent, d'après un tarif convenu. J'eus la curioſité d'aller à la Court-Houſe, voir comment cela ſe paſſoit, & je trouvai que c'étoit avec beaucoup d'ordre & de ſimplicité. Les Juges portoient leurs habits ordinaires ; mais ils ſiégeoient dans une tribune élevée, comme à Londres

dans la salle du *Banc du Roi*, & dans celle des *Plaids-communs*. Un d'eux me voyant debout à la porte de la salle, descendit de la tribune & me proposa d'aller me rafraîchir dans sa maison, où sa famille me recevroit, en attendant que la cession fût finie. Je lui répondis que j'étois obligé de continuer ma route, & effectivement je n'avois pas de tems à perdre, car il me restoit encore vingt-huit milles à faire, & par un chemin tellement dépourvu de toute ressource pour les voyageurs, que m'étant proposé de donner encore quelques repos & quelque nourriture à mes chevaux, je ne pus trouver de fourrage, qu'a vingt milles de là, dans la maison d'un Maréchal. Comme je ne comptois y passer qu'une demi-heure au plus, j'étois resté assis sous des arbres; mais M. d'Oyré étant entré dans la maison, revint & me dit qu'il y avoit trouvé un cercle de quatre ou cinq jeunes personnes, toutes jolies & fort bien mises. J'eus la curiosité de les voir, & mes regards se fixerent aussi-tôt sur une jeune femme de dix-huit ans, qui donnoit à têter à son enfant. Ses traits étoient si beaux & si réguliers; elle avoit une telle décence & une telle

modeftie dans fon maintien, qu'elle me retraçoit parfaitement ces belles vierges de Raphaël, modèle ou exemple du *beau idéal.* Comme ce n'eft plus qu'en Philofophe qu'il m'eft permis de confidérer la beauté, je placerai ici une obfervation que j'ai faite fouvent en pays étranger, & fur-tout en Angleterre & Amérique; c'eft que la beauté des traits & des formes, la beauté indépendante des graces, du mouvement & de l'expreffion, fe trouve plus communément chez les peuples du nord, ou parmi les races qui en defcendent, qu'en France & vers le midi. S'il falloit en affigner la caufe, je dirois que par je ne fais quelle raifon, étrangere fans doute à la température du climat, la jeuneffe eft chez eux plus hâtive & plus prématurée; d'où il réfulte que dans les jeunes perfonnes, même dans les filles de 12 à 13 ans, la rondeur des formes fe trouve réunie à la fraicheur du teint & à cette régularité plus parfaite, qu'ont les traits lorfqu'ils ne font pas encore modifiés par les paffions & par les habitudes. En France, c'eft tout différent, les enfans y font affez jolis jufqu'à l'âge de fept à huit ans; mais il eft rare que les filles confervent leur beauté au mo-

ment

ment où elles approchent de la puberté. Il faut pour ainsi dire deviner alors ce qu'elles seront un jour, & souvent les pronostics sont trompeurs. Ce tems est une espece de crysalide, pendant laquelle les jolies deviennent laides, & les laides jolies. C'est depuis 20 jusqu'à 25 ans que s'opere le développement des traits, & que s'acheve l'ouvrage de la nature, si toutes fois il n'est pas dérangé par les maladies, & sur-tout par les suites morales & physiques du mariage. D'un autre côté, la beauté de nos femmes, une fois échappée à ce danger, se conserve bien plus longtems qu'ailleurs. Il semble que leur ame se soit identifiée à leurs traits, & qu'elle veille à leur conservation : nul mouvement sans grace, nulle grace sans expression ; l'envie de plaire perfectionne & perpétue les moyens de plaire, & la nature, plutôt aidée que contrariée par l'art, n'est pas livrée à l'abandon de la vie domestique, ni prodiguée à une fécondité sans mesure. Ainsi les arbres utiles peuvent servir à la décoration des jardins, si l'abondance des fruits n'empêche pas les fleurs de renaître. Il résulte de ces réflexions, que les Françoises n'ont rien à envier aux étrangeres ; qu'à la

vérité leur beauté eſt moins hâtive & moins parfaite, mais qu'elle eſt plus piquante & plus durable; que ſi d'autres ſont meilleures à peindre, elles ſont meilleures à voir; enfin, que ſi elles ne ſont pas toujours celles qu'on admire le plus, elles ſont certainement celles qu'on aimera le plus, & le plus long-tems.

Je retourne à mon voyage de peur d'en faire un dans un pays trop dangereux. Il étoit déjà nuit & j'avois fait quarante-quatre milles de chemin lorſque j'arrivai à *Powhatan-Court-Houſe*. Cet établiſſement eſt plus récent & plus ruſtique que celui de Cumberland. Il conſiſte dans une ſimple baraque qui ſert pour tenir les ceſſions & dans une autre baraque qui tient lieu d'auberge; encore cet hoſpice étoit à peine ouvert aux voyageurs. Il étoit tenu par un jeune homme qui venoit de s'y établir; il y vivoit avec une grande & jolie femme qui étoit la ſienne, & une autre moins jolie qui étoit ſa belle-ſœur. Nous y eûmes un bon ſouper & de bons lits; mais il fallut que nos chevaux ſe paſſaſſent de fourrage. Le Comté de Powhatan doit ſon nom à un Roi ſauvage célebre

dans l'hiſtoire de Virginie. Il régnoit au commencement du dernier ſiecle, lorſque la Colonie forma ſon premier établiſſement à James-Town. Il fallut ſouvent traiter avec lui & quelquefois auſſi lui faire la guerre. On le repréſente comme un politique profond, mais perfide. Il avoit conquis tout le pays entre l'Apamatock & la Baye de Cheſapeak, & il étoit redouté de toutes les nations voiſines.

Je partis de Powhatan le 24 d'aſſez bonne heure, & après m'être arrêté deux fois, la premiere pour déjeuner dans une petite maiſon aſſez pauvre à huit milles de Powhatan, & la ſeconde à vingt-quatre milles plus loin dans un lieu appellé *Cheſterfield-Court-Houſe*, où je vis les reſtes des caſernes occupées autrefois par le Baron de Stubens & brûlées depuis par les Anglois, j'arrivai à *Petersburg* à l'entrée de la nuit. Cette journée fut encore de quarante-quatre mille. La ville de Petersburg eſt ſituée ſur la rive droite de l'Apamatock. Il y a bien quelques maiſons ſur la rive gauche; mais cette eſpece de fauxbourg eſt un chef-lieu qui eſt indépendant de Petersburg & qui s'appelle,

Pocahunta. Je paſſai la riviere ſur un ferry-boat & je fus conduit dans une petite auberge à trente pas de là, qui n'avoit pas grande apparence. Cependant quand j'y entrai, je vis un appartement très proprement meublé, une grande femme bien habillée & de très bon air, qui donnoit tous les ordres néceſſaires pour notre réception, & une jeune demoiſelle, non moins grande & très élégante, qui étoit occupée à travailler. Je m'informai de leurs noms & je trouvai qu'ils n'étoient pas moins impoſans que leur extérieur. La maîtreſſe de la maiſon, déjà veuve pour la ſeconde fois, s'appelloit Miſtriſs *Spencer*, & ſa fille, qui étoit du premier lit, Miſs *Saunders*. On me fit voir ma chambre à coucher, & la premiere choſe qui frappa mes regards fut un grand & magnifique clavecin, ſur lequel il y avoit encore une guittare. Ces inſtrumens de muſique appartenoient à Miſs Saunders qui ſavoit très bien en faire uſage; mais comme j'avois plus beſoin d'un ſouper que d'un concert, ma premiere impreſſion fut de trouver mes hôteſſes de trop bonne compagnie & de craindre d'avoir moins d'ordres à donner que de com-

plimens à faire. Cependant il se trouva que madame Spencer étoit la meilleure femme du monde, gaie & même rieuse, disposition très rare en Amérique, & que sa fille, toute élégante qu'elle paroissoit, étoit douce, honnête & de bonne conversation; mais pour des voyageurs affamés tout cela ne pouvoit encore être considéré que sous un seul point de vue, c'est-à-dire, comme un bon augure pour le souper. Ce souper ne se fit pas attendre: à peine avions nous admiré la propreté & la beauté de la nappe, que la table fut couverte de très bons plats & sur-tout de poissons monstrueux & excellens. Nous allâmes nous coucher déjà très bien avec nos hôtesses, & le lendemain matin nous déjeunâmes avec elles. J'étois prêt à sortir pour me promener lorsque je reçus la visite d'un certain M. *Victor*, que j'avois vu à Williamsburg; c'est un Prussien qui a servi autrefois, & qui, après avoir beaucoup voyagé en Europe, est venu s'établir dans ce pays, où il a d'abord fait fortune par ses talens, & a fini par devenir planteur comme les autres. Il est excellent musicien & joue de toute sorte d'instrumens, ce qui le fait rechercher

dans tous les environs. Il me dit qu'il étoit venu passer quelques jours chez madame *Bowling*, une des plus riches propriétaires de la Virginie & à qui la moitié de la ville de Petersburg appartient. Il ajouta qu'elle avoit appris mon arrivée & qu'elle comptoit que je viendrois dîner chez elle. J'acceptai la proposition & je me mis sous la conduite de M. Victor, qui me mena d'abord voir les *Ware-Houses*, ou magasins de tabac. Ces magasins, dont on a construit une grande quantité en Virginie, mais dont malheureusement une partie a été brûlée par les Anglois, sont sous la direction de l'autorité publique. Il y a des inspecteurs nommés pour vérifier la qualité du tabac que les planteurs y font porter, & s'ils la trouvent bonne, ils donnent un reçu de la quantité. Alors le tabac peut être considéré comme vendu; car les *récépissés* sont monnoie dans le pays. Je suppose, par exemple, que j'aye déposé à Petersburg vingt *Hogsheads* ou Boucaux de tabac, je puis m'en aller à cinquante lieues de là, comme à *Alexandrie* ou à *Fredericksburg*; & si j'ai besoin d'acheter des chevaux, des draps ou toute autre chose, je

les paye avec mes reçus, lesquels circuleront peut-être encore dans nombre de mains avant de parvenir dans celles des négocians qui viennent enlever des tabacs pour les exporter. Il résulte de là que le tabac est non-seulement valeur de banque, mais monnoie de commerce. On entend dire souvent : *J'ai payé ma montre dix Hogsheads de tabac; ce cheval m'a couté quinze Hogsheads, on m'en offre vingt, &c.* Il est vrai que le prix de cette denrée, qui est presque toujours le même en tems de paix, peut varier en tems de guerre; mais alors celui qui le reçoit en paiement, faisant un marché libre, calcule ses risques & ses espérances. Enfin on doit regarder cet établissement comme très utile, puisqu'il met les denrées en valeur & en circulation, dès qu'elles sont recueillies, & qu'il rend en quelque sorte le cultivateur indépendant du marchand.

Les magasins de Petersburg appartiennent à madame Bowling. Ils ont été épargnés par les Anglois, soit parce que les Généraux Phillips & Arnold, qui ont logé chez elle, ont eu quelqu'égard pour sa propriété, soit parce qu'ils vou-

loient conserver le tabac qu'ils comptoient vendre à leur profit. Phillips mourut dans la maison de madame Bowling, & alors le commandement se trouva dévolu à Arnold. J'ai ouï dire à Lord Cornwallis qu'à son arrivée il le trouva en grande dispute avec la Marine, qui prétendoit que tout le butin devoit lui appartenir. Lord Cornwallis termina la querelle en faisant brûler le tabac; mais madame Bowling avoit eu le crédit & le tems de le faire transporter hors de ses magasins. Elle n'a pas été moins heureuse de sauver un superbe établissement qu'elle possede dans la même ville: c'est un moulin qui fait mouvoir un si grand nombre de meules, de blutoirs, de vans, &c., & d'une maniere si simple & si facile, qu'il lui rapporte plus de vingt mille livres de rente. Je passai près d'une heure à en examiner toutes les parties & à en admirer la charpente & la construction. Ce sont les eaux de l'Apamatock qui le font mouvoir; on les a détournées au moyen d'un canal creusé dans le roc.

Après avoir continué ma promenade dans la ville où je vis nombre de boutiques, dont plusieurs

assez bien fournies, je jugeai que le moment étoit venu de faire une visite à madame Bowling & je priai M. Victor de me mener chez elle. Sa maison ou plutôt ses maisons, car elle en a deux symétriques & sur la même ligne, qu'elle se propose de joindre ensemble par un corps de logis, ses maisons, dis-je, sont situées au haut d'un talus assez considérable qui s'éleve du terrein où est bâtie la ville de Petersburg & qui correspond si parfaitement au cours de la riviere, qu'il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût autrefois la rive de l'Apamatock. Ce talus & le plateau immense sur lequel la maison de madame Bowling est bâtie, sont couverts d'herbes, & forment un excellent pâturage, qui lui appartient encore. Il étoit autrefois entouré de barrieres & elle y nourrissoit de très beaux chevaux ; mais les Anglois ont brûlé les barrieres & emmené une grande partie des chevaux. A mon arrivée je fus d'abord reçu par mademoiselle Bowling, jeune fille de quinze ans, & ayant toute la fraîcheur de son âge ; sa mere, son frere & sa belle-sœur vinrent ensuite. La premiere ressemble peu à ses com-

patriotes; c'eſt une femme de plus de cinquante ans, vive, active, intelligente, qui ſait bien gouverner ſon immenſe fortune, & ce qui eſt plus rare encore, qui ſait en uſer. Pour ſon fils & ſa belle-fille, je les avois déjà vu à Williamsburg. Le premier eſt un jeune homme qui paroît doux & honnête; mais ſa femme, âgée ſeulement de dix-ſept ans, eſt intéreſſante à connoître, non parce qu'elle a une figure & une taille extrêmement délicate & une tournure tout-à-fait Européenne; mais parce qu'avec cette taille & cette figure délicates, elle eſt deſcendante de la Princeſſe ſauvage *Pocahunta*, fille du Roi Powhatan, dont j'ai déjà parlé. Il faut croire que c'eſt plutôt du caractere de cette aimable Américaine, que de ſes formes extérieures que madame Bowling a hérité. Peut-être ceux qui n'ont pas lu l'hiſtoire particuliere de la Virginie, ignorent-ils que Pocahunta fut la protectrice des Anglois & les déroba ſouvent à la cruauté de ſon pere. Elle n'avoit que douze ans lorſque le Capitaine Smith, le plus brave, le plus intelligent & le plus humain des premiers Colons, tomba entre les mains des

ſauvages. Il étoit déjà parvenu à entendre leur langage; pluſieurs fois il avoit commercé avec eux; pluſieurs fois il avoit appaiſé les querelles qui naiſſoient entr'eux & les Européens; pluſieurs fois auſſi il avoit été obligé de les combattre & de punir leur perfidie. Un jour ſous prétexte de commerce il fut attiré dans une embuſcade; il vit tomber les deux ſeuls compagnons qu'il avoit, mais il ſut ſe débarraſſer à lui ſeul de la troupe dont il étoit environné. Malheureuſement pour lui il crut pouvoir ſe ſauver en traverſant un marais & il y reſta embourbé, de maniere que les Sauvages, contre leſquels il ne lui reſtoit plus aucun moyen de défenſe, purent enfin le prendre, le lier & le conduire à Powhatan. Celui-ci fut ſi fier d'avoir en ſa puiſſance le Capitaine Smith, qu'il le fit promener en triomphe chez tous les Princes ſes tributaires, ordonnant qu'on le ſervît ſplendidement juſqu'à ce qu'il revînt ſubir le ſort qu'on lui préparoit. Le moment fatal étoit enfin arrivé; le Capitaine Smith étoit déjà couché devant le foyer du Roi ſauvage, la tête placée ſur une large pierre pour recevoir le coup de la mort,

lorsque Pocahunta, la plus jeune, la plus chérie des filles de Powhatan se jetta les bras étendus sur le corps du Capitaine Smith, & déclara que si la sentence cruelle étoit exécutée, elle recevroit les premiers coups dont on voudroit le frapper. Tous les Sauvages, y compris les despotes & les tirans, sont plus sensibles aux pleurs d'un enfant qu'à la voix de l'humanité. Powhatan ne put résister aux larmes, aux prieres de sa fille. Le Capitaine Smith obtint donc la vie, à condition qu'il payeroit sa rançon : mais comment pouvoit-il se procurer la quantité de mousquets, de poudre & d'ustensiles de fer qu'on lui demandoit ? on ne vouloit par le laisser retourner à Jamestown ; on ne vouloit pas non plus que les Anglois sussent où il étoit, de crainte qu'ils ne le redemandassent les armes à la main. Le Capitaine Smith, qui n'avoit pas moins de tête que de courage, dit au Roi que s'il vouloit seulement ordonner à un de ses sujets de porter à Jamestown une petite planche qu'il lui remettroit, il feroit trouver sous un arbre à jour & à heure nommés tout ce qu'on exigeoit pour sa rançon. Powhatan

y consentit sans ajouter foi à ces promesses, & croyant que c'étoit un artifice du Capitaine Smith pour prolonger sa vie. Mais celui-ci avoit gravé sur la planche quelques lignes qui suffisoient pour rendre compte de sa situation. Le messager revint; on envoya au lieu indiqué, & on fut bien surpris d'y trouver tout ce qu'on avoit demandé. Powhatan ne pouvoit concevoir qu'il y eût un moyen de transmettre ainsi sa pensée; & le Capitaine Smith fut désormais regardé comme un grand magicien à qui on ne pouvoit trop témoigner de respect. Il laissa les Sauvages dans cette opinion & se hâta de les quitter. Mais deux ou trois ans après, quelques différens étant survenus entr'eux & les Anglois, Powhatan, qui ne les croyoit plus sorciers, mais qui ne les redoutoit pas moins, trama un affreux complot pour se débarrasser d'eux. Il devoit les attaquer au sein de la paix & les égorger tous. La nuit même que ce complot devoit s'exécuter, Pocahunta profita de l'obscurité & d'un orage affreux qui retenoit les Sauvages dans leurs cabannes; elle s'échappa de la maison de son pere, avertit les Anglois de se

tenir ſur leur garde ; mais les conjura d'épargner ſa famille, de paroître ignorer ce qu'elle leur avoit appris, & de terminer toute querelle par un nouvel accommodement. Il ſeroit trop long de raconter tous les ſervices que cet ange de paix rendit aux deux nations. Je dirai ſeulement que les Anglois, je ne ſais par quel motif, mais aſſurément contre toute bonne-foi & contre toute équité s'aviſerent de l'enlever à ſon pere. Elle pleura beaucoup & longtems, mais ce fut une conſolation pour elle de retrouver le Capitaine Smith qui lui tint lieu de pere. On la traita avec beaucoup de reſpect & on la maria à un Colon appellé *Roll*, qui bientôt après la mena en Angleterre. C'étoit ſous le regne de Jacques premier. On prétend que ce Monarque, pedant & ridicule en tous points, étoit ſi infatué des prérogatives de la royauté qu'il trouva mauvais qu'un de ſes ſujets eût oſé épouſer la fille d'un Roi ſauvage. Il ne ſera peut-être pas difficile de décider ſi dans cette occaſion c'étoit le Roi ſauvage qui étoit honoré de ſe trouver placé ſur une même ligne avec le Prince Européen, ou le Monarque Anglois qui, par ſon or-

gueil & ſes préjugés, ſe mettoit au niveau d'un chef de Sauvages. Quoiqu'il en ſoit, le Capitaine Smith qui étoit retourné à Londres avant l'arrivée de Pocahunta, fut empreſſé de la revoir, mais n'oſa pas la traiter avec la même familiarité qu'à Jamestown. Dès qu'elle l'avoit apperçue elle s'étoit jettée dans ſes bras en l'appellant ſon pere; mais voyant qu'il ne répondoit pas aſſez à ſes careſſes & qu'il ne l'appelloit pas ſa fille, elle détourna la tête, pleura amerement & fut longtems ſans qu'on pût obtenir d'elle une ſeule parole. Le Capitaine Smith lui demanda pluſieurs fois ce qui pouvoit l'affliger. « Quoi! lui dit-elle, n'ai-je pas » ſauvé tes jours en Amérique? lorque j'ai été » arrachée du ſein de ma famille & conduite parmi » tes freres, ne m'as-tu pas promis de me tenir » lieu de pere? Ne m'as-tu pas dit que ſi j'allois » dans ton pays tu ſerois mon pere & que je ſerois » ta fille? Tu m'as trompée & je me trouve ici » étrangere & orpheline ». On conçoit aiſément qu'il ne fut pas difficile au Capitaine de faire ſa paix avec cette charmante créature qu'il aimoit tendrement. Il la préſenta aux perſonnes les plus

considérables des deux ſexes; mais il n'oſa la mener à la cour, dont elle reçut pourtant des bienfaits. Enfin après avoir paſſé pluſieurs années en Angleterre, où elle donna des preuves continuelles de vertu, de piété & d'attachement pour ſon mari, elle mourut comme elle étoit prête à s'embarquer pour retourner en Amérique. Elle n'avoit eu qu'un fils; ce fils s'eſt marié & n'a laiſſé que des filles; celles-là, que d'autres filles, & c'eſt ainſi par une deſcendance féminine que le ſang de l'aimable Pocahunta coule maintenant dans les veines de la jeune & aimable madame Bowling.

On voit que je ne reviens à celle-ci qu'après un long détour, mais j'eſpere qu'on me pardonnera cette digreſſion; du moins je n'écris que pour ceux à qui elle pourra plaire. Ma viſite à madame Bowling & à ſa famille m'ayant ſuffi pour me faire juger que je paſſerois agréablement chez elle une partie de la journée, je ſortis pour continuer mes promenades & je promis de revenir à deux heures. M. Victor, ſous les auſpices duquel j'étois encore, me conduiſit au camp que les ennemis avoient occupés. Il témoigna du regret que je ne puſſe pas

voir

voir de plus près la belle maison de Campagne de M. *Banister* que j'appercevois de là. Le seul obstacle étoit la distance, d'une demi-lieue à peu près, & la chaleur du haut du jour : il ne nous arrêta pas, & en marchant doucement, nous arrivâmes sans fatigue à cette maison qui est effectivement curieuse à voir, parce qu'elle est décorée dans un goût plus italien qu'anglois ou américain, ayant trois portiques aux trois principales entrées, soutenus chacun par quatre colonnes. Elle étoit alors occupée par un habitant de la Caroline appellé *Nelson*. La guerre lui avoit fait abandonner sa patrie, & la guerre l'est venu chercher à Petersburg. Il m'invita à entrer chez lui, & tandis que, suivant l'usage, il me faisoit boire un verre de vin, arriva un autre Carolinien, appellé M. *Bull*, qui venoit lui demander à dîner. Celui-ci étoit Brigadier-Général de milice, & il venoit de l'armée de Green, où il avoit fait son tems de service. L'histoire de M. Bull, qui sera fort courte, donnera une idée de l'état des provinces méridionales ; avant & pendant la guerre, possesseur d'un grand nombre de negres

& d'un mobilier considérable, sur-tout en argenterie, il ne crut pas après la prise de Charles-Town devoir exposer ses richesses à la rapacité des Anglois. Il partit donc à la tête de deux cens negres, & suivi d'un grand nombre de chariots qui portoient ses effets & des provisions pour sa petite armée, il traversa ainsi la Caroline du sud, celle du nord, & une partie de la Virginie, établissant son camp tous les soirs dans l'endroit qui lui paroissoit le plus commode. Il arriva ainsi à *Tukakoe*, sur la riviere de James, chez M. *Randolph*, riche habitant de la Virginie & son ancien ami. Celui-ci lui donna un terrein près de sa maison, sur lequel il en fit aussi-tôt construire une par ses negres. Là il vivoit tranquillement au milieu de ses esclaves & de ses troupeaux; mais voilà qu'Arnold & Philips envahissent la Virginie & approchent de son nouvel asyle: aussi-tôt M. Bull de partir avec ses trésors, ses troupeaux & ses negres, pour se retirer dans le haut pays du côté de Fredericksburg. Je lui demandai ce qu'il auroit fait, si nous n'étions pas arrivés tout à propos pour chasser les Anglois, qui se proposoient d'achever la con-

quête de la Virginie : Je me ferois retiré dans le Maryland, me répondit-il : —& s'ils y étoient venus ? — j'aurois gagné la Penfilvanie, & ainfi de fuite, jufqu'à la nouvelle Angleterre. Ne croit-on pas voir ces anciens patriarches émigrer avec leur famille & leurs troupeaux, fûrs de trouver partout une terre qui les recevra & qui les nourrira ? Le Général Bull fe difpofoit à retourner dans fa patrie pour y paffer déformais des jours plus tranquilles ; & moi, après lui avoir fait quelques queftions fur les affaires du fud, auxquelles il me répondit avec beaucoup de franchife & de bon fens, je me difpofai à retourner chez madame Bowling, où mon attente ne fut pas trompée, car on nous fervit un très bon dîner, dont on nous fit les honneurs avec beaucoup de cordialité, & fans gêne & fans compliment. L'après-dîner mademoifelle Bowling fe mit au clavecin & chanta comme une bonne muficienne, mais non pas avec une voix agréable. L'héritiere de Pocahunta prit une guittare & chanta comme une perfonne qui n'eft pas muficienne, mais avec une voix charmante. Enfin je rentrai chez moi où j'eus encore

un autre concert, mademoiselle Saunders ayant bien voulu me chanter aussi quelques airs, & s'accompagner, tantôt sur le clavecin, tantôt sur la guittare.

Il fallut quitter le lendemain cette bonne maison & cette bonne compagnie : mais avant de m'éloigner de Petersburg, j'observai que cette ville étoit déjà florissante & le deviendra toujours de plus en plus, sa situation étant très favorable au commerce: 1°. Parce qu'elle est placée précisément au-dessous des *falls*, ou rapides, de l'Apamatock, & qu'à cet endroit même la riviere peut recevoir des bâtimens de cinquante à soixante tonneaux. 2°. Parce que toutes les productions qui naissent au sud de la Virginie n'ont pas d'autre débouché; & que même celles de la Caroline du nord prennent peu-à-peu ce chemin-là, la navigation du *Roanock* & du détroit d'*Albermale* n'étant pas à beaucoup près aussi commode que celle de l'Apamatock & de la riviere de James. Malheureusement ces avantages sont compensés par l'insalubrité du climat. On assure que dans les trois petits bourgs de Pocahunta, de Blandfort & de

Petersburg, qu'on peut confidérer comme ne formant qu'une feule ville, on trouve à peine deux perfonnes qui foient nées dans le pays même. Cependant le commerce & la navigation y attirent toujours des étrangers. D'ailleurs le fite eft agréable, & peut-être parviendra-t-on à rendre ce climat plus fain, en defféchant quelques marais aux environs.

A cinq milles de Petersburg, nous paffâmes fur un pont de pierre, la petite riviere de Randolph, & voyageant toujours dans un pays riche & peuplé, nous arrivâmes à une fourche de chemin, où nous chöisîmes précifément celui qui ne nous menoit pas à *Richmond*, où nous voulions aller. Mais nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir; nous ne fîmes que deux milles de trop, & nous fûmes conduits fur le bord de la riviere de James à un charmant endroit appellé *Warwick*. Plufieurs jolies maifons raffemblées en font une efpece de village; mais on en voit de fuperbes aux environs, entr'autres celle du Colonel Cary, fur la rive droite de la riviere de James, & celle de M. *Randolph* fur la rive oppofée. Il ne faut pas

s'ennuyer d'entendre prononcer le nom de Randolph quand on voyage en Virginie : c'eſt une des plus anciennes familles du pays, puiſqu'il y avoit un Randolph parmi les premiers planteurs ; mais c'eſt auſſi la plus nombreuſe & la plus riche. Elle eſt diviſée en ſept ou huit branches, & je ne craindrai pas d'exagérer en aſſurant qu'elle poſſede plus d'un million de revenu. Il n'y a que vingt-cinq milles de Petersburg à Richmond ; mais comme je m'étois égaré & que j'avois marché aſſez lentement, il étoit près de trois heures lorſque j'arrivai à *Mancheſter*, eſpece de fauxbourg de Richmond, placé ſur la rive droite de la riviere, à l'endroit où on paſſe le Ferry. Ce paſſage fut court, parce qu'il y a deux bateaux pour le ſervice des voyageurs. Quoique Richmond ſoit une ville déjà ancienne & très bien ſituée pour le commerce, puiſqu'elle a été bâtie à l'endroit où commence la navigation de la riviere de James, c'eſt-à-dire, précisément au-deſſous des rapides, c'étoit avant la guerre une des moins conſidérables de la Virginie, où elles ſont en général très petites ; mais le gouvernement y ayant

été transporté de Williamsburg, elle est devenue une vraie capitale & elle s'augmente tous les jours. Il étoit sans doute nécessaire d'éloigner le corps législatif des côtes de la mer, où il étoit exposé aux incursions rapides & imprévues des Anglois. Mais Williamsburg avoit encore l'inconvénient d'être situé à l'extrêmité de la Virginie, ce qui obligeoit une grande partie des délégués à faire un long voyage pour se rendre à l'assemblée de l'état; d'ailleurs, comme elle est placée entre les rivieres James & d'York, elle n'a point de port & ne communique avec ces rivieres que par de petites creeks d'une navigation difficile, au lieu que les vaisseaux de deux cens tonneaux remontent jusqu'à Richmond. Cette nouvelle capitale est divisée en trois parties: l'une est au bord de la riviere & peut être considérée comme le port; les deux autres sont situées sur deux hauteurs séparées par une petite vallée. On me conduisit à celle de l'ouest dans une très bonne auberge où je n'eus pas la peine d'établir mon logement & de commander mon dîner; car un domestique que j'y avois envoyé la surveille, avec un cheval boiteux, avoit

annoncé mon arrivée. Nous fûmes donc servi sur le champ, mais avec une telle magnificence & une telle profusion, que vingt convives en auroient eu encore beaucoup trop. C'étoit des éclats de rire à chaque plat qu'on nous apportoit, & en même tems de grandes allarmes pour le *bill* du lendemain; car on m'avoit prévenu que les auberges de Richmond étoient très cheres. Cependant j'en fus quitte pour sept ou huit louis, ce qui n'étoit pas énorme eu égard à la dépense que j'avois faite. Quelque tems auparavant M. de Rochambeau avoit payé vingt-cinq louis dans une autre auberge, pour y avoir eu quelques chevaux pendant quatre ou cinq jours, sans y avoir mangé ni couché. M. *Formicalo*, mon hôte, étoit plus honnête; il avoit seulement une grande idée de la maniere dont il falloit traiter les Officiers-Généraux françois. C'est un Napolitain qui est venu en Virginie avec le *Lord Dunmore*, dont il étoit maître-d'hôtel; mais il n'avoit pas pris le plus court, car il avoit été auparavant en Russie. Maintenant il a une belle maison, des meubles, des esclaves, & il deviendra bientôt un homme con-

ſidérable dans ſa nouvelle patrie : cependant il ſe ſouvient encore de l'ancienne avec plaiſir, & je ne doute pas que l'attention que j'ai eu de ne lui parler qu'Italien ne m'ait épargné quelques louis.

Dès que j'eus fini mon dîner j'allai rendre viſite à M. *Harriſſon*, qui eſt maintenant Gouverneur de l'État. Je le trouvai établi dans une maiſon fort ſimple, mais aſſez ſpacieuſe, qu'on venoit d'accommoder pour lui. Comme l'aſſemblée ne ſiégeoit pas alors, rien ne le diſtinguoit des autres citoyens. Un de ſes freres, qui eſt Colonel d'artillerie, & un de ſes fils, qui lui ſert de ſecrétaire, étoient avec lui. La converſation fut libre & agréable : il deſira même qu'elle fût prolongée ; car m'étant levé au bout d'une demi-heure, dans la crainte qu'il n'eût des affaires, il m'aſſura qu'il avoit fini toutes celles de la journée, & me pria de me raſſeoir. Nous parlâmes beaucoup du premier Congrès aſſemblé en Amérique, où il avoit ſiégé pendant deux ans, & qui, comme je l'ai dit plus haut, étoit compoſé de tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué alors pour la vertu & pour

la capacité. Ce ſujet de converſation nous conduiſit naturellement à celui dont les Américains s'entretiennent le plus volontiers, l'origine & le commencement de la révolution préſente. Ce qu'elle eut de particulier en Virginie, c'eſt que le peuple de ce pays étoit certainement celui qui ſe trouvoit le mieux du gouvernement anglois. Les Virginiens étoient plus cultivateurs que commerçans, & leur culture étoit plus riche qu'induſtrieuſe. Ils poſſédoient preſqu'excluſivement une denrée privilégiée, le tabac. Les Anglois venoient la chercher juſques dans le ſein du pays, & ils apportoient en échange tous les objets d'utilité & même de luxe. Ils témoignoient une affection, une prédilection particuliere pour la Virginie, & favoriſoient ainſi la diſpoſition particuliere du pays, où la cupidité & la pareſſe ont les mêmes droits & ſe ſervent ſeules de limites l'une à l'autre. Sans doute il étoit difficile de perſuader à ce peuple de prendre les armes, parce qu'à trois cens lieues de là, la ville de Boſton ne vouloit pas payer de droits pour le thé, & étoit en rupture ouverte avec l'Angleterre.

Il falloit ſubſtituer l'activité à la pareſſe, & la pré-voyance à l'inſouciance. Il falloit réveiller cette idée à laquelle frémit tout homme élevé dans les principes de la conſtitution angloiſe, celle de la ſoumiſſion à une taxe à laquelle on n'a pas conſenti. Le cas n'étoit point encore arrivé; les gens inſtruits prévoyoient ſeulement que c'étoit le but & la conſéquence des premieres démarches: mais comment en convaincre le peuple? comment le décider par tout autre motif que la confiance qu'il avoit dans ſes Chefs? M. Harriſſon m'a raconté que lorſqu'il partit avec M. Jefferſon & M. Lée pour ſe rendre à Philadelphie où le premier Congrès fut aſſemblé, nombre d'habitans conſidérables, mais peu éclairés, les vinrent trouver & leur dirent: « Vous prétendez qu'on veut » envahir nos droits & nos priviléges; nous ne le » voyons pas clairement, pourtant, nous le croyons » puiſque vous nous en aſſurez. Nous allons nous » engager dans un pas dangereux; mais nous avons » confiance en vous & nous ferons tout ce que vous » jugerez convenable »? M. Harriſſon ajouta qu'il ſe trouva très ſoulagé, lorſque peu de tems après

le Lord North fit un discours dans lequel il ne put s'empêcher de manifester le plan du gouvernement Britannique. Ce discours fut imprimé dans les gazettes, & toute l'Amérique en retentit. Ayant eu depuis occasion de revenir en Virginie, il revit les mêmes personnes qui lui avoient parlé avant son départ; elles avouerent qu'il ne les avoit pas trompées, & désormais elles furent entierement résolues à la guerre. Ces détails particuliers ne seront pas inutiles aux Européens qui voudront se former une idée juste des grands événemens auxquels ils ont pris tant d'intérêt. En effet, ils se tromperoient infiniment, s'ils croyoient que tous les treize États de l'Amérique ont été toujours animés du même esprit & affectés des mêmes sentimens. Ils se tromperoient encore davantage s'ils pensoient que ces peuples se ressemblent par le gouvernement, les mœurs & les opinions. Il faut être dans le pays; il faut en savoir la langue; il faut de plus, aimer à converser & à écouter, pour être en état d'asséoir, même lentement, son opinion & son jugement. D'après cette réflexion, on ne doit pas être surpris que j'aye eu

du plaiſir à m'entretenir avec M. Harriſſon. D'ailleurs j'étois bien aiſe d'avoir lié connoiſſance avec un homme, dont le caractere eſt eſtimable à tous égards, & dont on peut faire l'éloge en deux mots, en diſant qu'il eſt ami intime de M. Franklin. Il voulut m'engager à dîner le lendemain chez lui, & à paſſer un jour de plus à Richmond; mais comme cette ville n'offroit rien qui pût intéreſſer ma curioſité, & que je voulois m'arrêter encore à Weſtover avant de retourner à Williamsburg, où j'étois preſſé d'arriver, je partis le 27 à huit heures du matin, ſous la conduite du Colonel Harriſſon, qui m'accompagna juſqu'à ce qu'il m'eût mis dans un chemin où il me fût impoſſible de m'égarer. Je fis vingt-ſix milles de ſuite par une grande chaleur; mais par un chemin très agréable, voyant à chaque inſtant de magnifiques habitations; car les bords de la riviere de James ſont le jardin de la Virginie. Celles de madame Bird, où j'allois, les ſurpaſſent toutes par la magnificence des bâtimens, par la beauté de la ſituation, & par l'agrément de la ſociété qu'on y trouve.

Madame Bird est veuve d'un Colonel qui a servi dans la guerre derniere, & qui depuis a été Membre du Conseil du Roi. Ses talens, ses qualités personnelles & ses richesses, car il possédoit des terres immenses, avoient fait de lui un des principaux personnages du pays ; mais il étoit joueur & dissipateur, & il a laissé à sa mort des affaires en très mauvais état. Il avoit quatre enfans du premier lit, qui étoient déja établis, & il en a laissé huit du second, dont sa veuve a pris soin. Elle a conservé sa belle maison située sur la rive de James ; un riche mobilier, un nombre considérable d'esclaves & quelques terres qu'elle a fait valoir. C'est une femme de quarante-deux ans, d'une figure agréable & de beaucoup d'esprit. Parmi ses huit enfans, elle a quatre filles, dont deux approchent de l'âge de vingt ans & qui sont toutes aimables & bien élevées. Ses soins, son activité ont réparé en quelque façon les dissipations de son mari, & sa maison est encore la plus renommée & la plus agréable des environs. Elle a cependant éprouvé de nouveaux malheurs : trois fois les Anglois sont descendus à Westover même,

ſous la conduite d'Arnold & du Général Cornwallis ; & quoique ces viſites lui aient coûté cher, l'attachement que ſon mari avoit pour l'Angleterre, où ſon fils aîné ſert encore ; ſes liaiſons de parenté avec Arnold, dont elle eſt couſine germaine, & peut-être auſſi la jalouſie qu'elle a inſpirée autrefois à ſes voiſins, ont fait ſoupçonner que ce n'étoit pas ſeulement la raiſon de guerre qui avoit déterminé les ennemis à débarquer toujours chez elle : on l'a même accuſée de quelque connivence avec eux, & on eſt venu une fois mettre le ſcellé ſur ſes papiers ; mais elle a fait tête à l'orage ; elle s'eſt défendue avec fermeté, & quoique ſon affaire ne ſoit pas encore terminée, il n'y a pas d'apparence qu'elle en éprouve d'autres déſagrémens que celui d'avoir été inquiétée & ſoupçonnée. Ses deux filles aînées étoient venues l'hyver dernier à Villiamsburg, où elles avoient été très fêtées par M. de Rochambeau & par toute l'armée. Je les avois accueillies auſſi de mon mieux & j'en avois reçu des remercimens de madame Bird, qui m'avoit fort invité à la venir voir ; ainſi je me trouvois en pays de connoiſſance.

Je retrouvai auſſi là jeune madame Bowling ; elle étoit venue chez M. *Mead*, ami & voiſin de madame Bird qui l'avoit invitée à dîner avec ſa compagnie. Je paſſai donc cette journée très agréablement. M. & madame Mead, que j'avois auſſi connus à Williamsburg engagerent la ſociété à venir dîner le lendemain chez eux. La riviere ſeule ſépare les deux maiſons, qui ſont pourtant éloignées l'une de l'autre de plus d'un mille ; mais comme elle a peu de pente, ſon extrême largeur n'empêche pas qu'on ne la paſſe très vîte. La maiſon de M. Mead n'eſt pas à beaucoup près auſſi belle que Weſtover ; mais elle eſt très bien accommodée en dedans & dans une ſituation charmante, car elle eſt préciſément vis-à-vis celle de madame Bird, qui, avec les différens annexes dont elle eſt entourée, a l'air d'une petite ville & forme l'aſpect le plus agréable. Le jardin de M. Mead, comme celui de Weſtover, eſt en terraſſe ſur le bord de la riviere. Il pourra devenir encore plus joli, ſi M. Mead conſerve ſa maiſon & y donne quelques ſoins ; car c'eſt un philoſophe d'une tournure d'eſprit aimable, mais ſinguliere

singuliere sur-tout en Virginie, puisqu'il s'occupe rarement des affaires d'intérêt & qu'il ne peut prendre sur lui de faire travailler ses negres. Il est même si dégoûté d'une culture où il faut nécessairement employer des esclaves, qu'il est tenté de vendre tout ce qu'il possede en Virginie, pour aller vivre dans la nouvelle Angleterre. Madame Bird, qui est chargée d'une famille nombreuse, ne peut pas pousser la philosophie jusques-là; mais elle a grand soin de ses negres, les rend aussi heureux qu'il lui est possible, & leur sert elle-même de médecin lorsqu'ils sont malades. Elle a fait même des observations intéressantes sur leurs maladies, & trouvé une méthode très salutaire pour traiter une espece de fievre putride qui les emporte communément en peu de jours, & contre laquelle les médecins du pays n'ont eu aucun succès.

La journée du 29, que je passai toute entiere à Westover, ne fournit rien d'intéressant à ce journal, si ce n'est quelques connoissances que j'eus occasion d'acquérir sur deux sortes d'animaux d'une espece très différente, les *esturgeons* & les *oiseaux-mouches*. Comme je me promenois au

bord de la riviere, je vis deux negres qui apportoient un immense esturgeon : je leur demandai comment ils l'avoient pris ; ils me dirent que, dans la saison présente, ils étoient si communs, qu'on les prenoit aisément à la Seine, & qu'on en trouvoit quelquefois jusqu'à 15 ou 20 dans le filet, mais qu'il y avoit une maniere bien plus simple de les prendre, qui étoit celle qu'ils venoient d'employer. Ces especes de monstres, qui sont très lestes dans la soirée, au point qu'on les voit perpétuellement sauter très haut au-dessus de la surface de l'eau, ont coutume de dormir profondément pendant le haut du jour. Deux ou trois negres se promenent alors dans un petit bateau, munis d'une longue corde armée d'un croc aigu, qu'ils tiennent suspendue comme une sonde. Lorsqu'ils sentent que cette espece de ligne est arrêtée par un obstacle, ils la tirent à eux avec force, de maniere qu'elle s'accroche à l'esturgeon, qui est tiré hors de l'eau, ou qui, après avoir fait de vains efforts & avoir perdu tout son sang, vient enfin flotter à la surface, où il est aisément pris.

Quant aux oiseaux-mouches, je les voyois pour

la premiere fois, & je ne pouvois me laſſer de les obſerver. Les murs du jardin et de la maiſon étoient garnis de chevrefeuilles ; c'étoit une ample moiſſon pour ces charmans petits animaux. Je les voyois ſans ceſſe voltiger ſur les fleurs où ils prennent leur nourriture, ſans jamais ſe poſer ; car c'eſt en ſe ſoutenant ſur leurs aîles, qu'ils inſinuent leurs becs dans le calice de ces fleurs. Quelquefois ils ſe perchent, & ce n'eſt jamais que pour un moment. Alors ſeulement on peut admirer la beauté de leurs plumages ; ſur-tout lorſqu'ils ſont oppoſés au ſoleil, et qu'en remuant la tête, ils font voir l'émail brillant de leur collier rouge, qui a tout l'éclat du rubis ou du diamant Il n'eſt point vrai qu'ils ſoient d'un naturel colere, & qu'ils mettent en pieces les fleurs dans leſquelles ils ne trouvent pas de miel : non-ſeulement je ne l'ai vu ni à Weſtover, ni depuis à Williamsburg ; mais les gens du pays m'ont aſſuré qu'ils ne l'avoient jamais obſervé. Ces oiſeaux ne paroiſſent qu'avec les fleurs, & diſparoiſſent avec elles, ſans qu'on ſache ce qu'ils deviennent. Pluſieurs perſonnes croient qu'ils ſe cachent, & reſtent engourdis pendant le reſte de l'année. En effet,

il eſt difficile de concevoir comment leurs ailes, qui ſont ſi légeres & ſi tenues qu'on ne les apperçoit plus pour peu qu'ils les agitent, pourroient réſiſter aux vents, & les tranſporter dans des climats éloignés. Ils ne ſont pas farouches : j'en ai vu un qu'on avoit pris peu de jours auparavant ; il n'étoit point effrayé des gens qui le regardoient ; il voltigeoit dans la chambre comme dans un jardin, & venoit ſucer les fleurs qu'on lui préſentoit, mais il n'a pas vécu plus de 8 jours. Ces oiſeaux aiment tant le mouvement, qu'il eſt impoſſible qu'ils conſervent la vie, ſans conſerver la liberté la plus abſolue. Il eſt même très difficile de les prendre, à moins qu'il ne leur arrive, comme à celui dont je viens de parler, d'entrer imprudemment dans une chambre, ou d'y être pouſſé par le vent. Un habitant du pays, qui ſe plaiſoit à en embaumer pour les placer dans ſon cabinet, a trouvé un moyen très ingénieux de les tuer ſans les gâter ; ce qui eſt fort difficile, car un grain de cendrée eſt un boulet de canon pour un ſi petit animal. Il imagina de charger ſon fuſil avec une veſſie remplie d'eau. L'exploſion de cette eau ſuffiſoit pour renverſer

l'oiſeau-mouche & lui faire perdre tout mouvement.

Aſſurément on ne m'accuſera pas de ſuivre une marche oratoire & de réſerver les grands objets pour la fin de mon diſcours; car c'eſt ici que je finirai ce journal. Il ſeroit ſans doute inutile de parler de mon retour à Williamsburg; à moins qu'on ne regardât comme une choſe digne d'être remarquée, que le *Chikahominy*, qui n'eſt qu'une riviere ſecondaire, puiſqu'elle ſe jette dans celle de James, eſt pourtant ſi large à 6 milles de ſon confluent, que j'ai été trois quarts-d'heure à la paſſer. Mais ſi l'on veut bien me prêter encore quelque attention, je terminerai ce long récit de mon court voyage par quelque conſidération ſur un pays que j'ai aſſez parcouru & aſſez habité pour le bien connoître.

Les Virginiens different eſſentiellement des peuples qui habitent au nord & à l'eſt de la baie, non-ſeulement par la nature de leur climat, par celle de leur ſol & par la culture qui lui eſt propre, mais encore par ce caractere indélébile que toute nation acquiert au moment de ſon origine, & qui,

ſe perpétuant de race en race, juſtifie ce grand principe, que *tout ce qui eſt participe de ce qui a été.* La découverte de la Virginie date de la fin du ſeizieme ſiecle, & l'établiſſement de la colonie eut lieu au commencement du dix-ſeptieme. Ces événemens ſe paſſerent ſous les regnes d'Eliſabeth & de Jacques premier. Alors l'eſprit républicain & démocratique n'étoit pas encore commun en Angleterre; celui du commerce & de la navigation naiſſoit à peine, & les longues guerres avec la France & l'Eſpagne avoient perpétué, ſous une autre forme, le même eſprit militaire que Guillaume le Conquérant, Richard Cœur de Lion, Edouard III & le Prince Noir lui avoient donnés. On ne voyoit plus de chevaliers comme du tems des croiſades, mais, à leur place, nombre d'aventuriers qui ſervoient indifféremment leur patrie & les puiſſances étrangeres, de gentilshommes qui dédaignoient l'agriculture et le commerce, & qui n'avoient d'autre profeſſion que celle des armes; car alors l'eſprit militaire maintenoit les préjugés favorables à la nobleſſe, dont il a été long-tems inſéparable; & d'ailleurs la nobleſſe de pairie étant moins com-

mune en Angleterre, celle d'extraction avoit conservé plus d'éclat et plus de consistance. Les premiers colons de la Virginie furent composés, en grande partie, de ces militaires & de ces gentils-hommes, dont quelques-uns cherchoient la fortune, et quelques autres, les aventures. En effet, si l'établissement d'une colonie exige toute l'industrie du commerçant & du cultivateur, la découverte, la conquête des terres nouvelles, tient plus particuliérement aux idées guerrieres & romanesques. Aussi la premiere compagnie qui obtint la propriété exclusive de la Virginie, fut-elle composée, en grande partie, des hommes les plus distingués par le rang ou par la naissance; & quoique tous ces illustres actionnaires ne soient pas devenus colons, plusieurs d'entr'eux n'ont pas craint de passer les mers, & l'on compte un lord *Delaware* parmi les premiers gouverneurs de la Virginie. Il étoit donc naturel que les nouveaux colons, remplis des principes militaires & des préjugés de la noblesse, les portassent au milieu même des Sauvages dont ils venoient usurper les terres; & sans doute de toutes les idées Euro-

péennes, ce sont celles que ces peuples grossiers conçurent le plus aisément. Je sais qu'il ne reste plus qu'un petit nombre de ces anciennes familles; mais elles ont conservé une grande considération, & la premiere impulsion une fois donnée, il n'est plus au pouvoir d'aucun législateur, du tems même, d'en détruire l'effet. Le Gouvernement peut bien devenir démocratique, comme il l'est au moment présent; mais l'esprit national, l'esprit même du Gouvernement sera toujours aristocratique. On n'en pourra pas douter, si l'on considere qu'une autre cause agit encore en concurrence avec la premiere: je veux parler de l'esclavage; non que ce soit une marque de distinction & un privilége particulier d'avoir des negres, mais parce que l'empire qu'on exerce sur eux, entretient la vanité & la paresse, deux sortes de vices qui s'accordent merveilleusement avec les préjugés déjà établis. On demandera sans doute comment ces préjugés ont pu s'arranger avec la révolution actuelle dont les principes sont si différens. Je répondrai qu'ils y ont peut-être concouru; que peut-être, tandis que la Nouvelle-Angleterre se révoltoit par raison

& par calcul, la Virginie se révoltoit par orgueil. Je dirai encore ce que j'ai donné à entendre plus haut, c'est que, dans le principe, l'indolence même de ce peuple a pu lui être utile, parce qu'il a été obligé de s'en rapporter à un petit nombre de citoyens vertueux & éclairés qui l'ont mené plus loin qu'il n'auroit été, s'il avoit marché sans guide, & consulté ses propres dispositions. Car il faut avouer que, dans le commencement des troubles, la Virginie se montra de très bonne grace; qu'elle fut la premiere à offrir des secours aux Bostoniens, & la premiere aussi à mettre sur pied un corps de troupes considérable; mais on peut observer aussi que, dès que la nouvelle législation fut établie, & qu'au lieu de chefs, on eut un gouvernement, alors les citoyens ayant part à ce gouvernement, l'esprit national prévalut, & tout alla de mal en pis. Ainsi les Etats, comme les individus, naissent avec une complexion particuliere, dont le régime & les habitudes peuvent prévenir les mauvais effets, mais qu'on ne peut entiérement changer; ainsi les législateurs, comme les médecins, ne doivent jamais se flatter de donner à leur gré un tempé-

rament particulier aux corps politiques, mais s'attacher à connoître celui qu'ils ont déjà, & à combattre les inconvéniens, comme à multiplier les avantages qui peuvent en résulter. Un coup-d'œil général sur les différens Etats de l'Amérique servira à justifier cette opinion. Les peuples de la Nouvelle-Angleterre ne vinrent s'établir dans le nouveau monde que pour se dérober au pouvoir arbitraire de leurs monarques qui, à-la-fois souverains de l'Etat & chefs de l'Eglise, exerçoient alors la double tyrannie du despotisme & de l'intolérance. Ce n'étoient pas des aventuriers, c'étoient des hommes qui vouloient vivre en paix, & qui travailloient pour vivre. Leur doctrine enseignoit l'égalité & recommandoit le travail & l'industrie. Comme la terre, peu fertile par elle-même, ne fournissoit que de médiocres ressources, ils se livroient à la pêche & à la navigation : & au moment présent, ils sont encore amis de l'industrie & de l'égalité ; ils sont pêcheurs & navigateurs: L'Etat de New-York & les Jerseys furent peuplés par des Hollandois nécessiteux à qui la terre manquoit dans leur patrie, & qui s'occuperent bien plus

de l'économie domestique que du gouvernement public. Ces peuples ont conservé le même esprit : leurs intérêts, leurs efforts sont, pour ainsi dire, individuels ; leurs vues sont concentrées dans leurs familles, & ce n'est que par nécessité que ces familles forment un Etat. Aussi, lorsque le général Burgoyne a marché sur Albany, ce sont les nouveaux Anglois qui ont le plus contribué à arrêter ses progrès ; & si les habitans de l'Etat de New-York & de celui des Jerseys ont souvent pris les armes & montré du courage, c'est que les premiers étoient animés par une haine invétérée contre les Sauvages dont les Anglois se faisoient toujours précéder, & que les autres avoient à se venger des excès dont les troupes ennemies s'étoient rendues coupables, lorsqu'elles avoient envahi leur pays. Si vous allez plus au sud, & que vous passiez la Delaware, vous trouverez que le gouvernement de la Pensylvanie, dans son origine, étoit fondé sur deux principes très opposés : c'étoit un gouvernement de propriété, un gouvernement féodal en lui-même, ou si l'on veut, patriarchal, mais dont l'esprit étoit la plus grande tolérance & la liberté la plus entiere.

La famille de Penn eut d'abord la vaine idée d'établir une eſpece *d'Utopie*, de gouvernement parfait, & enſuite celle de tirer le plus grand parti de ſon immenſe propriété, en attirant des étrangers de tous côtés. Il en eſt réſulté que le peuple de la Penſylvanie n'a aucune identité; qu'il eſt mêlé & confus, & plus attaché à la liberté individuelle qu'à la liberté publique, plus enclin à l'anarchie qu'à la démocratie. Le Maryland, ſoumis d'abord au gouvernement propriétaire, & conſidéré comme un ſimple domaine, a été longtems dans la dépendance la plus abſolue. Voici la premiere fois qu'il mérite d'être regardé comme un Etat; mais cet Etat paroît ſe former ſous de bons auſpices. Il peut être beaucoup après la révolution actuelle, parce qu'il n'étoit rien auparavant. Reſtent les deux Carolines & la Georgie; mais ces trois Etats ne me ſont pas aſſez connus pour les ſoumettre à des obſervations qui peuvent n'être pas auſſi juſtes qu'elles me le paroiſſent, mais qui ſont du moins délicates, & exigent plus qu'un examen ſuperficiel. Je ſais ſeulement que la Caroline du nord, peuplée en grande partie d'Ecoſſois que la pauvreté plutôt que l'induſtrie y

a conduits, eſt livrée au brigandage & aux diſſentions intérieures; que celle du ſud, ayant un commerce tout entier d'exportation, doit ſon exiſtence à ſes ports de mer, & ſur-tout à la ville de Charleſtown, qui s'eſt augmentée rapidement, & qui eſt devenue une ville de commerce, où les étrangers ont abondé, comme à Marſeille & à Amſterdam; qu'en conſéquence les mœurs y ſont douces & faciles; qu'on aime le plaiſir, les arts & la ſociété, & qu'en général ce pays eſt plus Européen que le reſte de l'Amérique.

Maintenant ſi cette eſquiſſe a quelqu'exactitude, je demande qu'on veuille bien comparer l'eſprit des Etats de l'Amérique avec leur gouvernement actuel. Je demande qu'on le compare dans le moment préſent, dans 20 ans, dans 50 ans d'ici, & je ſuis perſuadé qu'encore que ces gouvernemens ſe reſſemblent tous, puiſqu'ils ſont tous démocratiques, on retrouvera toujours les traces de l'eſprit antérieur, de celui qui a préſidé à la formation des peuples & à l'établiſſement des nations.

La Virginie conſervera ce caractere diſtinctif plus long-tems que les autres Etats; ſoit que les

préjugés soient d'autant plus durables qu'ils sont plus absurdes & plus frivoles ; soit que ceux qui ne blessent qu'une partie du genre humain, soient plus remarqués que ceux qui en affectent la totalité. Dans la révolution présente, les anciennes familles ont vu avec peine des hommes nouveaux occuper des places distinguées dans l'armée & dans la magistrature. Les Torys en ont même tiré avantage pour refroidir les moins zélés d'entre les Whigs ; mais le parti populaire n'a pas cédé, & l'on regrette seulement qu'il n'ait pas la même activité pour combattre les Anglois que pour disputer des préséances. Il est à craindre cependant qu'à la paix, les circonstances lui devenant moins favorables, il ne soit obligé de céder tout-à-fait, ou du moins de se maintenir par les factions, ce qui troubleroit nécessairement l'ordre de la société. Mais si la raison doit rougir de voir de pareils préjugés si fortement établis chez des peuples nouveaux, l'humanité a plus à souffrir de l'état de pauvreté, dans lequel vivent un grand nombre de blancs en Virginie. C'est-là que, depuis que j'ai passé les mers, j'ai vu pour la premiere fois des

pauvres. En effet, parmi ces riches plantations où le negre ſeul eſt malheureux, on trouve ſouvent de miſérables cabanes habitées par des blancs, dont la figure have & l'habillement déguenillé annoncent la pauvreté. D'abord j'avois peine à m'expliquer comment, dans un pays où il y a encore tant de terres à défricher, des hommes, qui ne ſe refuſent pas au travail, pouvoient reſter dans la miſere; mais j'ai ſu que toutes ces terres inutiles, ces biens immenſes, dont la Virginie eſt encore couverte, reconnoiſſoient des propriétaires. Rien de plus commun que d'en voir qui poſſedent 5 ou 6 milles acres de terre, mais qui n'en exploitent que la quantité que leurs negres peuvent cultiver. Cependant ils ne voudroient pas en donner, ni même en vendre la plus petite partie, parce qu'ils ſont attachés à leurs poſſeſſions, & qu'ils eſperent toujours augmenter par la ſuite le nombre de leurs Negres. Ces blancs, ſans fortune & ſouvent auſſi ſans induſtrie, ſont donc reſtraints de tous côtés & réduits au petit nombre d'acres de terre qu'ils ont pu acquérir. Or la terre n'étant pas généralement bonne en Amérique, & ſur-tout en Virginie, il en faut beaucoup

pour défricher avec ſuccès, parce que ce ſon beſtiaux qui aident & qui font vivre les cul teurs. On voit beaucoup de défrichemens l'eſt; mais les portions de terre qu'on y ac aiſément & à très vil prix, ſont toujours de cents acres au moins. D'ailleurs, dans le ſud climat eſt moins ſain, & les nouveaux colc ſans participer à la richeſſe de la Virginie, participent aux inconvéniens du climat, & même à la pareſſe qu'il inſpire.

Au-deſſous de cette claſſe d'habitans, il faut placer les negres, qui ſeroient encore plus à plaindre qu'eux, ſi leur inſenſibilité naturelle n'atténuoit pas en quelque façon les peines attachées à l'eſclavage. En les voyant mal logés, mal vêtus, & ſouvent accablés de travail, je croyois que leur traitement étoit auſſi rigoureux que par-tout ailleurs; cependant on m'a aſſuré qu'il étoit infiniment doux en comparaiſon de celui qu'ils éprouvent dans les colonies à ſucre. En effet, on n'entend pas habituellement, comme à Saint-Domingue & à la Jamaïque, le bruit des fouets & les cris des malheureux dont on déchire le corps par lambeaux.

C'eſt

est qu'en général le peuple de Virginie est plus oux que celui des colonies à sucre, qui est tout ompofé de gens avides & pressés de faire fortune our s'en retourner ensuite en Europe; c'est que : produit de la culture n'étant pas d'une si grande aleur, le travail n'est pas exigé avec tant de sévé-ité; & pour tout dire à charge & à décharge, c'est que les negres, de leur côté, y sont moins fourbes & moins voleurs que dans les îles, parce que la propagation de l'espece noire étant ici très rapide & très considérable, la plupart des negres sont nés dans le pays, & on remarque que ceux-là sont communément moins dépravés que ceux qu'on a importés d'Afrique. Il faut aussi rendre cette justice aux Virginiens, c'est que plusieurs d'entre eux traitent leurs negres avec beaucoup d'huma-nité. Il faut encore leur en rendre une autre, qui leur est plus honorable, c'est qu'en général ils paroissent affligés d'en avoir, & qu'ils parlent sans cesse d'abolir l'esclavage & de chercher un autre moyen de faire valoir leurs terres. Il est vrai que cette opinion, presqu'universellement établie, est inspirée par différens motifs. Les phi-

losophes, & les jeunes gens qui ſont la plupart élevés dans les principes de la bonne philoſophie, n'enviſagent que la juſtice & les droits de l'humanité. Les peres de famille & ceux qui ſont occupés principalement de leurs intérêts, ſe plaignent que leurs negres leur coûtent bien cher à entretenir; que le travail qu'on en exige, n'eſt ni auſſi fructueux ni à auſſi bon marché que celui des journaliers ou des domeſtiques blancs; enfin que les épidémies, qui ſont très communes, rendent leur propriété très précaire & leur revenu très incertain. Quoi qu'il en ſoit, il eſt heureux que différens motifs concourent à dégoûter les hommes de cette tyrannie qu'ils exercent, du moins ſur leur propre eſpece, ſi on ne peut pas dire, dans la rigueur du terme, ſur leurs ſemblables; car plus on obſerve les negrés, plus on ſe perſuade que la différence qui les diſtingue de nous, ne conſiſte pas ſeulement dans la couleur. Au reſte, on ne peut pas ſe diſſimuler que c'eſt un point extrêmement délicat que l'abolition de l'eſclavage en Amérique. Les negres de la Virginie ſont au nombre de deux cens mille. Ils égalent au moins,

s'ils n'excedent pas, la proportion des blancs. Néceſſairement unis d'intérêt par la conformité de leur ſituation, & ralliés par la marque diſtinctive que leur imprime leur couleur, ils feroient ſans doute un peuple à part, & un peuple dont on ne pourroit attendre ni ſecours, ni vertu, ni travail. On n'a pas fait aſſez d'attention à la différence qui exiſte entre l'eſclavage, tel que nous l'avons conſervé dans nos colonies, & l'eſclavage tel qu'il étoit généralement établi parmi les anciens. Un eſclave blanc n'avoit d'autre motif d'humiliation que ſa condition actuelle; s'il étoit affranchi, il ſe mêloit auſſitôt avec les hommes libres, & devenoit leur égal. De-là cette émulation parmi les eſclaves, ſoit pour obtenir leur liberté comme une faveur, ſoit pour l'acheter du profit de leur travail. Il en réſultoit deux avantages, la poſſibilité de les affranchir ſans danger, & cette ambition preſque généralement établie parmi eux, qui tournoit au profit des mœurs & de l'induſtrie. Mais, dans le cas préſent, ce n'eſt pas ſeulement l'eſclave qui eſt au-deſſous du maître, c'eſt le Negre qui eſt au-deſſous du blanc. L'affranchiſſement ne peut

faire disparoître cette malheureuse distinction ; aussi ne voit-on pas que les negres soient très empressés d'obtenir leur liberté, ni très flattés de l'avoir obtenue : les negres libres vivent avec les negres esclaves & ne vivent jamais avec les blancs ; de sorte que l'intérêt seul leur fait desirer de sortir de l'esclavage, lorsqu'ils ont une industrie particuliere, & qu'ils veulent s'en assurer le produit. Il paroît donc qu'on ne peut abolir l'esclavage qu'en se débarrassant des negres, & cette mesure ne peut être prise que graduellement. Le meilleur moyen seroit d'exporter un grand nombre de mâles, & de favoriser les mariages des blancs avec les negresses. Pour cela, il faudroit abroger la loi qui veut que l'esclavage se transmette par les meres, ou du moins ordonner que toute esclave deviendroit libre en épousant un homme libre. Peut-être, par respect pour la propriété, conviendroit-il d'exiger de celui-ci une compensation que la loi fixeroit, soit en travail, soit en argent, pour indemniser le propriétaire de l'esclave ; mais toujours est-il certain que cette loi, aidée d'un commerce moins licite, mais déjà bien établi entre les blancs &

les negreſſes, donneroit naiſſance à une race de mulâtres, qui en produiroit une autre de quarterons, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que la couleur fût totalement changée.

En voilà aſſez ſur cet objet qui n'a pas échappé à la politique & à la philoſophie de nos jours. Je dois ſeulement m'excuſer de l'avoir traité ſans déclamation; mais j'ai toujours penſé que l'éloquence ne peut influer que ſur les réſolutions du moment, & que tout ce qui ne ſe fait qu'avec le tems ne peut être fait que par la raiſon. Au reſte il eſt aiſé d'ajouter dix ou douze pages à ce petit nombre de réflexions qu'on peut conſidérer comme une ſymphonie compoſée ſeulement des parties principales, *con corni ad libitum*.

Nous avons vu quels étoient en Virginie les inconvéniens de l'eſclavage & de la trop grande étendue des poſſeſſions: examinons à préſent le petit nombre d'avantages qui en réſultent. Les Virginiens paſſent avec raiſon pour vivre noblement chez eux & pour être hoſpitaliers; ils reçoivent volontiers les étrangers & les reçoivent bien. C'eſt que d'un côté n'ayant point de villes

où ils puiſſent ſe raſſembler, ils ne connoiſſent gueres la ſociété que par les viſites qu'ils font & qu'ils reçoivent; & de l'autre, que leurs terres & leurs eſclaves leur fourniſſant les denrées & les mains-d'œuvre dont ils ont beſoin, cette hoſpitalité ſi renommée ne leur eſt aucunement à charge. Leurs maiſons ſont ſpacieuſes & bien ornées, mais les logemens n'y ſont pas commodes: on ne craint pas de mettre trois ou quatre perſonnes dans une même chambre, & celles-ci ne craignent pas non plus de ſe trouver ainſi entaſſées, parce que ne connoiſſant pas le beſoin de lire & d'écrire, il ne leur faut dans toute la maiſon qu'un lit, une ſalle à manger & une ſalle de compagnie. La principale magnificence des Virginiens conſiſte en meubles, en linge & en vaiſſelle d'argent, de ſorte qu'elle reſſemble à celle de nos peres, qui n'avoient dans leur château ni cabinets ni garde-robe, mais ſeulement une cave bien garnie & un beau buffet. Si quelques fortunes ſe diſſipent, c'eſt par le jeu, la chaſſe & les courſes de chevaux; mais ces dernieres ont quelqu'utilité en ce qu'elles encouragent l'éducation des chevaux,

dont la race eſt réellement très belle en Virginie. On voit que les femmes ont peu de part aux amuſemens des hommes : la beauté ne ſert gueres ici qu'à trouver des maris ; car les gens les plus riches ne donnant qu'une dot très modique à leurs filles, c'eſt ordinairement la figure qui décide de leur fortune. Il en réſulte qu'elles ſont ſouvent coquettes & bégueules avant le mariage, & triſtes & ennuyeuſes après. La commodité d'être ſervies par des eſclaves augmente encore leur indolence naturelle ; elles en ont toujours un grand nombre autour d'elles pour les ſervir, & ſervir leurs enfans, auxquels elles ſe contentent de donner à têter. Elles s'en occupent, ainſi que leurs maris, tant qu'ils ſont petits, & les négligent quand ils ſont grands. En général on peut dire des Américains comme des Anglois, qu'ils aiment beaucoup leurs *jeunes* & ſe ſoucient fort peu de leurs enfans. Peut-être ſeroit-il délicat d'examiner ſi ce ſentiment n'eſt pas dans la nature, & ſi celui qui le combat chez nous n'eſt pas l'amour-propre ou l'ambition ; mais on pourra toujours aſſurer avec confiance que le ſoin que nous prenons des nôtres eſt un moyen

de nous attacher à eux & de nous les attacher, dont on ne peut contester la noblesse & l'utilité.

Je voulois parler des vertus qui sont particulieres aux Virginiens, & malgré moi j'en suis resté à la magnificence & à l'hospitalité. Je n'ai pu y ajouter la générosité ; car ils sont très attachés à leurs intérêts, & leurs grandes richesses jointes à leurs prétentions, rendent encore ce vice plus difforme. J'aurois dû d'abord traiter l'article de la religion ; mais elle n'offre rien de remarquable dans ce pays-ci, que la maniere dont on sait s'en passer. Celle qui dominoit avant la révolution étoit la religion anglicane : on sait qu'elle exige l'épiscopat & que tout prêtre doit être ordonné par un Évêque. Avant la guerre, on alloit en Angleterre étudier & se faire ordonner. Il est donc impossible dans les circonstances présentes, de remplacer les places de Pasteurs qui sont venus à vaquer. Qu'en est-il résulté ? Les églises sont restées fermées ; on s'est passé de Pasteur & on n'a pas même songé à aucun arrangement pour établir par la suite une église angli-

cane, indépendante de l'Angleterre. La tolérance la plus abſolue a été établie ; mais les autres communions ne ſe ſont pas enrichies des pertes qu'a fait la premiere ; chacun eſt reſté comme il étoit, & cette eſpece d'interregne religieux n'a cauſé aucun déſordre. D'ailleurs le Clergé a reçu un rude échec par la conſtitution nouvelle, qui lui interdit toute part au gouvernement, même celle de ſimple votant dans les élections. Il eſt vrai que les juges & les gens de loi ont été ſoumis à la même excluſion, mais c'eſt par un autre motif ; on n'a pas voulu que les affaires publiques fuſſent en concurrence avec celles des particuliers. On a craint la réaction des unes ſur les autres ; enfin on a voulu former dans l'État une eſpece de corps ſéparé ſous le nom de corps judiciaire. Peut-être ces vues ſont-elles bonnes en elles-mêmes ; mais il en eſt réſulté un inconvénient pour le moment préſent ; les gens de loi qui ſont certainement les plus éclairés, ſe trouvent éloignés des conſeils civils, & l'adminiſtration eſt confiée à des hommes ignorans, ou pour le moins inexperts. C'eſt la principale objection qu'on fait dans le pays contre

la forme actuelle du gouvernement, qui d'ailleurs me paroît bonne à bien des égards. Elle est imprimée par-tout, & tout le monde est à portée de se la procurer. Cependant si on veut en trouver ici une esquisse, je dirai en peu de mots qu'elle est composée : 1°. De l'assemblée des Députés nommés par les villes & les comtés, ce qui répond à la Chambre des Communes. 2°. D'un Sénat, dont les Membres sont élus par plusieurs comtés réunis, en plus ou moins grand nombre, suivant la population de ces comtés, ce qui répond à la Chambre des Pairs. 3°. D'un Conseil exécutif présidé par le Gouverneur, & dont les Membres sont choisis par les deux Chambres, ce qui tient lieu du pouvoir exécutif que le Roi exerce en Angleterre.

Ce n'est point le hasard qui m'a fait rejetter à la fin de mes réflexions sur la Virginie, ce qui concerne les progrès des arts & des sciences dans ce pays ; c'est plutôt parce qu'après avoir porté son attention sur les différentes institutions humaines, l'esprit se repose avec plaisir sur celles qui tendent à la perfection de l'entendement & aux

progrès des connoiſſances ; c'eſt ſur-tout parce que m'étant trouvé engagé à parler de cet État moins avantageuſement que je ne l'aurois deſiré, j'aime à finir par un article, qui eſt tout à ſa louange. Je dirai donc que le Collége de William & de Mary, dont le nom ſeul fait connoître les Fondateurs, eſt un magnifique établiſſement qui embellit Williamsburg & honore la Virginie. Je dirai que la beauté de l'édifice eſt ſurpaſſée encore par la richeſſe de la bibliotheque, & le mérite de de celle-ci par celui de pluſieurs Profeſſeurs diſtingués, tels que les Docteurs *Madiſſon*, *Wythe*, *Bellini*, &c. &c. qu'on peut regarder comme des livres vivans où l'on trouve à la fois des préceptes & des exemples. J'ajouterai que le zèle de ces Profeſſeurs a déja été couronné par un ſuccès très marqué, & qu'on a vu ſe former ſous leurs yeux des ſujets diſtingués, déjà prêts à ſervir utilement leur patrie dans différens emplois ; & parmi ceux-ci je me plais à nommer M. *Short*, avec qui j'ai été lié d'une maniere particuliere. Enfin après avoir rendu juſtice aux travaux de l'Univerſité de Williamsburg, car le collége de

William & de Mary en eſt une; s'il falloit encore pour ſa gloire citer des miracles, je dirois qu'elle m'a fait Docteur en droit.

A Williamsburg, le 1er Mai 1782.



VOYAGE

DANS LE NEW-HAMPSHIRE,

l'État de Maſſachuſſet & la Haute Penſylvanie.

M. LE Baron de Viomenil ayant rejoint l'armée dans le commencement d'Octobre, je devois naturellement lui remettre le commandement de la premiere diviſion; de ſorte que je n'avois plus d'emploi néceſſaire, à moins que je ne priſſe le commandement de la ſeconde diviſion, dont j'aurois alors privé le Comte de Viomenil, ce qui étoit très loin de ma penſée : il n'auroit donc tenu qu'à moi de retourner à Philadelphie attendre M. de Rochambeau, qui devoit y revenir après avoir conduit les troupes dans l'eſt; mais mon départ auroit trop dénoté l'intention d'embarquer les troupes, & on vouloit la tenir ſecrette, du moins juſqu'à ce qu'elles fuſſent arrivées à Hartford : d'un autre côté, le Comte de Viomenil ayant envie d'aller à Saratogha, le Baron de Viomenil deſira

que je gardasse le commandement de la premiere division, & il marcha avec la seconde. Je fis donc encore le sacrifice de quinze jours de fatigue & d'ennui, & je marchai avec les troupes jusqu'à Hartford. Je me résignai également à ne retourner dans le sud qu'avec M. le Comte de Rochambeau, & après que les troupes seroient embarquées. Mais je voulus profiter au moins de ces circonstances pour voir la haute partie de l'Etat de Massachusset & le New-Hampshire, où je n'avois pas eu le tems de voyager. Je partis donc de Hartford le 4 Novembre, le même jour que M. le Comte de Rochambeau se mit en marche avec la premiere division pour aller camper à Bolton. Il étoit deux heures après midi lorsque je montai à cheval; mes compagnons de voyage étoient MM. Linch, de Montesquieu, Boson de Taleyrand & de Vaudreuil. Nous suivîmes la route de Bolton jusqu'à une croisée de chemin qui est à-peu-près à trois milles en-deçà du Meeting: on y a placé une pierre qui indique la direction des deux routes. Nous prîmes à gauche pour nous rendre chez M. Kindall, dont l'auberge est dans le township de *Coventry* à

dix-ſept milles de Bolton & à quatre milles de la croiſée des chemins. Nous le rencontrâmes au bout d'un quart-d'heure : il étoit à cheval, & il alloit porter à M. de Rochambeau des lettres de M. le Marquis de Vaudreuil, Commandant de l'eſcadre; car cette route, qui eſt la plus courte pour aller de Boſton à Hartford, eſt celle où étoit placée la chaîne d'exprès pour communiquer entre la flotte, l'armée & Philadelphie. M. de Monteſquieu l'accompagna juſqu'à Bolton, pour ſavoir ſi les lettres qu'il portoit, ne contenoient aucune nouvelle intéreſſante. Comme nous n'allions pas vîte, il nous rejoignit une demi-heure après. Les lettres de M. de Vaudreuil n'étoient que de ſimples réponſes à celles par leſquelles on lui avoit envoyé les états d'embarquement. Avant d'arriver chez M. Kindall, je paſſai devant une hutte qui méritoit à peine le nom de *lug-houſe*, & qui n'étoit pas à moitié couverte; elle étoit cependant habitée par un homme qui nous parla françois: c'étoit un Canadien qui étoit journalier, & qui avoit changé pluſieurs fois de demeure; il avoit ſept enfans. Nous fûmes fort bien logés & fort bien traités dans l'auberge de

M. Kindall : c'eſt en effet un homme au-deſſus du commun, & qui eſt plus commerçant encore que fermier; il ſe mit à table avec nous, & nous fûmes très contens de ſa converſation.

Le 5, nous partîmes à huit heures & demie du matin, & nous voyageâmes dans un pays très agréable & très varié, trouvant à chaque inſtant de jolies habitations. Le terrein eſt inégal, mais les montagnes ne ſont ni hautes ni eſcarpées. Nous nous arrêtâmes, pour faire rafraîchir nos chevaux, dans l'auberge de M. Clark; elle eſt ſituée dans le township de *Ashford*, au bord du ruiſſeau de *Monthope*, en-deçà d'une riviere marquée ſur la carte ſous le nom de *Monchoas*, & d'une branche de cette riviere appellée *Bigslack*. Nous repartîmes à deux heures après midi. Le pays que nous traversâmes, étoit encore très agréable : je fus frappé particuliérement de la poſition où ſe trouve le meeting de *Woodstock*; il eſt placé ſur une hauteur qui domine un pays très riant & très peuplé. Il y a pluſieurs auberges autour de ce meeting, mais nous ne nous y arrêtâmes pas, & nous allâmes chercher à trois milles & demi plus loin l'auberge de

de madame Chandler. Notre journée fut de trente-trois milles, dont dix-sept depuis *Clark's* jusqu'à *Chandler's tavern*. Cette auberge est tenue par une veuve ; elle étoit absente, & il n'y avoit à la maison qu'une vieille servante qui reçut très mal M. Linch notre précurseur. Je le trouvai fort attristé de ce qu'on ne vouloit faire aucun préparatif, pas même tuer des poulets, avant que la maitresse de la maison eût donné ses ordres. Heureusement elle arriva au bout d'un quart-d'heure dans une espece de chaise à un cheval, & je trouvai que c'étoit une femme très douce & très honnête. Nous eûmes un souper passable, & nous fûmes logés très proprement.

Le 6, nous partîmes de Chandler's tavern vers dix heures du matin. J'avois été prevenu que, lorsque je serois arrivé à *Oxford*, il seroit nécessaire que je m'informasse de la route chez un aubergiste appellé M. *Lord*: sa maison n'étoit qu'à douze milles de l'endroit d'où j'étois parti ; mais le tems étoit si mauvais que je résolus de m'y arrêter une couple d'heures, pour attendre la fin d'une pluie à verse dont nous étions battus depuis le matin. Je pouvois prendre deux routes différentes ; celle qui

passe par *Shrewsbury*, m'auroit mené à *Porstmouth* plus directement; mais je préférai celle de *Salton* & de *Grafton*, qui me faisoit passer par *Concorde*, lieu fameux, parce que c'est là que le sang a été répandu pour la premiere fois, & que la guerre civile a commencé. La pluie parut diminuer un peu: je me remis en marche à deux heures, & je traversai Salton qui me parut un assez joli endroit, & où je vis plusieurs maisons bien bâties. Mais la pluie ayant redoublé, je fus contraint de m'arrêter, sept milles plus loin, à *Barons'tavern*. Nous y fûmes très bien reçus. Nous nous séchâmes auprès d'un bon feu, dans un très joli appartement orné de bonnes estampes & de beaux meubles de bois de Mohagoney; & trouvant aussi que, dans cette maison, l'utile correspondoit à l'agréable, nous nous reconciliâmes avec le mauvais tems qui nous avoit valu un si bon gîte.

Je partis de là à neuf heures du matin; mon chemin me conduisit à travers de Grafton. Je passai ensuite la riviere de *Blackstone*, & j'arrivai à l'auberge de M. *Gales* à quinze milles de Baron's tavern, voyageant toujours dans un pays très

agréable. Je remarquai que les prairies dont on voit une grande quantité, étoient la plupart coupées & arrosées par des rigoles dans lesquelles les eaux étoient soutenues à mi-côte. Je demandai à M. Gales quelle valeur pouvoient avoir ces prairies; il me répondit qu'elles se vendoient dix, douze, & jusqu'à vingt dollards l'acre; il en possédoit un sur lequel il recueilloit quatre tonnes de foin dans une seule récolte. On emploie les secondes herbes à nourrir des bestiaux, pour faire du beurre & du fromage, un des grands articles de commerce de ce pays. La viande y vaut communément cinq sols la livre de quatorze onces. Après avoir fait rafraîchir mes chevaux, je continuai ma route, passant par *Malborough*, où on voit de belles maisons & plus rassemblées que dans les autres villes ou township. J'entrai ensuite dans des bois qui me conduisirent jusqu'à la riviere de Concorde, ou autrement dit, de *Billerika*; on la passe sur un pont à-peu-près à un mille du meeting & à la même distance de l'auberge de M. *John*, où je n'arrivai qu'à près de neuf heures. C'est une excellente auberge, dont le possesseur est un Whig très décidé: il a même

joué un rôle dans l'affaire de Concorde (1). En effet, le Major *Pitcarn*, qui commandoit les Anglois dans cette occasion, avoit logé plusieurs fois chez lui, lorsqu'il voyageoit dans le pays, le plus souvent déguisé; car il ne s'étoit pas fait une difficulté d'employer ce moyen, pour le moins très dangereux, de prendre des informations & d'en donner au Général Gage. Le jour qu'il vint à Concorde à la tête des Anglois, il y arriva à sept heures du matin, suivi d'une compagnie de grenadiers; il

(1) Elle eut lieu le 19 Avril 1775. Le Général Gage avoit détaché de Boston tous ses grenadiers, toute son infanterie légere & quelques autres troupes, montant ensemble à 900 hommes, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Smith & du Major Pitcarn. Ils rencontrerent à Lexington une compagnie de milice, qu'ils trouverent sous les armes: les Anglois ordonnerent avec hauteur aux Américains de se disperser; ceux-ci refuserent, & tandis que la contestation ne consistoit encore de part & d'aures qu'en paroles, les Anglois tirerent sans en prévenir, & tuerent de cette décharge sept à huit Américains qui n'avoient encore fait aucune disposition pour se défendre ou pour se mettre à l'abri du feu. Il fallut céder au nombre. Les Anglois s'avancerent jusqu'à Concorde, où ils payerent chérement leur violence, & ce premier acte d'hostilité dont ils étoient seuls responsables. Cette journée leur coûta près de 300 hommes. Le Major Pitcarn fut tué à la bataille de Bunker'skill, peu de tems après l'affaire de Concorde.

se rendit sur le champ à l'auberge de M. John, dont il trouva la porte fermée; il y frappa plusieurs fois, & sur le refus qu'on lui fit de l'ouvrir, il ordonna aux grenadiers de l'enfoncer : étant entré le premier, il poussa M. John si rudement qu'il le renversa par terre; ensuite il le fit garder à vue dans son comptoir, & lui demanda à diverses reprises de lui indiquer où étoient les magasins des rebelles. En effet, les Américains avoient rassemblé à Concorde quelques canons & quelques munitions de guerre; mais ayant été avertis dans la nuit, ils avoient eu le tems de tout transporter dans les bois, à l'exception de trois pieces de vingt-quatre, qui étoient restées dans la cour de la prison, dont M. John étoit concierge. Le Major Pitcarn porta la violence jusqu'à lui mettre le pistolet sur la gorge. M. John, qui avoit d'abord été lui-même très en colère, se calma, & tâcha de calmer à son tour le Commandant anglois. Il l'assura qu'il n'y avoit à Concorde que les trois pieces de canon dont j'ai parlé, & qu'il les lui feroit voir, s'il vouloit le suivre. Il le mena à la prison, où les Anglois entrerent, dit-il, dans une grande colere en voyant que les *Yankes*

avoient déjà si bien appris à monter des canons & à se pourvoir de tout ce qui est nécessaire au service de l'artillerie, comme lampourdes, refouloirs, &c. Le Major Pitcarn fit détruire les affuts & casser les tourillons; puis il ordonna qu'on ouvrît la prison, où il trouva deux prisonniers, dont l'un étoit un Tory qu'il fit relâcher.

Ces premiers momens de trouble & de vivaçité étant passés, le Major Pitcarn retourna chez M. John, demanda à déjeûner & paya exactement. Celui-ci reprit alors son rôle d'aubergiste; beaucoup d'Anglois vinrent demander du rhum, il le mesura comme à l'ordinaire, & les fit tous payer exactement. Pendant ce tems-là, les Américains, qui avoient passé la riviere en se retirant, commençoient à se rallier, & à se réunir à ceux qui, avertis par les cloches d'alarmes & par divers exprès, venoient se joindre à eux. La disposition que le Major Pitcarn avoit à faire pour sa sûreté, tandis qu'il cherchoit & détruisoit les munitions, n'étoit nullement difficile; il ne s'agissoit que de placer de fortes gardes aux deux ponts du nord & du sud : c'est ce qu'il avoit fait. Vers dix heures du

matin, on entendit tirer des coups de fusil au pont du nord ; sur le champ tous les Anglois coururent à leur place de ralliement, qui étoit sur une hauteur, dans un cimetiere situé à droite du chemin & vis-à-vis la maison-de-ville. Trois cens Américains s'étoient rassemblés de l'autre côté de la riviere ; ils descendirent des hauteurs par un chemin sinueux qui conduit obliquement au pont, mais qui, à soixante pas de la riviere, tourne à gauche & prend la direction du pont. Jusqu'à ce qu'ils arrivassent à ce tournant, ils avoient leur flanc couvert par une petite muraille seche. Parvenus à ce point, ils marcherent hardiment au pont & trouverent les ennemis occupés à le rompre. Ceux-ci tirerent les premiers ; mais les Américains foncerent sur eux & les plierent aisément ; ce qui doit paroître un peu surprenant. M. John prétend que d'abord les Anglois crurent que les Américains n'avoient pas de balles, mais que, voyant plusieurs de leurs gens blessés, ils revinrent de leur erreur. On cite même un Officier qui disoit à ses soldats de ne rien craindre, *que les Américains ne tiroient qu'à poudre* ; un tambour qui étoit

auprès de lui, & qui reçut dans ce moment un coup de fusil, lui répondit : *Mon Capitaine, défiez-vous de cette poudre-là*. Les Anglois eurent trois hommes tués roides & plusieurs blessés, dont deux Officiers. Les Américains passerent le pont & se formerent aussitôt sur une petite hauteur à gauche du chemin, par rapport à eux, & à une petite portée de canon de celle sur laquelle les Anglois s'étoient rassemblés. Là ils passerent quelque tems à s'entre-regarder; mais l'aspect de quelques maisons auxquelles on avoit mis le feu, irrita les Américains & les détermina à marcher aux Anglois : alors ceux-ci se retirerent par le grand chemin de Lexington; mais comme ce chemin fait un coude, les Américains, qui connoissoient le pays, prirent la corde de l'arc & les joignirent avant qu'ils eussent fait un mille. C'est là que commença ce long combat en retraite dont on peut voir par-tout les relations, & qui ne finit qu'à Lexington; lorsque les Anglois rencontrerent le renfort que Lord Percy leur amenoit.

Ce fut le 8 au matin que je fis la reconnoissance du champ de bataille de Concorde; elle me mena

jusqu'à dix heures & demie. Alors je me remis en chemin. A dix milles de Concorde, je trouvai *Biberika*, town-ship assez considérable; le chemin fut un peu plus raboteux & le pays moins fertile. Nous nous arrêtâmes à *South-Andover*, cinq milles au-delà de Biberika, dans une mauvaise auberge tenue par un nommé *Foster;* sa femme avoit des enfans charmans, mais elle me parut extravagante, & je crois qu'elle étoit un peu ivre. Elle me montra avec beaucoup d'importance un livre dans lequel lisoit sa fille aînée, & je fus fort surpris de trouver que c'étoit un livre de prieres en langue italienne. Cette même fille qui étoit âgée à-peu-près de dix-sept ans, me récita aussi une priere en langue indienne. Elle n'y comprenoit rien, & l'avoit apprise par hasard d'un domestique indien; mais sa mere trouvoit tout cela admirable. Nous nous contentâmes de faire repaître nos chevaux dans ce mauvais cabaret, & nous en partîmes à une heure & demie. Nous traversâmes *South* & *North-Andover*. *North-Parish* ou, si l'on veut, *North-Andover* est un endroit charmant; on y voit de très jolies maisons & en grande quantité, beaucoup de prairies;

& des beſtiaux de la plus belle eſpece. Preſqu'en ſortant de ce long township, on entre dans *Bradfort*; la nuit nous y prit, & nous fîmes encore deux ou trois milles dans l'obſcurité avant d'arriver au ferry d'*Haver Hill.* Il étoit ſix heures & demie, lorſque nous l'eûmes paſſé; & lorſque nous arrivâmes dans l'auberge de M. *Harward*, où nous eûmes un bon ſouper & un bon logement. A Haver-Hill le *Merrimak* ne porte que des bâtimens de trente tonneaux; mais on en conſtruit de plus grands qui deſcendent à vuide à Newberry. A trois milles au-deſſus d'Haver-Hill, il y a des *falls* (1), & plus haut la riviere ne porte plus que des bateaux. Le commerce de cette ville conſiſtoit autrefois en bois de conſtruction, mais il eſt ſuſpendu depuis la guerre. Elle eſt aſſez conſidérable & aſſez bien bâtie; d'ailleurs ſa ſituation en amphithéatre ſur la rive gauche du Merrimak en rend les aſpects agréables.

J'en ſuis parti le 9 à neuf heures du matin; mon

(1) On doit ſe ſouvenir que les *falls*, ou *rapides*, ſont les endroits où les rivieres forment des caſcades, & ou la navigation eſt interrompue.

chemin m'a d'abord conduit à *Plaſtow*, township aſſez conſidérable, après lequel on trouve des bois & un pays ſauvage & aride. On y voit beauçoup de pins & d'épicias; il y a auſſi pluſieurs étangs aſſez vaſtes dont quelques-uns ſont marqués ſur la carte. En général, j'en ai vu beaucoup depuis les confins du Connecticut, & c'eſt une des choſes qui contribuent à faire reſſembler ce pays au Bourbonnois & au Nivernois. A douze milles d'Haver-Hill, on trouve *King's-town*, township inférieur à la plupart de ceux que j'ai vus ſur la route; & enfin à dix-huit milles la ville d'*Exeter* qui eſt maintenant la capitale du New-Hampshire, c'eſt-à-dire le lieu où ſe tient le Préſident ou Gouverneur, & où les Etats s'aſſemblent. C'eſt une aſſez jolie ville & une eſpece de port; car les bâtimens de ſoixante-dix tonneaux peuvent y monter, & on y en conſtruit de trois ou quatre cens tonneaux, qui deſcendent à vuide la riviere d'Exeter pour ſe rendre dans la baie de ce nom, & de là dans la *Piſcataqua*. Je m'arrêtai dans une très belle auberge tenue par un M. *Ruſpert*; j'en repartis à deux heures & demie, & quoique j'allaſſe très vîte, je

n'arrivai à Porſtmouth qu'à l'entrée de la nuit. Le chemin depuis Exeter eſt montueux. On paſſe à *Greenland*, township très peuplé & compoſé de maiſons très bien bâties. Les beſtiaux y ſont abondans, mais moins beaux que dans le Connecticut & l'Etat de Maſſachuſſet. Ces beſtiaux ſont répandus dans de jolies prairies, & c'eſt un ſpectacle agréable de les voir ſe raſſembler le ſoir près des granges. En tout, ce pays offre l'image de l'abondance & du bonheur. Le chemin de Greenland à Porſtmouth eſt beau & large, ſemé par-tout d'habitations, de ſorte que ces deux township ſont preſque contigus. Je deſcendis chez M. *Brooſter*, où je fus très bien logé; il m'a paru que c'étoit un galant homme & fort attaché à ſa patrie.

Le 10 au matin j'allai vers dix heures faire une viſite à M. d'Albert de Rions, Capitaine de vaiſſeau, commandant le *Pluton*, il étoit établi à terre pour raiſon de ſanté & il y avoit ſa maiſon; il m'invita à dîner, & me conſeilla d'accepter, parce que M. le Comte de Vaudreuil étoit en grand déſaroy à ſon bord, à cauſe du coup de tonnerre qui, cinq jours auparavant avoit coupé

ſon mât de miſaine & percé ſon vaiſſeau juſqu'à la premiere batterie. Du reſte, il m'offrit ſon canot pour aller à bord de l'*Auguſte*. Je retournai chez moi pour prendre mon manteau ; mais en paſſant devant le Meeting, préciſément à l'heure de l'office, j'eus la curioſité d'y entrer & j'y reſtai une bonne demi-heure, afin de ne pas interrompre le prédicateur, & auſſi pour rendre une eſpece d'hommage à cette aſſemblée : il y avoit peu de monde à cauſe du froid qui étoit aſſez vif ; mais je vis pluſieurs perſonnes très jolies & très élégament miſes. M. Barkminſter, jeune Miniſtre, parloit avec beaucoup de grace, & aſſez raiſonnablement pour un prédicateur : je remarquai ſur-tout la maniere adroite dont il fit entrer la politique dans ſon ſermon, en comparant les chrétiens rachetés par le ſang de Jéſus-Chriſt, mais obligés toujours à combattre la chair & le péché, en les comparant, dis-je, aux Treize-États-Unis, qui ont acquis la liberté & l'indépendance, mais qui ſont obligés d'employer toute leur force à combattre une puiſſance formidable & à conſerver le tréſor dont ils ſe ſont procuré la propriété,

Il étoit à-peu-près midi lorſque je m'embarquai dans le canot de M. d'Albert; je vis ſur la gauche près de la petite iſle de *Riſing-Caſtle*, le vaiſſeau l'*América* qui avoit été lancé à l'eau huit jours auparavant, & qui me parut un beau navire; je laiſſai à ma droite l'iſle de Washington, ſur laquelle j'obſervai le fort Washington. C'eſt un fort étoilé, dont les parapets ſont ſoutenus par des pieux; il n'étoit pas achevé. Nous laiſsâmes enſuite *New Caſtle* ſur la droite & *Bittery* ſur la gauche, & nous arrivâmes au mouillage des vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, en deçà de la premiere paſſe: ce n'eſt pas celui qu'ils auroient pris en cas d'attaque; ils ſeroient venus ſe ranger près de l'América. Je trouvai M. de Vaudreuil à ſon bord, il me préſenta les Officiers de ſon vaiſſeau, & enſuite ceux de ſon détachement, parmi leſquels je trouvai trois Officiers de mon ancien régiment de Guienne, à préſent Viennois. Enſuite il me mena voir les ravages que le tonnerre avoit fait ſur ſon bord. Voici comment M. de Biré qui commandoit alors le vaiſſeau, M. de Vaudreuil ayant couché à terre, me raconta ce malheureux

événement. Il étoit deux heures & demie après minuit, & il faisoit une pluie très violente: tout-à-coup on entendit une épouvantable explosion; la sentinelle qui étoit sur la gallerie rentra toute effrayée dans la chambre du conseil, & rencontra M. de Biré qui étoit sauté à bas de son lit: tous deux furent frappés de l'odeur du soufre répandue autour d'eux. On sonna aussi-tôt la cloche & on alla visiter le vaisseau: il se trouva que le mât de misaine avoit été coupé à quatre pieds du gaillard; qu'il avoit été enlevé en l'air, & qu'il étoit ensuite retombé perpendiculairement sur le gaillard qu'il avoit enfoncé ainsi que la seconde batterie. Deux matelots avoient été écrasés par sa chûte, deux autres qu'on n'a pu retrouver ont été sans doute jettés à la mer par la commotion, & plusieurs ont été blessés.

A une heure nous retournâmes à terre pour dîner chez M. d'Albert de Rioms: nos convives étoient M. de Biré qui faisoit sur l'Auguste les fonctions de Capitaine de pavillon, quoiqu'il ne fût que Lieutenant; M. de Martegues qui commandoit ci-devant le Magnifique, & qui étoit des-

tiné à commander l'América, M. de Siber, Lieutenant en pied du Pluton, M. d'Hizeures, Capitaine au régiment de Viennois, &c. Après le dîner nous allâmes prendre le thé chez le Colonel *Laughedon.* C'est un grand homme d'une belle figure & d'un maintien fort noble : il a été Membre du Congrès & il est encore un des principaux personnages de son pays; sa maison est jolie & bien meublée & les appartemens sont parfaitement boisés; on y voit une assez bonne carte manuscrite du port de Porstmouth. Madame Laughedon sa femme, est jeune, blanche & d'une assez belle figure; mais je causai beaucoup moins avec elle qu'avec son mari, pour lequel j'étois favorablement prévenu, parce que je savois que lors de l'expédition de Burgoyne, il avoit montré beaucoup de courage & de patriotisme : en effet il se rendit à la Chambre du Conseil dont il étoit Membre, & voyant qu'on alloit discuter quelques objets de peu d'importance, il dit : « Messieurs vous pouvez parler tant que vous » voudrez, mais je sais que l'ennemi est sur nos » frontieres, & je vais prendre mes pistolets &

» monter

» monter à cheval pour combattre avec mes » concitoyens » ; la plupart des Membres du Conseil & de l'assemblée le suivirent, & ils joignirent le Général Gates à Saratogha. Comme il marchoit jour & nuit, ne se reposant que dans les bois, un negre favori qui l'avoit suivi, lui dit : Maître, *vous donnez vous bien du mal, mais vous allez combattre pour liberté : je souffrirois aussi avec patience si j'avois liberté à défendre. Qu'à cela ne tienne*, reprit M. Langhedon ; *dès ce moment-ci je te la donne.* Le negre le suivit, se conduisit avec courage & ne l'a pas quitté depuis. En sortant de chez M. Langhedon, nous allâmes faire visite au Colonel *Wentworth* ; il est considéré dans son pays, non-seulement, parce qu'il est de la même famille que le Lord Rockingham, mais parce que sa probité & sa capacité sont généralement reconnues. Il faisoit les affaires de la marine à Porstmouth, & nos Officiers ne tarissoient pas sur son éloge. De chez M. Wentworth, M. de Vaudreuil & M. d'Albert de Rioms me menerent chez madame *Wipall* ; c'est une veuve qui est, je crois, belle-sœur du Général *Wipall* ;

elle n'eſt ni jeune ni jolie, mais elle m'a paru avoir de l'eſprit & de la gaieté. Elle éleve une de ſes nieces qui n'a que quatorze ans, mais qui eſt déja charmante. La maiſon de madame Wipall, ainſi que celle de M. Wentworth, & toutes celles que j'ai vues à Porſtmouth, ſont très jolies & très bien meublées.

Le 11 au matin, j'avois envie de m'aller promener dans la rade & ſur les îles, mais il avoit tombé de la neige & le tems n'étoit pas du tout engageant; je me contentai donc de faire quelques viſites aux Officiers de la marine, & entr'autres, à M. le Comte de Vaudreuil qui avoit couché à terre la nuit précédente. Nous nous raſſemblâmes encore à l'heure du dîner chez M. d'Albert de Rioms, & ce point de réunion étoit toujours très agréable. M. d'Hizeures avoit fait venir la muſique du régiment de Viennois; je vis avec plaiſir que le goût de la muſique que j'avois fait naître dans ce corps s'étoit maintenu, & que les anciens muſiciens avoient été bien remplacés. Après le dîner nous allâmes encore prendre du thé chez M. Langhedon; enſuite nous allâmes faire viſite

au Docteur *Brakett*, médecin estimé dans le pays; & de là chez M. *Thompson*. Celui-ci est né en Angleterre; il est bon marin & bon constructeur; il m'a paru d'ailleurs un homme sensé & fort attaché à sa nouvelle patrie, qu'il n'a adoptée cependant que depuis quinze ans. Sa femme est Américaine; elle plaît par sa figure, & encore plus parce qu'elle est aimable & polie. Nous terminâmes notre soirée chez M. Wentworth, chez qui logeoit M. le Comte de Vaudreuil; il nous donna un très joli souper, sans cérémonie, pendant lequel la conversation fut gaie & agréable.

Le 12 je partis après avoir été dire adieu à M. le Comte de Vaudreuil que je trouvai en chemin pour venir chez moi; & ce fut assurément avec toute sincérité que je lui témoignai combien j'étois touché de la manière dont j'avois été reçu par lui, & par les Officiers qui étoient à ses ordres.

Voici les notions que j'ai été à portée d'acquérir sur la ville de Porstmouth. Son état étoit assez florissant avant la guerre; on y faisoit le commerce des bois de construction & celui des poissons salés. On n'aura pas de peine à croire que ce commerce

ait beaucoup souffert depuis le commencement des troubles ; mais avec cela, la ville de Porſtmouth eſt peut-être de toutes les villes de l'Amérique celle qui gagnera la plus à la guerre préſente. Il y a toute apparence qu'elle ſera à la nouvelle Angleterre ce que le vieux Porſtmouth eſt à l'ancienne ; c'eſt-à-dire, qu'on choiſira ce lieu pour en faire le dépôt de la marine continentale. En effet, l'accès du port eſt facile ; la rade eſt immenſe & on trouve ſept braſſes d'eau juſqu'à deux milles au-deſſus de la ville : ajoutez encore que malgré ſa ſituation ſeptentrionale, le port de Portſtmouth ne gele jamais, avantage qui eſt dû à la rapidité du courant. Cette circonſtance, jointe à la proximité des bois de conſtruction, & ſurtout des mâtures, déterminera ſans doute en ſa faveur le choix du Congrès, qui ne peut être tenu en balance que par le port de Rhode-Iſland. Cependant ſi l'on veut faire un établiſſement de marine militaire à Porſtmouth, il faut placer les quais, les corderies, les arſenaux, &c. dans les îles, & non ſur le continent ; car il ſeroit aiſé à une armée ennemie d'y débarquer & de s'emparer de

la ville, dont le local demanderoit un trop grand développement de fortifications pour la mettre à l'abri d'insulte : je crois cependant qu'on pourroit faire un bon camp retranché entre deux creeks, mais je n'en ai pu juger que par apperçu & sur les cartes.

Il est arrivé dans le New-Hampshire, comme dans l'état de Massachusset, que les pertes du commerce ont tourné au profit de l'agriculture ; les capitaux des gens riches & l'industrie du peuple ayant reflué, des côtes vers l'intérieur des terres qui en a profité très rapidement. Il est sûr que le pays a l'air très florissant, & qu'on y bâtit tous les jours de nouvelles maisons & de nouvelles fermes.

Le New-Hampshire n'a pas encore de constitution permanente, & son gouvernement actuel n'est qu'une simple convention ; il ressemble assez à celui de Pensylvanie, car il consiste dans un seul corps législatif, l'assemblée, composée des représentans du peuple, & le Conseil exécutif qui a pour chef un Président au lieu d'un Gouverneur. Mais pendant mon séjour à Porstmouth, j'appris

qu'on étoit assemblé à Exeter pour établir une constitution, & qu'on étoit déja convenu des principaux articles. Cette constitution tiendra beaucoup de celle de New-York & de celle de Massachusset. Il y aura, comme dans la premiere, un pouvoir exécutif qui sera entre les mains du Gouverneur, du Chancelier & des premiers Juges : ceux-ci seront perpétuels, du moins *During good behaviour* (1) ; mais les Membres du Sénat seront changés tous les ans, & la propriété requise pour être élu Sénateur, sera très peu considérable ; ce qui est je crois un grand inconvénient. M. Langhedon dit, & peut-être avec raison, que le pays est encore trop jeune, & que l'étoffe n'est pas assez ample, pour qu'on puisse donner à ce Sénat toute la consistance & tout le poids qu'il devroit avoir, comme on l'a fait en Maryland, où les Sénateurs sont élus pour trois ans, & doivent posséder au moins 500 pounds.

On m'a parlé à Porstmouth d'une secte nouvelle qui n'a pas laissé que de faire quelque bruit dans

---

(1) Tant qu'ils se conduiront bien.

le pays. Un particulier, appellé je crois *André*, s'est avisé de prêcher une doctrine qu'on appelle celle des *Universalistes*. Il prétend que Jésus-Christ ayant racheté tous les hommes, aucun d'eux ne peut être damné; car si cela étoit, sa mission auroit été inutile, du moins en grande partie. Si cette opinion n'est pas nouvelle, elle est du moins très commode; mais elle fait plutôt un sujet de conversation, & même de plaisanterie, qu'un objet de dispute.

Lorsque j'étois à Porstmouth les denrées se payoient très cher, à cause de la grande séche-resse de l'été précédent. Le bled valoit deux dollards le boisseau, (soixante livres pesant,) l'avoine presqu'autant; le bled de Turquie étoit extrêmement rare. On aura peine à croire que j'aie payé huit livres dix sols par jour pour la nourriture de mes chevaux. La viande seule étoit à bon marché; elle valoit de quatre à cinq sols la livre. La partie du New-Hampshire qui avoisine la mer est peu féconde; il y a de très bonnes terres à quarante & cinquante milles des côtes, mais la dépense des charrois augmente de beaucoup le prix des

denrées, lorſqu'elles ſont vendues dans les endroits les plus habités. Quant au prix des biens fonds, il eſt déja aſſez haut pour un pays ſi nouveau. M. Ruſpert, mon hôte, louoit l'auberge où j'ai logé ſoixante-dix pounds par an, (le pound valant dix-huit livres.) Les terres ſe vendent de dix à ſeize dollards l'acre. Le pays eſt peu abondant en fruits, & le cidre y eſt très médiocre.

Le chemin de Porſtmouth à *New-Berry* traverſe un pays peu fertile. *Hampton* eſt le ſeul Township qu'on y rencontre, & l'on n'y voit pas de ſi jolies maiſons qu'à Greenland. Comme je n'avois que vingt milles à faire, je ne voulus pas m'arrêter, & je priai ſeulement le Vicomte de Vaudreuil de gagner un peu l'avance pour me faire préparer à diner. Il étoit deux heures lorſque j'arrivai au ferry du Merimak : je vis du rivage l'ouverture du port, dont le Chenal paſſe près de l'extrêmité ſeptentrionale de *Plumb-Iſland;* on y a conſtruit un petit fort, où il y a quelques canons montés & quelques mortiers. Sa ſituation m'a paru bien choiſie, du moins autant qu'il m'a été

poſſible d'en juger en le voyant de loin. A l'entrée du port ſe trouve une barre, ſur laquelle il n'y a que dix-huit pieds d'eau dans les plus hautes marées ; de ſorte que, quoiqu'il ſoit très commerçant, il a toujours été reſpecté des Anglois : on y a conſtruit pluſieurs frégates, entr'autres *la Charles-Town* & l'*Alliance*. Ce port eſt étendu & bien abrité. Après avoir paſſé le ferry ſur de petits bateaux plats qui ne contenoient que cinq chevaux chacun, je me rendis à l'auberge de M. Devenſport où je trouvai un bon dîner tout prêt. J'avois des lettres de M. Wentworth pour M. *John-Tracy*, le plus conſidérable négociant de cette place ; mais avant que j'euſſe eu le tems de les lui envoyer, il avoit appris mon arrivée, & comme je ſortois de table, il entra dans ma chambre & m'invita très poliment à venir paſſer la ſoirée chez lui. Il étoit accompagné d'un Colonel, dont je pourrois difficilement écrire le nom, n'ayant jamais pu rien entendre à la maniere dont il m'a été prononcé ; c'étoit quelque choſe de ſemblable à Wigsleps. Ce Colonel reſta chez moi tandis que M. Tracy terminoit ſes affaires. Celui-ci revint avec deux

jolies voitures très bien attelées, & il m'amena à sa maison de campagne, ainsi que mes Aides-de-Camp. Cette maison est située à un mille de la ville dans une très jolie position; mais je ne pus en juger, car il faisoit déja nuit; cependant j'allai voir le jardin au clair de lune: il est grand & composé de différentes terrasses; on y a construit une serre chaude & planté beaucoup de jeunes arbres. La maison est très belle & parfaitement meublée; tout y respire cette magnificence accompagnée de simplicité, qu'on ne trouve gueres que chez les négocians. La soirée se passa rapidement à l'aide de quelques verres de punch & d'une conversation agréable. Les dames que je trouvai déja rassemblées étoient madame Tracy, ses deux sœurs & Miss *Lee* leur cousine. Madame Tracy est d'une figure agréable & spirituelle, & ses manieres correspondent à sa figure. A dix heures on servit un excellent souper; on but de très bon vin; mademoiselle Lee chanta & engagea MM. de Vaudreuil & de Taleyrand à chanter aussi: vers minuit les dames se retirerent, mais nous continuâmes à boire du vin de Madere & du vin de Cherès.

M. Tracy, suivant l'usage du pays, nous offrit des pipes, proposition qui fut acceptée par M. de Taleyrand & M. de Montesquieu, mais dont le résultat fut qu'ils acheverent de s'enivrer, rendirent leur souper, & furent ramenés chez eux, où ils furent très-heureux de trouver leur lit: quant à moi je restai dans un parfait sang froid, & je continuai à raisonner commerce & politique avec M. Tracy. Il m'intéressa beaucoup en me racontant toutes les vissicitudes que sa fortune avoit éprouvées depuis le commencement de la guerre. Son frere & lui, avoient perdu à la fin de l'année 1777, quarante-un navires; & quant à lui, John-Tracy, il ne lui restoit plus pour toute espérance qu'une *lettre de marque* de huit canons dont il n'avoit pas encore de nouvelles. Il se promenoit un jour avec son frere, & ils raisonnoient ensemble sur les moyens qu'ils prendroient pour faire vivre leurs familles, car ils étoient déja mariés tous deux, lorsqu'il apperçut une voile qui s'approchoit du port. Il interrompit aussi-tôt la conversation & dit à son frere, *c'est peut-être une prise qui m'arrive;* celui-ci se moqua de lui; mais il prit

aussi-tôt un bateau, alla au-devant du navire, le hela & apprit que c'étoit effectivement une prise qui lui appartenoit, & qui valoit vingt-cinq mille livres sterlings. Depuis il a presque toujours été heureux, & on croit qu'il possede deux millions au moment présent. Je lui souhaite certainement toute sorte de prospérité : c'est un homme sensé, honnête & bon patriote. Il a toujours secouru sa patrie dans le besoin. En 1781, il prêta cinq mille pounds (près de cent mille livres) à l'État de Massachusset pour l'habillement des troupes, & cela, sur un seul *récépissé* du trésorier. Cependant dans cette même année, la quotité des taxes qu'il a payées a été jusqu'à six mille pounds. On a peine à se figurer qu'un seul particulier soit chargé à ce point; mais il faut savoir qu'outre le droit de cinq pour cent sur les importations, que le Congrès a demandé, l'État en a mis une autre de la même valeur à la vente de toute denrée: c'est une espece d'excise qui se perçoit sur le rum, le sucre, le café, &c. Ces taxes sont levées avec beaucoup de rigueur : un négociant qui reçoit un vaisseau est obligé d'en déclarer la cargaison, &

rien ne peut ſortir du navire ou du magaſin, ſans payer le droit. Il réſulte de cette contrainte que les négocians, pour pouvoir uſer librement de leur propriété, ſont obligés de ſe faire détailleurs eux-mêmes, & de payer le droit en entier, quitte à en recouvrer la valeur ſur ceux à qui ils revendent. En effet, ſans cela ils ne pourroient tirer de leur magaſin ce qui eſt néceſſaire pour leur propre conſommation, & pour les petits articles qu'ils ſe trouvent à portée de vendre à la premiere main; ils ſont donc obligés de prendre des *licences*, commes les taverniers & les détailleurs, & ils ſuportent ainſi tout le poids de l'impoſition, qu'ils paient, à la fois, comme négocians & comme marchands tenans boutique. Quelque patriote que ſoit M. Tracy, il ne peut s'empêcher de blâmer la rigueur avec laquelle le commerce eſt traité; rigueur qui vient de la prépondérance des fermiers ou propriétaires de terres, & auſſi de la néceſſité qui force à prendre l'argent où on le trouve; car les fermiers échappent aiſément à l'impoſition: les *certificats*, les *reçus*, les *grievances* alléguées la réduiſent preſqu'à *zéro*. C'eſt ainſi qu'un État

ençore enfant a déjà toutes les infirmités de la vieilleſſe, & que l'impôt s'attache à la ſource de la richeſſe même, au riſque d'en tarir les canaux.

Je partis de New-Berry le 13 à dix heures du matin, & je m'arrêtai ſouvent avant de perdre de vue cette jolie petite ville; car j'avois un plaiſir infini à jouir des différens aſpects qu'elle préſente: elle eſt en général très bien bâtie, & elle s'augmente tous les jours par de nouveaux édifices. Les magaſins des marchands, qui ſont conſtruits près des maiſons, leur ſervent d'ornement; ils reſſemblent aſſez pour l'architecture à nos grandes orangeries. On ne voit pas la mer du chemin qui mene à *Ipſwich*, & le côté de l'eſt eſt ſec & ſemé de rochers. Celui de l'oueſt eſt plus fécond; mais à tout prendre, la terre eſt peu fertile dans toute la partie du pays qui avoiſine la mer. Au bout de douze milles je trouvai Ipſwich; je m'y arrêtai pour faire rafraîchir mes chevaux, & je fus ſurpris de trouver entre New-Berry & Salem une ville auſſi peuplée, pour le moins, que ces deux ports de mer, quoiqu'à la vérité beaucoup moins opulente. Mais ayant monté ſur une hauteur voiſine

de l'auberge où j'étois descendu, je vis qu'Ipswich étoit aussi un port de mer; on me dit que l'entrée étoit difficile, & qu'il y avoit des tems dans l'année où l'on ne trouvoit pas cinq pieds d'eau sur la barre. De la hauteur dont je viens de parler, on voit le Cap Anne, & le sud de Plumb-Island, ainsi qu'une partie de la côte du nord. Le gissement de la côte qui court à l'est m'a paru mal rendu sur la carte; cette côte court plus sud au-dessus d'Ipswich, & forme une espece d'anse. Ipswich a peu de commerce au moment présent, & la pêche n'est pas moins en décadence: mais le terrein des environs est assez bon; il abonde en pâturages, & les marins étant devenus fermiers, n'ont pas manqué de subsistance. C'est ce qui peut rendre raison de la population très considérable de cet endroit, où l'on voit plus de quatre cens maisons, dans un quarré de deux milles à-peu-près. Avant d'arriver à Salem on trouve une jolie ville naissante, appellée *Beverly*; c'est un nouvel établissement que le commerce a fait sur la rive gauche de la creek qui baigne la ville de Salem du côté du nord. On est étonné de voir de belles

maiſons, de grands magaſins, &c. s'élever en grand nombre, à une ſi petite diſtance d'une place de commerce, qui n'a pas pour cela ceſſé de proſpérer. La pluie nous prit au moment où nous paſſions près d'un étang qui eſt à trois milles de Beverly. Nous traversâmes la creek ſur deux bateaux plats qui contenoient chacun ſix chevaux : elle a près d'un mille de largeur; en la traverſant nous pûmes voir très bien l'ouvert du port & un château placé à l'extrêmité d'un neck (1) qui en défend l'entrée : ce neck eſt une langue de terre qui court à l'eſt, & qui ne tient à Salem que par une eſpece de chauſſée aſſez étroite. De l'autre côté du neck & de la chauſſée, eſt la creek qui forme le véritable port de Salem : celui-ci n'a d'autres défenſes que l'extrême difficulté d'y entrer, à moins qu'on n'ait un bon pilote pratique.

(1) Neck en anglois veut proprement dire *col*, mais il n'a pas la même ſignification qu'en françois : nous appellons col, l'endroit où l'on monte les montagnes qu'il eſt impoſſible de tourner, comme le col de Tende & celui du Montcennis. Les Anglois appellent *neck* toute langue de terre lorſqu'elle ſert de communication à des eſpaces qui, ſans cela, ſeroient totalement ſéparés, & formeroient des Iles.

L'aſpect

L'aspect de ces deux ports qui se confondent à la vue ; celui de la ville de Salem qui est embrassée par deux creeks, ou plutôt par deux bras de mer ; les navires & les édifices qui paroissent mêlés ensemble, forment un très beau tableau que je regrette de n'avoir pas vu dans une meilleure saison. Je n'avois de lettres pour aucun habitant de Salem, ainsi je me contentai de descendre à l'auberge de *Good-Hue*, tenue à présent par M. *Robinson* ; je la trouvai très bonne, & on ne tarda pas à m'y servir un excellent souper. Il se tenoit dans cette auberge une espece de club de négocians : deux ou trois d'entr'eux vinrent me voir ; entr'autres M. de la Fille, négociant de Bordeaux, établi à Boston depuis cinq ans ; il me parut un homme raisonnable & assez instruit du commerce du pays, dont il parle très bien la langue.

Le 14 au matin, M. de la Fille vint me prendre pour me mener voir le port & quelques magasins : je trouvai le port commode pour le commerce ; les vaisseaux peuvent tous y charger *à quai ;* il y en avoit une vingtaine, dont plusieurs prêts à partir, ou récemment arrivés. En général cette place a

l'air riche & animé. A mon retour chez moi, je trouvai plusieurs négocians qui venoient me témoigner leur regret de n'avoir pas su plutôt mon arrivée, & de n'avoir pas pu me faire les honneurs de la ville. A 11 heures je montai à cheval, & suivant le chemin de Boston, je vis avec surprise que la ville, ou si l'on veut le fauxbourg de la ville de Salem, s'étendoit du côté de l'ouest, l'espace d'un mille à-peu-près. En général, on a peine à concevoir l'état d'accroissement & de prospérité de ce pays, après une guerre si longue & si désastreuse. Le chemin de Salem à Boston passe par un pays aride & rocailleux ; on est toujours à trois ou quatre milles de la mer, mais on ne la voit pas ; enfin lorsqu'on a passé *Lyne* & *Lyne-creek*, on l'apperçoit & on se trouve dans une anse formée par *Nahant's-pointe* & par *Pulling's-pointe*. Je montai sur des rochers à droite du chemin, pour embrasser plus de terrein & mieux juger du pays : je pus voir en effet, non-seulement la baye toute entiere, mais plusieurs des îles de la rade de Boston & une partie de la peninsule de *Nantuket*, près de laquelle je

reconnus les mâts de nos vaisseaux de guerre. De là au ferry de *Winisimmi*, on suit des chemins assez désagréables, tantôt au pied des rochers, tantôt à travers des marais salés. Il y a juste dix-huit milles de Salem au Ferry; je m'y èmbarquai sur un grand *Scow* qui contenoit vingt chevaux; le vent qui étoit un peu contraire, le devint davantage; nous courûmes sept bordées & nous fûmes près d'une heure à passer. Le débarquement est au nord du Port, & à l'est du Ferry de *Charles-Town*. Quoique je susse que M. du Mas m'avoit préparé un logement, je trouvai plus commode de descendre d'abord à l'auberge de Cromwell, chez M. *Bracketts*, où je me fis donner à dîner. Après le dîner je me rendis au logement qu'on m'avoit préparé dans *Main-Street*, chez M. *Colson*, marchand à l'enseigne du *gant*. Comme je me disposois à m'habiller pour aller chez M. le Marquis de Vaudreuil, je le vis entrer chez moi; il voulut bien me permettre de quitter mes habits de voyage, ensuite nous allâmes ensemble chez le Docteur *Cooper*, & de là, au bal d'association où je fus reçus par mon ancienne connoissance

M. *Brick*, qui étoit l'un des *managers*. J'y restai jusqu'à dix heures : M. le Marquis de Vaudreuil ouvrit le bal avec madame *Temple;* M. de l'Aiguille l'aîné & M. Truguet danserent aussi chaçun un menuet, & firent honneur à la nation françoise, par la maniere noble & aisée dont ils danserent : je suis fâché de dire qu'elle contrastoit un peu avec celle des Américains, qui est en général très gauche, particulierement dans le menuet. Les plus jolies danseuses étoient Madame *Jarvis*, sa sœur, Miss *Betsy Broom*, & Madame *Whitemore*. Je trouvai les femmes assez bien mises, mais avec moins d'élégance & de recherche qu'à Philadelphie : pour la salle, elle est superbe, d'une belle architecture, bien décorée, bien éclairée; & pour le coup d'œil, le bon ordre & les rafraîchissemens, cette assemblée est fort supérieure à celle de la *City-Tavern* à Philadelphie.

Le 15 au matin, M. de Vaudreuil & M. de Létombe, Consul de France, me prévinrent & arriverent chez moi au moment où j'allois en sortir pour les aller voir. Après avoir causé quelque tems ensemble, nous allâmes d'abord chez

M. *Hancock* (1), il étoit malade de la goutte & ne put nous recevoir; ensuite chez M. *Baudouin*, M. *Brick* & M. *Cushing*, député Gouverneur. Je dînai chez M. le Marquis de Vaudreuil; après le dîner nous allâmes prendre du thé chez M. Baudouin, où l'on nous engagea à souper; nous sortîmes seulement une demi-heure, M. le Marquis de Vaudreuil & moi; pour aller voir Madame Cushing. La soirée fut fort agréable; il y avoit à-peu-près vingt personnes rassemblées, entr'autres la jolie madame Whitemore, & madame Beaudouin la jeune qui étoit pour moi une nouvelle connoissance, ne l'ayant pas trouvée à Boston, lorsque j'y avois été l'année précédente.

---

(1) J'avois vu M. Hancock dix-huit mois auparavant, dans le premier voyage que je fis à Boston. J'eus alors une longue conversation avec lui, dans laquelle je n'eus pas de peine à reconnoître cette force de caractere qui l'a mis à portée de jouer un rôle si distingué dans la révolution présente. Il avoit une grande fortune qu'il a sacrifiée presque toute entiere à la défense de sa patrie, & qui n'a pas peu contribué à soutenir son crédit. Malheureusement, quoiqu'il soit encore jeune, car il n'a gueres plus de 50 ans, il est très sujet à la goutte, & il est souvent des mois entiers sans être en état de voir personne.

Elle eſt d'une figure douce & agréable, & ſon caractere correſpond à ſa figure.

Le 15 au matin j'allai voir M. le Marquis de Vaudreuil & faire quelqu'autres viſites : je dînai avec lui chez M. Brick ; il y avoit plus de trente perſonnes, entr'autres Madame *Tudor*, Madame *Morton*, Madame *Swan*, &c. Les deux premieres ſavent le françois ; Madame Tudor, ſur-tout, le ſait parfaitement & le parle aſſez bien ; j'ai été fort lié avec elle pendant mon ſéjour à Boſton, & j'ai trouvé qu'elle avoit, non ſeulement de l'eſprit, mais de la grace & de la délicateſſe dans l'eſprit & dans les manieres. Après le dîner on ſervit le thé, & lorſqu'il fut pris, M. Brick exigea en quelque façon, mais d'une maniere très obligeante, que nous reſtaſſions à ſouper. Ce ſouper fut ſervi, juſtement quatre heures après que nous étions ſortis de table. On imagine aiſément que nous n'y touchâmes gueres ; cependant les Américains lui firent encore quelques agaceries ; en général ils mangent moins que nous dans un repas, mais ils mangent auſſi ſouvent qu'on veut, méthode que je crois très mauvaiſe. Les alimens ſe

comportent avec leur estomac comme nous en usons en France en faisant des visites ; ils ne sortent que lorsqu'ils en voyent entrer d'autres. Au reste nous passâmes notre journée agréablement ; M. Brick est aimable & fait très bien les honneurs de chez lui. D'ailleurs, il régnoit dans cette société un ton d'aisance & de liberté, qui est assez général à Boston, & qui doit plaire sur-tout aux François.

Le 16 au matin j'attendis chez moi M. le Marquis de Vaudreuil qui vint me prendre pour me mener dîner à bord du *Souverain*. Ce vaisseau, ainsi que l'*Herculé*, étoit mouillé à un mille à-peu-près du Port. M. le Commandeur de Glandeves qui le commande, nous donna un grand & excellent dîner, dont il fit les honneurs, tant aux François qu'aux Américains, avec cette politesse noble & bienveillante qui le caractérise. Parmi ces derniers étoit un jeune homme de 18 ans, appellé M. *Barrel*, qu'il avoit depuis deux mois à son bord, afin que vivant toujours avec des François, il pût s'accoutumer à parler leur langue, ce qui ne pouvoit manquer de lui être

utile un jour; car cette inſtruction eſt loin d'être commune en Amérique : on ne peut même ſe figurer à quel point elle a été négligée juſqu'ici : on commence du moins à en mieux ſentir l'importance, & dans le fait elle ne ſauroit être trop encouragée pour l'avantage des deux nations. On dit, & certainement avec beaucoup de raiſon, que les particuliers, les peuples même, ne ſe querellent, ne ſe brouillent enſemble que faute de s'entendre; on peut dire dans un ſens plus poſitif & plus exact, que les hommes en général ne ſont pas portés à aimer ceux à qui ils ne peuvent facilement communiquer leurs idées & leurs impreſſions. Non-ſeulement la vivacité ſouffre & l'impatience s'irrite, mais l'amour-propre eſt offenſé toutes les fois qu'on parle ſans être entendu; au lieu qu'il éprouve une véritable ſatisfaction à jouir d'un avantage que d'autres n'ont pas, & dont il eſt ſans ceſſe autoriſé à ſe prévaloir. J'ai remarqué pendant mon ſéjour en Amérique, que, parmi nos Officiers, ceux qui parloient anglois, étoient beaucoup plus diſpoſés à aimer les habitans du pays, que ceux qui n'avoient pu ſe familiariſer avec leur lan-

gage. C'eſt en effet la marche de l'eſprit humain de s'en prendre toujours à autrui des contradictions qu'il éprouve, & telle eſt peut-être la véritable origine de cette diſpoſition que nous appellons *humeur;* car on doit la conſidérer comme un mécontentement dont on ne peut ſe plaindre, comme un mal-aiſe intérieur dont on eſt tourmenté ſans pouvoir en accuſer perſonne. L'humeur paroît être à la colere ce que la mélancolie eſt à la douleur; l'une & l'autre durent plus long-tems, parce qu'elles n'ont point d'objet fixe, & parce qu'elles ne portent pas, pour ainſi dire, leur complément avec elles; de ſorte que n'arrivant jamais à cet excès, à ce *maximum* de ſenſibilité, après lequel la nature a voulu qu'il y eût toujours un repos ou un changement de ſituation, elles ne peuvent ni ſe ſatisfaire entiérement, ni s'exhaler tout-à-fait. Quant aux Américains, ils témoignoient plus de ſurpriſe que d'humeur, quand ils trouvoient un étranger qui n'entendoit pas l'anglois. Dans les commencemens, ils croyoient que cette langue étoit univerſelle en Europe; mais s'ils devoient cette opinion à un préjugé d'éducation, à une

espece d'orgueil national, ce même orgueil avoit à souffrir lorsqu'il se souvenoit, & cela arrivoit souvent, que la langue du pays étoit celle de ses oppresseurs : aussi évitoient-ils d'employer ces expressions : *vous parlez bien anglois*, *vous entendez bien l'anglois*. Je les ai entendus dire souvent : *vous parlez bien américain*, *l'américain n'est pas difficile à apprendre*. On a été plus loin, on a proposé sérieusement d'introduire un nouveau langage, & quelques personnes vouloient, pour la commodité du public, que ce fût l'hébreux qui prît la place de l'anglois : on l'auroit enseigné dans les écoles, & il auroit servi à tous les actes publics. On imagine bien que ce projet n'a pas eu de suite; mais on en conclura du moins que l'aversion des Américains pour les Anglois ne pouvoit se montrer d'une maniere plus énergique.

Me voilà bien loin du *Souverain*; j'y retournerois avec plaisir si ce n'étoit pas pour prendre congé du Commandeur de Glandeves & pour éprouver la contrariété d'un brouillard si épais qu'il me force à renoncer à la promenade que je voulois faire dans la rade, & à regagner vîte Boston sans avoir vu

Castle-Island & le fort *William*. En descendant à terre, nous allâmes, M. le Marquis de Vaudreuil & moi, prendre du thé chez M. Cushing, Lieutenant-Gouverneur de l'Etat, & de là nous nous rendîmes chez M. Tudor, où nous passâmes très agréablement le reste de notre soirée. M. de Parois, neveu de M. le Marquis de Vaudreuil, y avoit fait porter sa harpe; il chanta & s'accompagna avec beaucoup de goût & d'agrément: mais c'étoit la premiere fois depuis trois ans que j'entendois de la musique vocale, & de la musique nationale; c'étoit pour la premiere fois que mon oreille étoit frappée de ces chants, de ces paroles qui me rappelloient tant de plaisirs & de sentimens agréables qui avoient occupé le plus bel âge de ma vie : je me croyois dans le ciel, ou ce qui revient au même, je me croyois de retour dans ma patrie, & entouré de tous les objets de mon affection.

Le 17, je déjeûnai chez moi avec plusieurs Officiers d'artillerie qui arrivoient avec leur troupe; car l'artillerie avoit dévancé de beaucoup le reste de l'infanterie, afin d'avoir le tems d'embarquer les

canons & autres effets qui lui appartiennent. A onze heures je montai à cheval, & j'allai à *Cambridge* rendre visite à M. *Willard* qui est maintenant Président de l'Université. Le chemin que j'avois à faire, quoique très court, puisqu'il y a à peine deux lieues de Boston à Cambridge, exigeoit cependant que je voyageasse par mer & par terre, & que je traversasse un champ de bataille & un camp retranché. Il y a long-tems qu'on a dit que la route du Parnasse étoit difficile, mais les obstacles qu'on a coutume d'y rencontrer, sont rarement de la même espece que ceux qui devoient m'arrêter. Un coup-d'œil sur la carte de la rade & de la ville de Boston en apprendroit plus que la description la plus détaillée. On verroit que cette ville, une des plus anciennes de l'Amérique, & qui peut contenir de vingt à vingt-cinq mille habitans, a été bâtie sur une péninsule dans le fond d'une large baie dont l'entrée est difficile, & qui est semée de plusieurs îles qui peuvent encore servir à sa défense : elle n'a qu'un seul accès du côté de la terre ; c'est un long *neck* ou langue de terre, que la mer bat des deux côtés, & qui forme une espece de chaussée. Au

nord de la ville se trouve une autre péninſule qui tient à la côte oppoſée par un neck très court; ſur cette péninſule eſt une hauteur appellée *Bunker's-hill*, & au pied de cette hauteur ſont à préſent les reſtes de la petite ville de *Charleſtown.* Cambridge eſt ſituée au nord-oueſt & à une petite lieue de Boſton; mais pour y aller en droite ligne, il faudroit traverſer un bras de mer aſſez large, & on trouveroit encore ſur ce bras de mer des bas-fonds dangereux, & ſur la côte, des marais difficiles à paſſer; de ſorte que le ferry de Charleſtown & celui de Winiſſimi ſont ſeuls la communication de toute la partie ſeptentrionale du continent avec la ville de Boſton. Le chemin qui conduit à Cambridge, paſſe ſur le champ de bataille de Bunker's-hill. Après avoir examiné attentivement cette poſition, je trouvai qu'elle n'avoit rien de formidable: à peine les Américains avoient-ils eu le tems de conſtruire ce qu'ils appellent un *breaſt-work*, c'eſt-à-dire un léger retranchement ſans foſſé, qui met les hommes à couvert des coups de fuſil, ſeulement juſqu'à la hauteur de la poitrine; c'eſt donc à leur ſeule valeur qu'il faut attribuer, & la longue réſiſ-

tance qu'ils ont faite, & la perte énorme que les Anglois ont essuyée dans cette occasion. Ceux-ci avoient été repoussés de tous côtés, & mis dans un tel désordre, qu'on assure que le Général Howe se trouva un moment seul sur le champ de bataille, lorsque le Général Clinton arriva avec un renfort & tourna par la gauche la position des Américains, qui étoit plus foible & plus accessible de ce côté-là. Ce fut alors que leur Général (le Docteur *Warren* qui avoit été précédemment médecin) fut tué, & que les Américains abandonnerent leur champ de bataille, moins parce qu'ils y étoient forcés par la supériorité des ennemis, que parce qu'ils sentoient qu'ils avoient une autre position aussi bonne derriere le neck qui conduit à Cambridge. Celle de Bunker'shill n'avoit en effet d'autre utilité que de commander le ferry de Charlestown & de permettre d'élever des batteries qui auroient pu atteindre jusques dans la ville de Boston. Mais se seroient-ils exposés à détruire leurs propres maisons & à tuer leurs concitoyens, pour inquiéter les Anglois dans un asyle qu'ils devoient abandonner tôt ou tard? D'ailleurs les Américains ne pouvoient

occuper que la hauteur de Bunker's-hill, les frégates & les corvettes des ennemis les prenant en flanc, du moment qu'ils descendoient de cette hauteur. Tel fut cependant l'effet de ce combat honorable à tous égards pour nos Alliés, qu'on ne peut calculer quel auroit été celui d'une victoire complette. Les Anglois qui avoient eu plus de onze cents hommes tués ou blessés, parmi lesquels se trouvoient soixante-dix Officiers, auroient pu en perdre autant dans leur retraite, car ils étoient obligés de se rembarquer pour retourner à Boston; ce qui auroit été presqu'impossible, sans la protection de leurs vaisseaux; la petite armée de Boston auroit donc été presqu'entiérement détruite, & cette ville ne pouvoit manquer d'être bientôt évacuée. Mais alors que seroit-il arrivé? L'indépendance n'étoit pas encore proclamée, & la voie des négociations restoit ouverte; il se seroit fait un accommodement entre les colonies & la métropole; les haines se seroient appaisées; la séparation ne se seroit pas consommée; l'Angleterre n'auroit pas dépensé deux milliards; elle auroit conservé Minorque & la Floride; l'équilibre de l'Europe

& la liberté des mers n'eussent pas été restitués. En général, il faut convenir qu'il n'y a que l'Angleterre qui ait à se plaindre de la maniere dont le sort des armes a décidé de cette longue querelle.

A peine a-t-on passé le neck qui joint la péninsule au continent, & qui est resserré, d'un côté par l'embouchure de la *Mystick*, & de l'autre par une anse appellée *Milkpond*, qu'on voit le terrein s'élever devant soi, & qu'on distingue sur plusieurs sommets les principaux forts qui défendoient le camp retranché de Cambridge. Ce camp appuyoit sa gauche à la riviere, & sa droite s'étendoit vers la mer, en couvrant cette ville qu'elle laissoit derriere elle. J'examinai quelques-uns de ces forts, & particuliérement celui de *Prospect-hill*. Tous ces retranchemens me parurent faits avec intelligence, & je ne fus pas surpris que les Anglois les eussent respectés pendant tout l'hiver de 1776. Les troupes américaines qui gardoient cette position, le passerent assez à leur aise, dans de bonnes barraques bien plancheyées, bien couvertes; alors elles avoient des vivres en abondance, & c'étoient les Anglois qui, malgré la communication qu'ils avoient avec

la

la mer, manquoient de différens articles essentiels, particuliérement de bois de chauffage & de viande fraîche. Leur gouvernement qui ne s'étoit pas attendu à trouver tant de courage & tant d'opiniâtreté parmi les Américains, ne pensa que très tard à approvisionner la petite armée de Boston : il voulut réparer cette négligence, & n'épargna rien pour y réussir ; de sorte qu'on fréta un grand nombre de vaisseaux sur lesquels on entassa une grande quantité de bœufs, de moutons, de cochons & de volailles de toute espece ; mais ces vaisseaux étant tous partis dans une mauvaise saison, essuyerent des coups de vent en sortant du port, & furent obligés de jetter leur cargaison à la mer. On prétend que, pendant quelque tems, celle qui baigne les côtes d'Irlande, étoit couverte de troupeaux qui, n'étant pas ceux de Protée, ne purent, ni vivre au sein des flots, ni gagner le rivage. Les Américains qui avoient à leur disposition tout le continent, & qui n'avoient pas encore usé leurs ressources ou leur crédit, vivoient heureux & tranquilles dans leurs barraques, & attendoient les secours qui devoient leur arriver avec le printems. Ces secours

furent offerts & fournis avec beaucoup de générosité par les provinces du ſud; provinces avec leſquelles ils n'avoient eu, ſous le gouvernement anglois, aucune connexion quelconque, & qui leur étoient plus étrangeres qu'à la Métropole. C'étoit donc déja une grande confiance de leur part de compter ſur ces ſecours que la générosité ſeule avoit offerts : mais comment prévoir qu'un citoyen de la Virginie qui, pour la premiere fois, venoit viſiter ces contrées ſeptentrionales, non-ſeulement en deviendroit le libérateur, mais ſauroit encore y eriger des trophées qui ſerviroient de baſe au grand édifice de la liberté? comment prévoir que l'entrepriſe qui n'avoit pu s'exécuter à Bunker's-Hill, au prix même du ſang du brave Warren & de celui de mille Anglois immolés à ſa valeur, tentée par un côté oppoſé & conduite par le Général Washington, feroit l'ouvrage d'une nuit, le fruit d'une ſimple manœuvre, d'une ſeule combinaiſon? qui pourroit prévoir enfin que les Anglois ſeroient forcés à évacuer Boſton, & à abandonner toute leur artillerie & toutes leurs munitions, ſans qu'il en coûtât la vie à un ſeul ſoldat?

Pour parvenir à ce grand objet, il n'étoit question que d'occuper les hauteurs de *Dorchester*, qui formoient encore une péninsule, dont l'extrêmité n'est qu'à une portée de canon de la ville de Boston, & en commande le port en grande partie; mais il falloit le coup-d'œil du Général Washington pour apprécier l'importance de ce poste; il falloit son activité & sa résolution pour entreprendre d'y primer les Anglois qui l'entouroient de leurs vaisseaux, & qui pouvoient y porter des troupes avec la plus grande facilité: il falloit plus encore: sans doute, le pouvoir ou plutôt le grand crédit qu'il avoit déja acquis dans l'armée, la discipline qu'il y avoit établie, étoient nécessaires pour qu'un mouvement général des troupes qui étoient campées tant à Cambridge qu'à Roxbury, pût s'exécuter dans une seule nuit, & avec une telle célérité & un tel silence, que les Anglois n'en fussent instruits que par leurs propres yeux, lorsqu'à la pointe du jour ils verroient des retranchemens déjà élevés, & des batteries prêtes à tirer. En effet on avoit poussé les précautions jusqu'à enlever les fouets des charretiers, de peur que leur impatience & la difficulté des chemins, ne les engageassent à

en faire usage. Il paroît difficile d'ajouter à l'étonnement que doivent exciter les principaux, & surtout les premiers événemens de cette guerre: cependant il nous reste à dire encore, que tandis que le Général Washington tenoit les Anglois bloqués dans la ville de Boston, la poudre manquoit dans son armée, au point qu'il n'y avoit pas trois coups par homme à tirer; ajoutons que, si le hasard n'avoit pas fait échouer, dans la rade de Boston, une galiotte à bombe dont les Américains s'emparerent, & sur laquelle ils trouverent quelques tonneaux de poudre, il auroit été impossible de tenter l'expédition de Dorchester, puisqu'on n'auroit pas eu de quoi servir les batteries qu'on se proposoit d'y ériger.

Je doute que personne me sache mauvais gré de m'être laissé engager dans cette digression; mais, dans ce cas même, il me resteroit encore une excuse: dans un voyage très court, que j'avois fait à Boston, dix-huit mois auparavant, j'avois visité tous les retranchemens de Roxbury & ceux de Dorchester; je ne pensai donc pas qu'il fût nécessaire d'y retourner, & je me trouvois

d'autant moins diſpoſé à recommencer cette promenade, que la ſaiſon étoit très rigoureuſe, & que j'avois très peu de jours à paſſer à Boſton. Mais comment entrer dans quelques détails ſur cette ville ſi juſtement célebre, ſans rappeller les principaux événemens qui l'ont illuſtrée? comment ſe refuſer ſur-tout, à retracer ici tout ce qui peut contribuer à la gloire des Américains & à la réputation de leur illuſtre Chef? D'ailleurs ce n'eſt point s'écarter du temple des Muſes que de conſidérer les objets qui doivent long-tems faire leur entretien. Cambridge eſt un aſyle vraiment digne d'elles; c'eſt une petite ville qui n'eſt habitée que par des étudians, des profeſſeurs & le petit nombre de domeſtiques & d'ouvriers qu'ils employent. L'édifice deſtiné à l'univerſité eſt noble & impoſant, quoiqu'il ne ſoit pas complettement fini: il contient déjà de très belles ſalles pour les claſſes, un cabinet de phyſique & d'inſtrumens de toute eſpece, tant pour l'aſtronomie que pour les ſciences dépendantes des mathématiques, une vaſte gallerie où l'on a placé la bibliotheque, enfin une chapelle qui correſpond à la grandeur & à la magnificence

des autres parties de cet édifice. La bibliotheque qui eſt déjà nombreuſe, & où l'on trouve de très belles éditions des meilleurs auteurs, & des livres très bien reliés, ne doit ſa richeſſe qu'au zele de pluſieurs citoyens qui, peu de tems avant la guerre, avoient formé une ſouſcription, au moyen de laquelle ils commencerent à faire venir quelques livres d'Angleterre; mais comme les fonds qu'ils s'étoient procurés, étoient très médiocres, ils profiterent des liaiſons qu'ils avoient avec la métropole, & ſur-tout de la générosité que les Anglois ont toujours témoignée toutes les fois qu'il a été queſtion de propager les connoiſſances utiles, quelque part que ce ſoit. Ces citoyens zélés écrivirent en Angleterre, ils y firent même pluſieurs voyages pour demander des ſecours qu'ils obtinrent aiſément; un ſeul particulier leur fit un préſent qui valoit plus de 12000 livres de notre monnoie. Je voudrois avoir retenu ſon nom, mais il eſt aiſé de le ſavoir : on le voit écrit en lettres d'or au-deſſus de la travée où les livres qu'il a donnés, ſont réunis, & forment une bibliotheque particuliere; car c'eſt ainſi qu'on en uſe à Cambridge :

chaque don de ce genre, fait à l'université, reste tel qu'on l'a reçu, & occupe une place à part ; ce qui est beaucoup plus propre à encourager la générosité des bienfaiteurs & à exprimer la reconnoissance qu'ils inspirent, qu'à faciliter le travail des bibliothécaires, ou celui des étudians. Il est vraisemblable que la collection augmentant tous les jours, on en viendra à un arrangement plus didactique & plus commode.

Les professeurs de l'Université vivent dans leur propre ménage, & les éleves se mettent en pension chez différens particuliers qui les reçoivent pour un prix modique. M. Willard qui venoit d'être élu Président de l'université, est aussi membre de l'académie de Boston, où il fait les fonctions de Secrétaire pour les correspondances étrangeres. Nous avions déjà eu plusieurs relations ensemble, mais j'étois charmé d'avoir occasion de faire une connoissance plus particuliere avec lui; il joint à beaucoup d'esprit & de littérature la connoissance des sciences exactes, & particuliérement de l'astronomie. Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'est que, si on comparoit nos universités, & en général

nos études, avec celles des Américains, il ne feroit pas de notre intérêt de faire décider laquelle des deux nations doit être considérée comme un peuple enfant.

Le peu de tems que je restai à Cambridge, ne me permit de voir que deux ou trois professeurs, & autant d'éleves que je trouvai, ou qui me vinrent trouver chez M. Willard. J'étois attendu à dîner chez notre Consul (M. de Letombes), & il me fallut faire force de voiles pour y arriver à tems ; car on dîne à Boston de bien meilleure heure qu'à Philadelphie. Je trouvai chez lui plus de vingt personnes rassemblées, tant Officiers françois qu'américains : dans le nombre de ceux-ci étoit le Docteur *Cooper*, homme justement célebre & non moins distingué par les graces de son esprit & l'aménité de son caractere, que par sa rare éloquence & son zele patriotique. Il a toujours été particuliérement lié avec M. Hancock, & il lui a été utile en plus d'une occasion. Parmi les Américains qu'un intérêt politique attachoit à la France, nul n'a éprouvé pour les François un attrait plus marqué, & nul n'a reçu de la nature un caractere

plus analogue au leur. C'est sur-tout dans le sermon qu'il prononça, lors de la solemnité occasionnée par l'établissement de la nouvelle constitution de l'Etat de Massachusset, qu'il parut épancher son ame toute entiere, & développer à-la-fois toutes les ressources de son génie, & tous les sentimens de son cœur. La nation françoise, le Monarque qui la gouverne, y sont caractérisés & célébrés avec autant de grace que de délicatesse. Jamais on n'a vu un mélange si heureux & si piquant, de religion, de politique, de philosophie, de morale, & même de littérature. Ce discours doit être connu à Paris où j'en ai envoyé plusieurs exemplaires, & je ne doute pas qu'on ne s'empresse de le traduire. Je souhaite seulement qu'il échappe à l'avidité de ces écrivains empressés qui se sont faits une espece de domaine de la révolution présente. Rien de plus dangereux en effet que ces marchands de *primeur*, qui cueillent le fruit dès qu'ils esperent de le vendre, & nous privent ainsi du plaisir de l'avoir dans sa maturité. Il n'appartient qu'aux Salustes & aux Tacites de consigner dans leurs ouvrages les actions & les discours de leurs contemporains;

encore n'écrivoient-ils qu'après qu'un grand changement dans les affaires avoit mis un intervalle immense entre l'époque dont ils transmettoient l'histoire, & celle où ils la composoient; encore l'art de l'imprimerie n'étant pas inventé, pouvoient-ils mesurer & modérer à leur gré, la publicité qu'ils donnoient à leurs écrits.

Le Docteur Cooper que je ne quittois jamais qu'à regret, me proposa de venir prendre le thé chez lui, & il n'eut pas de peine à m'y déterminer. Il me reçut dans une maison très petite & meublée très simplement: tout y portoit l'apparence d'une modestie qui prouvoit assez le peu de fondement des bruits que les Anglois avoient affectés de répandre; en effet ils n'avoient perdu aucune occasion de donner à entendre que son zele pour le Congrès & pour ses alliés, avoit d'autre motif que le patriotisme & l'amour de la liberté. Une visite à Madame Tudor, où nous retrouvâmes encore, M. de Vaudreuil & moi, l'agrément d'une conversation douce, interrompue de tems en tems par une musique agréable, nous conduisit rapidement à l'heure où nous devions nous rendre au club.

Cette assemblée se tient tous les mardis, & en *rotation*, chez les différens membres qui le composent : elle étoit ce jour-là chez M. Russel, honnête négociant qui nous reçut à merveille. Les loix de ce club ne sont pas gênantes : on a limité seulement le nombre des plats qu'on sert à souper, & il ne doit y en avoir que deux de viande ; car le souper n'est pas le repas des Américains. Les légumes, les *pyes* & sur-tout le bon vin n'y sont pas épargnés : on s'assemble après l'heure du thé, on joue, on cause, on lit les papiers publics, & l'on se met à table entre neuf & dix. Le souper fut aussi libre que s'il n'y avoit pas eu d'étrangers ; on chanta des chansons de table : un certain M. Stewart en chanta d'assez gaies, & avec une assez bonne voix.

Le 19, il fit un très mauvais tems ; j'allai déjeûner chez M. Broom, où je restai assez longtems, la conversation ayant toujours été libre & agréable. Quelques Officiers qui vinrent chez moi, ayant occupé le reste de ma matinée, je rejoignis ensuite M. le Marquis de Vaudreuil pour aller avec lui dîner chez M. Cushing. Dans cette occasion, le Député - Gouverneur soutint parfaitement la

réputation qu'ont à juſte titre les habitans de Boſton, d'aimer le bon vin & la bonne chere, & d'être très hoſpitaliers. Après dîner, il nous conduiſit dans l'appartement de ſon fils & de ſa belle-fille, qui avoient voulu nous donner le thé. En effet, quoiqu'habitant la même maiſon que leur pere, ils faiſoient ménage à part, ſuivant l'uſage de l'Amérique où il eſt très rare que les jeunes gens vivent chez leurs parens, quand ils ſont une fois établis. C'eſt que, chez une nation qui eſt toujours dans un état d'accroiſſement, tout ſe reſſent de cette tendance générale; tout ſe diviſe & ſe multiplie. La ſenſible & aimable Madame Tudor fut encore notre centre de réunion pendant la ſoirée, & cette ſoirée fut terminée par un ſouper familier & très agréable, chez Madame Baudoüin la jeune. M. de Parois & M. du Mas chanterent des airs & des duo, & Madame White-More ſe chargea du plaiſir des yeux, tandis qu'ils faiſoient celui des oreilles.

La journée du vingt fut encore toute entiere conſacrée à la ſociété. M. Broom me donna un très bon dîner, dont Madame Jarvis & ſa ſœur firent les

honneurs avec autant de politeſſe & d'attention que ſi elles euſſent été vieilles & laides. Je ſoupai chez M. Baudouin, où je trouvai encore beaucoup de jolies perſonnes raſſemblées. Si je ne mets pas de ce nombre Madame Temple, fille de M. Baudouin, ce n'eſt pas pour lui faire injure, c'eſt que ſa figure eſt aſſez diſtinguée pour qu'on puiſſe dire qu'elle eſt vraiment belle. Elle n'étoit pas déparée par une fille âgée de douze ans, qui étoit pourtant bien faite pour attirer les regards. Ce n'eſt en effet ni un bel enfant ni une jolie perſonne, c'eſt plutôt un ange ſous les habits d'une jeune fille ; car je ne ſaurois exprimer autrement l'idée que préſente en Angleterre & en Amérique les jeunes perſonnes de cet âge, qui, comme je l'ai dit plus haut, n'eſt pas parmi nous celui des graces & de la beauté. Pour la premiere fois, depuis que j'étois en Amérique, on me fit jouer au Whisk. Les cartes étoient angloiſes, c'eſt-à-dire, beaucoup plus belles & beaucoup plus cheres que les nôtres, & nous marquions nos points avec des louis ou des portugaiſes : lorſque la partie fut finie la perte ne fut pas difficile à ſolder, car on

étoit encore fidele à la loi qui avoit été volontairement établie dans la société dès le commencement des troubles, & qui ne permettoit pas de jouer d'argent, tant que la guerre dureroit. Cette loi n'étoit pas suivie exactement dans les clubs & dans les parties que les hommes faisoient entr'eux. Les habitans de Boston aiment assez le gros jeu; & peut-être est-il heureux que la guerre soit venue à propos pour modérer cette passion dont les conséquences commençoient à devenir dangereuses.

Le jeudi 21 il tomba tant de neige que je me résolus de différer mon départ. M. Brick qui donnoit un grand dîner à M. d'Aboville & aux Officiers de l'artillerie françoise, ayant appris que je n'étois pas parti, vint me prier d'être de ce dîner; je m'y rendis en carosse avec M. de Vaudreuil. M. de Barrel étoit venu aussi me prier de prendre du thé chez lui; nous y allâmes en sortant de table, & dès que nous fûmes libres, nous nous hatâmes de retourner chez Madame Tudor. Son mari, après lui avoir parlé plusieurs fois tout bas, nous décéla enfin le secret d'une très jolie plaisanterie qu'elle avoit faite; c'étoit une requête

à la Reine, écrite en françois, où sous prétexte de se plaindre de M. de Vaudreuil & de son escadre, elle en faisoit un éloge très fin & très agréable. Nous passâmes le reste de la soirée chez M. Brick qui nous avoit encore invité à souper, & nous y retrouvâmes tous les agrémens dont on jouit dans sa société. Je m'entretins beaucoup avec le Docteur *Jarvis*, jeune Médecin & même Chirurgien, mais de plus bon Whig & ayant d'excellentes vues en politiques. Lorsque M. d'Estaing partit de Boston, il fut chargé de soigner les malades & les blessés qu'on y laissoit. Il m'a conté que ces malades qui étoient tous en pleine convalescence, retomberent pour la plupart, lorsqu'on eut transféré l'hôpital de la ville de Boston où ils étoient en bon air, à Rocksbury, qui est un lieu mal sain & entouré de marais. Les Médecins d'Amérique donnent beaucoup plus d'importance que les nôtres aux qualités de l'atmosphere, & ils emploient souvent le changement d'air comme remede.

Le 22, je partis à dix heures, après avoir fait mes adieux à M. le Marquis de Vaudreuil, & après

avoir eu lieu d'être également fatisfait de lui & de la ville de Boston. On ne sauroit croire combien le séjour de l'escadre a contribué à rapprocher les deux nations, & à resserrer les nœuds qui les unissent. La vertu de M. le Marquis de Vaudreuil, les bonnes mœurs dont il donne l'exemple, ainsi que celui de la simplicité & de la bonté dans les manieres, exemple suivi par les Officiers de son escadre au-delà de toute espérance, ont captivé les cœurs d'un peuple qui, bien que l'ennemi le plus déclaré des Anglois, n'avoit pas été jusques-là le plus ami des François. J'ai entendu cent fois répéter à Boston que dans le tems même de la plus grande union avec la Métropole, jamais un vaisseau de guerre anglois n'avoit relâché dans ce port, qu'il n'y eût des querelles très fortes entre le peuple & les matelots, & que l'escadre françoise y avoit passé trois mois, sans qu'il se fût élevé seulement la moindre dispute. Les Officiers de notre marine ont été reçus par-tout, non-seulement comme des alliés, mais comme des freres; ils ont été admis à la plus grande familiarité par les dames de Boston, sans qu'une seule indiscrétion,

indifcrétion, fans que la moindre prétention ou la plus petite apparence de fatuité, ait troublé la confiance & l'innocence de ce commerce.

Les obfervations que j'ai déja eu occafion de faire fur le commerce de la nouvelle Angleterre, m'épargnent la peine d'entrer dans aucun détail particulier fur la ville de Bofton, je parlerai feulement d'une vexation qu'on y exerce fur les négocians; vexation plus odieufe encore que celle dont j'ai fait mention au fujet de M. Tracy & que je n'avois pas encore foupçonnée avant que M. Brick m'en eût fait un détail circonftancié. Outre les droits d'*excife* & de *licence* dont j'ai parlé plus haut, les commerçans font foumis à une efpece de *taxe d'aifés*, & cette taxe eft impofée arbitrairement par douze affeffeurs, nommés à la vérité par les habitans de la ville; mais comme le plus gros négociant n'a pas plus de voix que le plus petit marchand, on peut imaginer comment les intérêts des gens riches font ménagés par ce comité. Ces douze affeffeurs ayant donc un plein pouvoir d'impofer les gens fuivant leur faculté, ils eftiment, à vue de pays, la quantité d'affaires qu'un négo-

cìant peut avoir & le produit qu'il en peut tirer; par exemple, M. Brick étant Agent de la marine françoise, & de plus, intéressé dans plusieurs commerces, entr'autres dans celui des assurances, on calcule combien il peut faire d'affaires, ce dont on juge par les lettres de change qu'il endosse & par ses souscriptions, & suivant des estimations où l'on ne tient compte ni des frais, ni des pertes, on suppose qu'il gagne tant par jour, & en conséquence on le taxe à tant par jour. Pendant l'année 1781, M. Brick a payé jusqu'à trois guinées & demie par jour. On sent qu'il n'y a que le patriotisme & sur-tout l'espérance d'une prompte conclusion qui puisse faire supporter un impôt si odieux & si arbitraire; mais en même tems on ne peut trop louer la patience avec laquelle le commerce, & M. Brick en particulier, s'y sont soumis.

Le 22, j'allai sans m'arrêter, coucher à *Wrem-tham*, & le 23 j'arrivai pour dîner à Providence, où je trouvai toute notre infanterie rassemblée, en attendant que les vaisseaux fussent prêts à la recevoir; j'y passai six jours, pendant lesquels je fis

cependant une course de vingt-quatre heures pour aller à Newport voir mes anciens amis.

Le 30 Novembre je partis de Providence avec MM. Lynch, Montesquieu & de Vaudreuil, & j'allai coucher à Voluntown. Le lendemain M. Lynch (1) retourna à Providence, & nous nous séparâmes avec un égal regret de part & d'autres. Ce jour-là premier Décembre je m'arrêtai à Windham pour faire reposer mes chevaux, & j'allai coucher à *Whit's-Tavern* près de Bolton. Le 2 j'arrivai à Hartford pour déjeûner. J'y passai deux ou trois heures, tant pour arranger plusieurs choses relatives au départ de mes équipages, que pour rendre visite à Madame Wadsworth. M. Frank-Dillon, qui m'étoit venu trouver à Providence & qui y

(1) M. Lynch, qui étoit Aide-Major-Général, & destiné à être employé sous les ordres de M. le Baron de Vioménil, s'embarqua avec les troupes. M. de Talleyrand voulut les suivre comme simple volontaire ; il se revêtit d'un uniforme de soldat au régiment de Soissonnois, & en entrant dans la ville de Boston, il marcha dans les rangs de la compagnie de chasseurs de ce régiment. Cette compagnie devoit s'embarquer sur le même vaisseau que montoit M. le Comte de Ségur, qui étoit alors Colonel en second de Soissonnois, il y resta attaché, & ne le quitta qu'à son retour en Europe.

étoit resté un jour de plus que moi, me joignit. J'allai coucher à Farmington où j'arrivai à l'entrée de la nuit; je descendis à l'auberge d'un M. Wadsworth qui n'est pas parent du Colonel, mais chez qui j'avois logé un mois auparavant, lorsque je marchois avec ma division. Madame Lewis ayant appris que j'y étois, m'envoya d'abord son fils me proposer de venir loger chez elle. Je m'en excusai & lui fit dire que le lendemain j'irois déjeûner avec elle avant de partir; mais au bout d'un quart-d'heure elle vint elle-même & soupa avec moi: elle étoit accompagnée d'un Colonel de milice dont j'ai oublié le nom. Le 3 au matin j'allai voir le Ministre Pitking chez qui j'avois logé l'année précédente, lorsque l'armée françoise joignit le Général Washington sur la riviere pu nord. C'est un homme d'une tournure gaie & un peu original, qui ne manque ni de littérature, ni d'instruction. Son pere a été Gouverneur du Connecticut; il fait profession d'aimer beaucoup les François, & il me chargea, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, de faire ses complimens au Roi, & de lui dire qu'il y avoit en Améri-

que un Miniſtre presbytérien ſur les prières duquel il pouvoit compter. J'allai de là déjeûner chez Madame Lewis. A dix heures du matin je me mis en marche pour Licht-Field ; je trouvai les chemins très mauvais, mais le pays embelli par de nouveaux défrichemens & par un aſſez grand nombre de maiſons nouvellement bâties, dont pluſieurs étoient des auberges. Je n'arrivai à Licht-Field qu'à quatre heures après-midi, & j'y logeai à *Shelding's-Tavern*, nouvelle auberge, grande, ſpacieuſe & propre, mais aſſez mal pourvue : je fus pénétré de triſteſſe en voyant que M. Shelding faiſoit monter à cheval un negre pour l'envoyer dans le voiſinage chercher de quoi faire notre ſouper ; ce ſouper ne ſe fit pourtant pas trop attendre, & fut aſſez bon.

Le 4, je partis à huit heures & demie du matin. Je m'arrêtai à Washington, après avoir admiré encore une fois le tableau pittoreſque qu'offrent deux *falls* & deux uſines, qu'on trouve à moitié chemin de Licht-Field à Washington. Ce ne fut pas non plus ſans plaiſir que j'obſervai le grand changement que deux années avoient produit

dans un pays jusqu'alors désert & sauvage. Lorsque j'y passai deux ans auparavant, il n'y avoit qu'un mauvais cabaret ; à présent on peut choisir entre quatre ou cinq auberges, toutes propres & logeables. Celle de *Morgan* passe à présent pour la meilleure, mais une méprise me fit descendre dans une autre que je ne crois pas moins bonne. C'est ainsi que la guerre, en arrêtant les progrès du commerce, a été utile à l'intérieur des terres; elle a non-seulement obligé plusieurs négocians à quitter les côtes & à chercher des habitations paisibles au milieu des montagnes; mais elle a forcé le commerce à recourir aux transports par terre & à fréquenter des chemins dont autrefois on ne faisoit que très peu d'usage. Je n'arrivai à Moor-House's-Tavern qu'à cinq heures du soir ; cette fois-ci je passai la riviere de *Bull's-Works*, & m'étant encore arrêté pour considérer ce beau paysage, je pus me convaincre que je n'en avois pas fait trop d'éloge dans mon premier journal. La riviere qui étoit grossie par le dégel, étoit même encore plus imposante dans sa cataracte ; mais on avoit laissé tomber un magasin de charbon, & cela rendoit

l'aspect des usines moins piquant. Dans cette occasion, je n'eus pas fort à me louer de l'auberge de Moor-House : le Colonel qui lui avoit donné son nom ne la tenoit plus, il l'avoit cédée à son fils qui étoit absent ; de sorte qu'il n'y avoit que des femmes dans la maison. M. Dillon qui avoit un peu pris le devant, eut toutes les peines du monde à les déterminer à tuer des poulets : notre souper fut médiocre, & dès qu'il fut fini & que nous nous fumes rapprochés de la cheminée, nous vîmes ces femmes, au nombre de quatre, se mettre à table à notre place, & manger les restes de notre souper avec un dragon Américain, qui étoit là en station ; ce qui nous donna quelqu'inquiétude pour celui de nos gens. Nous apprîmes en effet qu'elles ne leur avoient laissé qu'une très petite portion. Ayant fait, le lendemain matin, quelques questions à une d'entr'elles, qui n'avoit que seize ans & qui étoit assez jolie, j'appris que cette jeune personne, ainsi que sa sœur, un peu plus âgée qu'elle, n'étoient pas de la maison, mais qu'ayant été chassées par les Sauvages des environs de *Vioming* où elles

habitoient, elles étoient venues se refugier dans les voisinages où elles travailloient pour vivre ; & qu'étant liées avec Madame Moor-House, elles se faisoient un plaisir de l'aider, dans les tems où les voyageurs abondoient le plus ; car ce chemin est à présent très fréquenté. Je vis les yeux de cette pauvre fille se remplir de larmes en me contant son aventure ; mon intérêt pour elle s'en accrut, & lui en ayant demandé les détails, elle me dit, que son frere avoit été massacré presque sous ses yeux ; que pour elle, elle n'avoit eu que le tems de se sauver à pied, en courant de toutes ses forces ; qu'elle avoit fait ainsi cinquante milles avant de trouver un cheval, & qu'alors elle avoit les pieds tout en sang. D'ailleurs elle n'étoit pas dans le besoin & ne sentoit pas le poids de la misere : c'est un fardeau inconnu en Amérique. Etrangeres, fugitives, ces deux sœurs infortunées avoient trouvé du secours. Le logement, la nourriture, sont des choses dont on ne manque jamais dans ce pays ; les vêtemens sont plus difficiles à se procurer, parce que toutes les étoffes sont très cheres, mais elles tâchoient d'y subvenir par

leur travail. Je leur donnai un louis pour s'acheter quelque petite parure; mes Aides-de-Camp à qui je confiai ſur le champ ce que je venois d'apprendre, leur donnerent auſſi; & cette petite munificence fut bientôt connue de la maîtreſſe de la maiſon, qui conçut beaucoup d'eſtime pour nous, & parut très repentante d'avoir eu tant de répugnance à tuer ſes poulets.

Le 5, je partis à neuf heures, & j'allai tout d'une traite à Fishkill où j'arrivai à deux heures & demie, après avoir fait vingt-quatre milles dans de très mauvais chemins. Je deſcendis à la taverne de M. *Boerom* que je reconnus être la même où j'avois logé deux ans auparavant, & qui étoit tenue alors par Madame Egremont: je trouvai la maiſon changée à ſon avantage, & j'y fis un très bon dîner. Je paſſai la riviere du nord à l'entrée de la nuit, & j'arrivai à ſix heures à *Newborough*, où je trouvai M. & Madame Washington, le Colonel *Tighman*, le Colonel *Humphreys* & le Major *Walker*. Le quartier général de Newborough conſiſte dans une ſeule maiſon, & cette maiſon qui eſt conſtruite à la hollandoiſe, n'eſt ni vaſte ni com-

mode. La plus grande piece qu'elle contienne, qui est celle où se tenoit la famille du propriétaire, & dont le Général Washington a fait sa salle à manger, est à la vérité assez spacieuse, mais elle a sept portes & une seule fenêtre. La cheminée ou, pour mieux dire, la plaque de la cheminée est contre la muraille, de sorte qu'il n'y a dans le fait qu'un tuyau de cheminée, & que le feu est dans la chambre même. Je trouvai en arrivant la compagnie rassemblée dans une assez petite piece qui servoit de *parloir*. A neuf heures on servit le souper, & lorsqu'il s'agit de s'aller coucher, je reconnus que la chambre où le Général me conduisit, étoit précisément ce même parloir où il venoit de faire tendre un lit de camp. Le lendemain matin, nous nous rassemblâmes à dix heures pour déjeûner, & pendant ce tems-là on replia le lit de camp, & ma chambre redevint salle de compagnie pour toute l'après-dînée; car les mœurs américaines ne permettent pas de laisser un lit dans l'endroit où on reçoit du monde, sur-tout lorsqu'il y a des femmes. La petitesse de la maison & la gêne où je voyois que M. & Madame Washington s'étoient mis pour

me recevoir, me firent appréhender que M. de Rochambeau qui avoit dû partir un jour après moi, ne fit la même diligence que j'avois faite, & n'arrivât à Newborough le jour même où j'y séjournois. Je pris donc le parti d'envoyer au-devant de lui jusqu'à Fishkill pour l'engager à y coucher. Ma précaution ne fut pas inutile, car mon exprès le trouva déja arrivé au *Landing*(1); il y coucha, & ne nous joignit que le lendemain matin au moment où je partois. La journée de mon séjour se passa ou à table ou en conversation. Le Général *Hand*, le Colonel *Ried*, du New-Hampshire & le Major *Graham* vinrent dîner avec nous. Je pris congé, le 7, du Général Washington: on n'aura pas de peine à croire que cette séparation fut douloureuse pour moi; mais je me souviens avec trop de plaisir du véritable attendrissement qu'elle lui causa, pour n'en pas faire mention. Le Colonel Tighman monta à cheval avec moi pour me faire voir, chemin faisant, les barraques qui servent de quartier d'hiver à l'armée américaine : elles n'étoient pas encore

(1) *Landing*, lieu de débarquement. Ce mot vient de *to land*, débarquer, prendre terre.

totalement finies, quoique la saison fût déja avancée & le froid très rigoureux; au reste, elles sont spacieuses, saines & bien construites: elles consistent dans un rang de *Lug-houses*, contenant deux chambres, habitées chacune par huit soldats au complet, ce qui fait communément cinq ou six hommes effectifs; un second rang de pareilles barraques est destiné seulement aux bas-officiers. Ces barraques sont placées au milieu des bois, sur le penchant des collines & à portée de l'eau; comme on s'attache à choisir un endroit sain & convenable, l'armée se trouve sur plusieurs lignes qui ne sont pas exactement parallelles entr'elles. Une chose qui paroîtra surprenante en Europe, c'est que ces barraques sont construites sans qu'on y emploie un seul morceau de fer, pas même des cloux; ce qui rendroit l'ouvrage long & difficile, si les Américains n'étoient pas très adroits à travailler le bois. Après avoir vu les barraques, je regagnai le grand chemin; mais ayant passé devant la maison du Général Gates, la même que le Général Knox habitoit en 1780, je m'y arrêtai le tems de faire une visite de politesse. Le reste du jour, j'eus très beau tems. Il fallut faire

repaître & repofer mes chevaux dans une auberge qui appartient au Town-ship appellé *Chefter*. Je ne trouvai dans cette auberge qu'une femme qui me parut bonne & honnête, & qui avoit des enfans charmans. Cette route eft peu peuplée, mais on y forme tous les jours de nouveaux établiffemens. Avant d'arriver à Chefter, j'avois paffé fut un pont de bois, une creek appellée *Murder's-River*, qui fe jette dans la riviere du nord, au-deffus de New-Windfor au-delà de Chefter; je côtoyai toujours un *ridge* de montagnes, qui fépare ce pays du *Clove*. Warwick où je couchai, affez gros lieu pour un pays qui eft encore fi fauvage, eft fitué à douze milles de Chefter & à vingt-huit milles de Newborough: j'y logeai dans une très bonne auberge tenue par M. Smith, le même chez qui j'avois couché deux ans auparavant à Cockeat où il tenoit alors une auberge fort inférieure à celle-ci. L'armée américaine ayant, depuis deux ans, fes quartiers d'hiver près de Weft-pointe, M. Smith avoit jugé avec raifon que ce chemin feroit plus fréquenté que celui de Paramus, & il avoit loué cette auberge d'un M. *Beard*, chez qui je m'arrêtai le lendemain

pour déjeuner. La maison lui avoit été cédée avec quelques meubles, & il avoit de plus cent cinquante acres de terre qui en dépendoient, & pour le tout, il payoit par an soixante-dix pounds, à-peu-près cent pistoles. J'eus tout lieu d'être content & de l'ancienne connoissance, & du nouvel établissement.

Le lendemain 7, je partis avant déjeûner; la neige me prit dès que je fus à cheval, & ne cessa de tomber que lorsque je fus arrivé à Beard's-tavern. Cette maison n'étoit pas à beaucoup près si bonne que l'autre, mais on travailloit à l'augmenter. Je demandai à M. Beard, qui est Irlandois de nation, pourquoi il avoit quitté sa bonne maison de Warwick pour tenir auberge dans celle où je le voyois: il me répondit que c'étoit un établissement qu'il formoit pour son gendre, & que, lorsqu'il l'auroit mise en bon état, il retourneroit dans sa maison de Warwick. Ce M. Beard avoit vécu long-tems à New-York où il avoit été marchand, & avoit même vendu des livres; ce que j'eus occasion d'apprendre, ayant trouvé quelques bons livres chez lui, entr'autres, l'*Human-Prudence* que je lui

achetai. La neige cessa vers midi, & le tems s'adoucit; mais, dans l'après-midi, elle revint par bouffée: j'en fus dédommagé par le bel effet que produisit, au milieu des nuages, le soleil couchant dont la lumiere se réfléchissoit à l'orient, & faisoit une espece de parélie. Vers le soir, le tems devint très froid. J'arrivai à *Sussex* une heure avant la nuit, & je logeai chez M. *Willis*. Comme le feu n'étoit pas encore bien allumé dans la chambre qui m'étoit destinée, j'entrai dans le *parloir* où je trouvai plusieurs particuliers qui paroissoient s'être rassemblés là pour traiter de quelques affaires; ils avoient déja, selon l'usage, bu une bonne quantité de grog, & l'un d'eux, appellé M. *Archibald-Stewart*, s'en sentoit un peu. La conversation s'établit entre nous. M. *Poops*, ci-devant Aide-de-Camp du Général *Dikinson*, & maintenant riche propriétaire dans les Jerseys, ayant appris que j'allois à Bethléem (1),

(1) Bethléem est une espece de colonie fondée par les *Freres Moraves*, appellés souvent *Herrenhutter*. C'étoit pour voir cet établissement, & en même tems la ville d'*Easton*, & la haute Delaware, que j'avois quitté la route ordinaire, qui conduit de New-Windsor à Philadelphie.

ou, en ayant jugé par les informations que je prenois sur les chemins, me proposa très obligeamment de venir le lendemain coucher chez lui. Son habitation est sur les bords de la Delaware, à vingt-six milles de Sussex, à treize milles d'Easton, & à vingt-quatre milles de Bethléem. J'eus d'abord quelque répugnance à accepter, par la crainte qu'on a toujours, en pareil cas, de gêner ou d'être gêné. Cependant il insista si vivement & m'assura si souvent que je ne trouverois pas d'auberge, que je promis en quelque façon d'aller le lendemain coucher chez lui. Ces Messieurs, & lui en particulier me donnerent tous les renseignemens dont j'avois besoin. Je voulois voir le *Moravian-Mill*(1), village situé sur le village d'Easton à quatre milles au-delà de Sussex; il m'adressa à un M. *Calver* qui tient là une espece d'auberge. Ces Messieurs partirent, & je passai une soirée fort agréable, près d'un bon feu, & me félicitant de n'être pas exposé au froid très rigoureux qu'on sentoit dès qu'on sortoit de la maison. Je fus aussi très content du souper & de

(1) Le moulin des Moraves: c'est une propriété qu'ils ont acquise dans le voisinage de Bethléem.

de mon hôte M. Willis qui me parut un galant homme & de bonne converſation. Il eſt né à Elizabeth-Town, & n'eſt établi à Suſſex que depuis ſeize ans. C'eſt ainſi que la population remonte dans l'intérieur des terres, & va chercher des pays nouveaux.

Le 8 je partis un peu avant neuf heures: il faiſoit encore très froid, & les chemins étoient couverts de neige & de glace; mais en nous éloignant du *Ridge*, pour tourner vers l'oueſt, & deſcendant des hautes montagnes ſur des collines plus baſſes, nous trouvâmes la température plus chaude, & enſuite la terre entierement découverte. J'arrivai vers onze heures & demie au *Moravian-Mill*, & m'étant arrêté chez M. *Calver*, j'appris que j'y avois été annoncé par M. Poops, & qu'on y avoit préparé notre déjeûner. Cette nouvelle attention de ſa part m'encourageoit encore plus à accepter ſes offres pour la ſoirée. Dès que nous eûmes déjeûné, M. Calver, qui nous avoit traité avec un empreſſement & un reſpect, plus allemand qu'américain, nous ſervit de guide & nous mena d'abord au moulin à ſcie : c'eſt le plus

beau & le mieux entendu que j'aie vu; un feul homme fuffit pour diriger l'ouvrage; les mêmes roues qui font mouvoir les fcies fervent auffi à conduire les troncs d'arbres de l'endroit où on les dépofe jufqu'à l'attelier, ce qui fait une longueur de vingt-cinq à trente toifes: ils font placés fur un traîneau, lequel gliffant fur une couliffe, eft tiré par une corde qui fe roule & fe déroule fur l'axe même de la roue. Les planches fe vendent fix shellings (à-peu-près 4 livres 10 fols) le cent; fi on fournit le bois, on paie la moitié moins; alors la planche ne revient pas à deux liards le pied. Ce moulin eft près de la chûte d'un étang qui lui fournit de l'eau. On a creufé affez profondément dans un roc de Schifte pour former le canal qui conduit l'eau au moulin à farine. Celui-ci a été bâti à une portée de fufil au-deffus du premier; il eft très beau & conftruit fur le même plan que celui de Madame Bowling à Petersburg, mais il n'eft pas fi grand. Du moulin je me rendis à l'églife: c'eft un bâtiment quarré qui renferme auffi le logement du Miniftre. Ce qu'il y a de fingulier, c'eft que le lieu où fe fait

l'office, & qu'on doit appeller proprement l'église, est au premier étage : elle ressemble assez à celle des Presbitériens, excepté qu'il y a un orgue & quelques tableaux de piété. Ce lieu de priere, singulierement placé, me rappelle un assez bon conte que j'ai entendu faire à Boston. On y célébroit autrefois le service divin dans un temple, où les fideles n'étoient pas, à la vérité, rassemblés au premier étage, mais qui contenoit aussi le logement du Ministre, & des caves en souterrain. Le Pasteur, très savant homme d'ailleurs, outre ses fonctions spirituelles faisoit aussi quelque commerce; il vendoit du vin, c'est-à-dire, qu'il en sortoit de sa cave & qu'il n'y en entroit jamais. Un negre fort simple qui le servoit, avoit coutume de dire que son maître étoit un grand saint, car il l'employoit tous les ans à rouler dans sa cave quantité de pieces de cidre; & quand il avoit prêché & prié quelques dimanches de suite sur ce cidre, il se trouvoit ensuite que c'étoit du vin.

Au sortir de l'église j'apperçus M. Poops qui s'étoit donné la peine de venir au-devant de moi;

il n'y avoit plus moyen de reculer; d'ailleurs j'étois déjà tout résigné. Nous montâmes à cheval ensemble, & après avoir passé par une vallée assez fertile où l'on voit de belles fermes, hollandoises pour la plupart, & des champs très bien cultivés, j'arrivai vers la fin du jour à son domicile. C'est un charmant établissement qui consiste en mille acres de terre, dont la plus grande partie en culture; un beau moulin à farine, un autre à scie, & une distillerie. On conclura aisément que l'homme qui habite là ne doit pas s'ennuyer. Le manoir est petit, mais propre & joli. Il me conduisit dans le parloir, où je trouvai Madame Poops sa femme, Madame Scotland sa belle-mere, & M. Scotland son beau-frere. Madame Poops est d'une figure agréable, quoique un peu flétrie par l'habitude d'une mauvaise santé : son maintien est parfait & sa conversation est aimable. La soirée se passa très bien, moitié à causer, moitié à jouer, car Madame Poops me donna

(1) On paie à ce moulin 35 shellings pour faire moudre cent boisseaux de bled; ce qui revient à 20 ou 22 sols le setier, à-peu-près le même prix qu'on donne en France.

une leçon de *Bagamon* & je lui en donnai une de *Trictrac*. Je m'entretins aussi avec M. Scotland, jeune homme âgé de 26 ans seulement, mais qui a fait trois campagnes, comme Capitaine d'artillerie, & qui est maintenant homme de loi, déja très employé. On sait que c'est en Amérique l'état le plus considéré & le plus lucratif. Il me dit que pour une simple consultation on lui payoit ordinairement quatre dollards, ou même un *half-joe*, (42 livres de notre monnoie); de plus, quand l'action est commencée, on paye encore autant pour chaque *writ*, ou chaque *deed*; c'est-à-dire, pour chaque acte ou chaque écriture; car en Amérique les Avocats sont en même tems Procureurs & Notaires. J'eus aussi beaucoup de plaisir à causer avec M. Poops, qui est un homme bien élevé, instruit, actif, & conduisant différentes affaires où il porte beaucoup d'intelligence. Il fut employé dans le *Commissariat*, lorsque le Général *Green* étoit Quartier-Maître-Général, & il fit alors de grandes *exertions* (1) pour nourrir l'ar-

(1) *Exertions* est un terme très usité en anglois, & aussi trè

mée ; auſſi a-t-il été fort en butte aux Torys, au point qu'il a été obligé pendant long-tems d'être armé dans ſa maiſon & de ſe barricader toutes les nuits. Le ſouper fut auſſi agréable que la partie de la ſoirée qui l'avoit précédé. Les Dames ſe retirerent à onze heures, & nous reſtâmes à table juſqu'à minuit. Le frere de M. Poops arriva comme nous étions au deſſert : il me parut auſſi avoir de l'eſprit ; il a été marié en Virginie, où il avoit épouſé une fille du Colonel *Fims*, lequel avoit épouſé une de ſes ſœurs. Il eſt maintenant veuf.

Le lendemain, 10 Décembre, je déjeûnai avec les Dames, & je partis à dix heures & demie ; M. Poops voulant m'accompagner juſqu'à *Eaſton*, où il avoit envoyé dire qu'on me préparât à dîner ; j'aurois mieux aimé ſuivre mon uſage ordinaire, qui eſt de ne faire mon repas qu'à la fin de la journée ; mais il falloit bien payer par un peu de complaiſance toutes les politeſſes que j'avois reçues. A deux milles de la maiſon de M. Poops

expreſſif ; il ſignifie l'induſtrie & l'activité qu'on met à toutes les choſes difficiles.

nous passâmes à gué une petite riviere; ensuite nous voyageâmes dans un pays agréable & bien cultivé. Quelques milles avant d'arriver à Easton, nous nous trouvâmes sur une hauteur d'où l'on découvre beaucoup de pays, & entr'autres une chaîne de montagnes que M. Poops nous fit remarquer; c'est une partie de celle qui traverse toute l'Amérique du sud au nord. Il nous fit observer deux especes de *hiatus* qui ressemblent à deux grandes portes ou deux grandes fenêtres; l'un est une trouée par laquelle passe la Delaware, en perçant la montagne; l'autre est un *gap* ou *col* qui conduit de l'autre côté des montagnes, & par où passe le chemin qui mene à *Vioming*; chemin devenu célebre par la marche du Général Sullivan en 1779. (1). Avant d'arriver à Easton,

(1) *Voyez* le premier Journal, à l'endroit où l'Auteur rend compte de ses entretiens avec le Général Schuyler. De quelque maniere que se fît cette expédition, qui eut lieu en 1779, après l'évacuation de Philadelphie & la diversion exercée par l'escadre de M. le Comte d'Estaing, la plus grande difficulté à surmonter consistoit dans une longue marche qu'il falloit exécuter à travers des bois, des marais & des déserts, portant toutes ses provisions sur des bêtes de somme, & étant sans cesse exposé aux attaques des sauvages.

nous paſsâmes ſur des *fery-boats*, la branche orientale de la Delaware; car cette ville eſt ſituée dans la fourche que forment les deux branches de la riviere: elle eſt aſſez jolie quoique peu conſidérable; il y a toute apparence qu'elle s'agran-

L'inſtruction que le Général Sullivan donna à ſes Officiers, l'ordre de marche qu'il preſcrivit à ſes troupes, & la diſcipline qu'il sut y maintenir, feroient honneur aux Généraux les plus éxpérimentés, tant anciens que modernes. On peut aſſurer que le Journal de cette expédition ne perdroit rien à être placé à côté de la retraite des Dix-mille, avec laquelle il auroit beaucoup de rapports, ſi l'on pouvoit comparer des manœuvres dont l'attaque eſt le but, avec celles qui n'ont d'autre objet que le ſalut d'un corps abandonné. Le Général Sullivan, après une marche de plus d'un mois, parvint, ſans avoir éprouvé aucun échec, au camp retranché, qui étoit le dernier aſyle des ſauvages; il les attaqua & fut reçu avec beaucoup de courage: la victoire ſeroit même reſtée indéciſe, ſi les ſauvages, qui avoient perdu un grand nombre de leurs Chefs dans le combat, ce qui ne manque jamais de les intimider, n'avoient pris le parti de ſe retirer pendant la nuit. On détruiſit leurs habitations & leurs maiſons, & depuis ils ne ſe ſont pas remontrés. Quelque légere & inſuffiſante que ſoit l'idée qu'on a pu donner de cette campagne, peut-être ſuffira-t-elle pour que les militaires européens apprennent avec quelqu'étonnement que le Général Sullivan étoit en 1775 Avocat, ou homme de loi, & que dès l'année 1780, il avoit quitté l'armée pour reprendre cette profeſſion. Il eſt à préſent Gouverneur du New-Hampshire.

dira à la paix, lorſque les Américains ne craignant plus les Sauvages, cultiveront de nouveau les terres fécondes qui ſe trouvent entre la *Suſquehanah* & la Delaware. M. Poops me conduiſit à l'auberge de M. Smith: ce M. Smith eſt à-la-fois aubergiſte & homme de loi (*Lawer*). Il poſſede une jolie bibliotheque; & ſon fils que M. Poops me préſenta à mon arrivée, me parut un jeune homme inſtruit & bien élevé. Je le priai à dîner avec nous, ainſi qu'un autre jeune homme qui étoit en penſion chez lui: ce dernier étoit venu de la Dominique où il eſt né, pour achever ſes études parmi les Américains auxquels il paroiſſoit beaucoup plus attaché qu'aux Anglois. Il avoit choiſi Eaſton comme un lieu plus ſalubre & plus paiſible que les autres villes d'Amérique, & il trouvoit dans les leçons & dans les livres de M. Smith, toute l'inſtruction qu'il pouvoit deſirer. Comme j'avois été annoncé, je ne fus pas obligé d'attendre long-tems mon dîner. A trois heures & demie je remontai à cheval: M. Poops voulut encore m'accompagner l'eſpace d'un mille ou deux, & pour m'y faire conſentir, il prétendit

qu'il y avoit une croiſée de chemins où je pourrois m'égarer. Enfin nous nous ſéparâmes, & il me laiſſa pénétré de reconnoiſſance pour les politeſſes dont il m'avoit comblé. Avant de m'éloigner tout-à-fait d'Eaſton, je m'arrêtai ſur une hauteur, où j'admirai pendant quelque tems le coup-d'œil pittoreſque qu'offrent les deux branches de la Delaware, & la forme confuſe & biſarre des montagnes, à travers leſquelles elles pourſuivent leur cours. Lorſque je me fus raſſaſié de ce ſpectacle, il me fallut preſſer ma marche pour arriver à Bethléem avant la nuit : il y avoit onze milles & je les fis en deux heures ; cependant je ne pus réuſſir à arriver de jour. Je n'eus pas de peine à trouver la taverne, car elle eſt préciſément à l'entrée de la ville. Cette taverne a été bâtie aux dépens de la ſociété des Freres Moraves, à laquelle elle ſervoit autrefois de magaſin ; elle eſt très belle & très ſpacieuſe. Celui qui la tient n'en eſt que le régiſſeur, & il eſt obligé de rendre compte aux adminiſtrateurs. Comme j'avois dîné, je ne demandai que du thé, mais je commandai un déjeûner pour le lendemain matin à dix heures.

L'hôte me dit qu'il avoit un *growse* ou *heath-hen*; (poule de bruyeres), je me le fis bien vîte apporter, car j'avois depuis long-tems une grande curiosité de voir cet oiseau. Je trouvai que ce n'étoit ni la poule de Pharaon, ni le coq de bruyeres: il est à-peu-près de la grosseur d'un faisan; mais il a la queue courte & la tête d'un chapon, auquel il ressemble encore par la forme de son corps; ses pattes son garnies de duvet. Cet oiseau est remarquable par deux grandes plumes transversales qu'il porte au-dessous de la tête; la couleur des plumes du ventre est mêlée de blanc & de noir; celle des aîles est d'un gris rouge, comme les perdrix grises. Lorsque le *growse* est roti, sa chaire est noire comme celle du coq de bruyeres, mais elle est plus délicate & a plus de fumet.

Je ne pus tirer de grandes lumieres de mon hôte sur l'origine, les opinions & les moeurs de la société; il me dit que le lendemain je verrois le Ministre & les Administrateurs qui pourroient satisfaire ma curiosité. Le 11, je sortis à 8 heures & demie, avec un Morave entre les mains duquel

mon hôte m'avoit remis. Il n'étoit gueres plus instruit, & il me servit seulement de guide. C'est un marin qui se trouve avoir quelques talens pour le dessin, & qui s'amuse à l'enseigner aux jeunes gens ; car depuis la guerre il a renoncé à la mer ; quoiqu'il y ait envoyé son fils. Il subsiste d'un petit bien qu'il possede à Reading, mais il vit à Bethléem, où il est en pension chez un particulier ainsi que sa femme. Nous allâmes d'abord voir la maison des *Célibataires* femelles, *Single-Women :* cet édifice est spacieux & bâti en pierres ; il est divisé en plusieurs grandes chambres, toutes échauffées par des poëles ; c'est-là que les filles travaillent, les unes à des ouvrages grossiers, tels que la filature du coton, du chanvre & de la laine ; les autres à des ouvrages de goût & même de luxe, tels que la broderie, soit en soie, soit en fil ; elles excellent sur-tout à faire des manchettes, des petits porte-feuilles, des pelottes, à-peu-près comme nos religieuses françoises. La Surintendante de cette maison vint me recevoir : elle est fille de condition & née en Saxe ; son nom est Madame de *Gastorff ;* mais elle ne se

prévaut pas de sa naissance, & elle parut même étonnée de voir que toutes les fois que nous montions ou descendions les escaliers, je lui donnois la main. Elle me mena au premier étage où elle me fit entrer dans une vaste piece à demi voutée & d'une propreté parfaite : c'est-là que couchent toutes les habitantes de la maison ; chacune a son lit à part, où la plume ne manque pas. Il n'y a jamais de feu dans cette salle, & quoiqu'elle soit haute & très aerée, on y a pratiqué au plafond un ventilateur semblable à ceux de nos salles de spectacles. La cuisine n'est pas grande, mais elle est propre & bien arrangée ; on y voit d'immenses marmites, placées sur des fourneaux comme dans nos hôpitaux. Les habitantes de la maison mangent au réfectoire ; elles ont tous les jours de la viande & des légumes : le prix qu'elles payent est trois shellings & demi par semaine, à-peu-près huit sols par jour ; elles n'ont pas de souper, & je crois que la maison ne fournit à déjeûner que le pain. Cette dépense & celle qu'elles peuvent faire pour le chauffage & la lumiere étant prélevées, elles jouissent du fruit de leur travail, qui est plus que

suffisant pour les entretenir. Cette maison a aussi un lieu de priere, mais il ne sert que pour celle qu'on fait tous les soirs, car les dimanches on va à l'église. Il y a un orgue dans cette chapelle, & j'y vis plusieurs instrumens de musique suspendus à des cloux. Je quittai Madame de Gastorff très content de sa réception & j'allai à l'église; elle est simple & ne differe gueres de celles que j'avois vue au *Moravian-Mill.* On y remarque aussi plusieurs tableaux de piété. De là je me rendis à la maison des hommes célibataires *Single-men.* J'entrai chez l'Intendant de cette maison & je le trouvai occupé à copier de la musique. Il avoit dans sa chambre un *forte piano* assez médiocre, fait en Allemagne. Je lui parlai musique & je trouvai qu'il étoit non-seulement musicien, mais compositeur; de sorte qu'ayant passé avec lui dans la chapelle je le priai de jouer de l'orgue: il joua des caprices dans lesquels il fit entrer beaucoup d'harmonie & de progressions de basse. Cet homme, dont j'ai oublié le nom, est né à New-York, mais il a passé sept ans en Allemagne & il en étoit arrivé récemment. Je le trouvai plus instruit que

les autres ; cependant ce ne fut pas sans quelque peine que je tirai de lui les détails suivans : Les freres Moraves, dans quelque endroit du monde qu'ils se trouvent, vivent sous le régime de leurs Métropolitains, lesquels habitent en Allemagne. C'est de là que les directeurs de la société envoyent des Commissaires pour régir les différens établissemens qu'elle a formés. Ce sont les mêmes Métropolitains qui avancent les fonds nécessaires pour ces établissemens : ces fonds rentrent à mesure que les Colonies prosperent ; ainsi le revenu des moulins dont j'ai déja parlé, de même que celui des fermes & des manufactures de Bethléem, sont employés, d'abord à payer les dépenses de la communauté, & ensuite à rembourser les intérêts & les fonds des avances faites en Europe. Bethléem, par exemple, possede une propriété territoriale achetée par les Moraves d'Europe ; cette propriété consiste en quinze cens acres de terre qui forment une vaste ferme, laquelle est tenue par un régisseur qui en rend compte à la communauté. Si un particulier veut avoir un lot de terre, il faut qu'il l'achete du public ; mais

à cette condition ; qu'en cas de défection de la secte, ou d'émigration du lieu, il ne pourra la remettre qu'à la communauté, qui lui rembourſera alors ce qu'il aura payé. Quant aux opinions, cette ſecte eſt plus près des Luthériens que des Calviniſtes : elle differe de ceux-ci en ce qu'elle admet dans les égliſes, la muſique, les images, &c. ; & des derniers, en ce qu'elle n'a point d'Evêque & qu'elle eſt gouvernée par un ſynode. Quant à la police ou à la diſcipline, elle a quelque choſe de monacale, puiſqu'elle recommande le célibat, ſans toutes fois l'ordonner, & qu'elle tient les hommes très ſéparés des femmes. Il y a une maiſon particuliere pour les veuves dans laquelle je ne ſuis pas entré. On voit que les deux ſexes étant ainſi ſéparés dans la vie habituelle, il n'exiſte gueres de ces connexions familieres qui conduiſent au mariage ; il eſt même contre l'eſprit de cette ſecte de ſe marier par inclination. Un jeune homme ſe trouve-t-il aſſez aiſé pour avoir une maiſon à lui & pour ſoutenir une femme & des enfans, il ſe préſente au Commiſſaire & lui demande une fille ; celui-ci lui en propoſe une, qu'il peut, à

la

la vérité, ne pas accepter ; mais il eſt contre l'uſage qu'on déſigne, qu'on choiſiſſe ſoi-même celle qu'on veut épouſer. Auſſi la Colonie Moravienne ne s'eſt-elle pas multipliée à beaucoup près autant que les autres Colonies américaines : elle eſt compoſée à Bethléem de ſix cens perſonnes à-peu-près, dont plus de moitié vit dans le célibat, & il ne paroît pas qu'elle ait augmentée depuis pluſieurs années. Au reſte on y prend toute ſorte de précaution pour aſſurer la ſubſiſtance des freres : dans les maiſons deſtinées aux célibataires des deux ſexes, il y a des maîtres qui enſeignent différens métiers.

La maiſon des célibataires que je vis en détail, ne differe pas de celle des filles ; je ne citerai qu'une ſeule choſe qui m'a paru digne d'être remarquée, c'eſt un moyen très commode qu'ils ont imaginé pour ſe faire éveiller à l'heure où ils veulent ſe lever : tous les lits ſont numérotés, & près de la porte eſt une ardoiſe ſur laquelle tous les numéros ſont enregiſtrés : celui qui veut s'éveiller de bonne heure, comme, par exemple, à cinq heures du matin, ſe contente d'écrire un 5 au-deſſous de ſon

numéro; les domestiques qui prennent soin de la chambre, sont suffisamment avertis, & le lendemain, à l'heure indiquée, ils vont droit au N°. du dormeur, sans avoir besoin de savoir son nom. Avant de sortir de cette maison, je montai sur le faîte de l'édifice, où l'on a pratiqué un belveder; de là je pus voir la petite ville de Bethléem & ses environs : elle est composée de soixante-dix ou quatre-vingt maisons; il y en a encore quelques-unes qui appartiennent à cette colonie, & qui sont distantes d'un mille ou deux du chef-lieu : elles sont la plupart assez jolies & bâties de pierres. Chaque maison a un petit jardin cultivé avec soin. En retournant chez moi, je fus curieux de voir la ferme: je la trouvai assez bien arrangée, mais le logement en étoit moins propre & moins bien tenu que dans les fermes angloises; c'est que les mœurs des Moraves sont encore tudesques comme leur langage. Enfin, à dix heures & demie, je rentrai à l'auberge où j'étois attendu par mon coq de bois, deux gelinottes & beaucoup d'autres bonnes choses, de sorte que je fus encore plus content de mon déjeûner que de ma promenade. Je partis à

midi pour aller à vingt milles delà, dans une auberge appellée *Kalf-tavern*; c'est une maison allemande assez pauvre & assez mal-propre. Nous avions passé la branche de l'est de la Delaware à un mille de Bethléem : il n'y a ni ville ni village sur le chemin, mais les bourgs auxquels appartiennent les maisons que nous vîmes, sont *Socconock* & *Springfield*. Le 12, je déjeûnai à Montgomery, à douze milles de Kalf-tavern, & passant ensuite à White-march & à German-town, j'arrivai à Philadelphie vers cinq heures après midi.

A Philadelphie, le 24 Décembre 1782.



LETTRE
DE
M. LE MARQUIS DE CHASTELLUX
A
M. MADISSON,
Professeur de Philosophie à l'Université de Williamsburg.

Je n'ai pas oublié, Monsieur, les engagemens que j'ai pris avec vous à mon départ de Williamsburg : ils me rappellent l'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer, & cette flatteuse prévention en ma faveur, qui en étoit la conséquence. Mais je crains d'avoir promis plus que je ne pouvois tenir; du moins ferai-je de bonne foi dans l'espece de banqueroute qne je suis obligé de faire: en vous donnant une pleine connoissance de mes foibles ressources, j'obtiendrai peut-être que vous me jugiez encore avec cette indulgence à laquelle vous m'avez si fort accoutumé. Les objets sur lesquels je comptois plutôt vous demander vos

lumieres que vous offrir les miennes, exigeroient de longues & de paiſibles méditations; & depuis que je ſuis parti de Virginie, j'ai toujours voyagé, tantôt par devoir avec les troupes, tantôt pour ſatisfaire ma curioſité qui m'a conduit dans l'eſt de l'Amérique, & juſques dans le New-Hampshire. Mais quand même ma vie auroit été plus tranquille, je n'en aurois pas été peut-être plus en état de remplir vos vues. Mon eſprit aidé, excité par le vôtre, trouvoit près de vous des forces qu'il a perdues depuis; & ſi, dans nos entretiens, j'ai exprimé quelques idées qui ont mérité votre approbation, ce n'eſt pas préciſément à moi qu'elles appartenoient, mais à l'interlocuteur d'un dialogue avec M. Madiſſon. Il faut maintenant que je paroiſſe dans toute ma foibleſſe, & même avec ce déſavantage de plus, que le tems & le loiſir me manquent à-la-fois, non-ſeulement pour rectifier mes penſées, mais même pour les jetter ſur le papier. N'importe, je vais commencer, perſuadé que vous ſuppléerez aiſément à tout ce que je ferai obligé d'omettre, & que le mérite de cet eſſai, s'il peut en avoir, ſera d'être achevé par vous.

Le fujet le plus fréquent de nos entretiens étoit le progrès que les fciences & les arts devoient faire en Amérique, & l'influence qu'il ne manqueroit pas d'exercer fur les mœurs & fur les opinions. Il femble que tout ce qui apppartient au gouvernement & à la légiflation, n'eft point fait pour entrer dans de pareilles confidérations ; & fans doute un étranger doit, autant qu'il eft poffible, éviter de traiter une matiere dont il ne peut être juge compétent. Mais, dans le monde moral comme dans le monde phyfique, rien n'eft ifolé, nulle caufe n'agit feule & indépendante. Soit que nous confidérions les beaux arts & les jouiffances qu'ils produifent, comme une délicieufe ambroifie que les Dieux ont bien voulu partager avec nous, foit que nous les regardions comme un poifon dangereux, cette liqueur, ou bienfaifante ou funefte, fera toujours modifiée par le vafe qui l'aura reçue. Il eft donc néceffaire d'arrêter un moment nos regards fur la conftitution politique du peuple américain : mais qu'il me foit permis de rappeller ici un principe que j'ai établi & développé ailleurs (1) ; c'eft

(1) *Voyez* le Livre de la Félicité publique.

que le caractere, le génie d'un peuple, n'est pas uniquement le produit du gouvernement qu'il a adopté, mais des circonstances dans lesquelles ce peuple s'est formé. Locke, & après lui, Rousseau ont observé que l'éducation des hommes devoit commencer dès le berceau, c'est-à-dire au moment où les premieres habitudes sont contractées: il en est de même des Etats. Longtems on put reconnoître dans les Romains riches & puissans les mêmes brigands que Romulus avoit rassemblés pour les faire vivre de rapine; & de nos jours, les François dociles & policés, peut-être jusqu'à l'excès, conservent encore les traces de l'esprit féodal, tandis que les Anglois, au milieu des clameurs contre l'autorité royale, laissent toujours appercevoir un respect pour la Couronne, qui rappelle l'époque de la conquête & le gouvernement des Normands. Ainsi *tout ce qui est, participe de ce qui a été;* & pour bien connoître un peuple, il ne faut pas moins étudier son histoire que sa législation. Si donc on veut se faire une idée de la république américaine, il ne faut pas confondre les Virginiens qu'un esprit aussi guerrier que mercan-

tile, aussi ambitieux que spéculatif, a conduit sur le continent, avec les nouveaux Anglois qui doivent leur origine à l'enthousiasme religieux; il ne faut pas croire trouver précisément les mêmes hommes en Pensylvanie, où les premiers colons ne songerent qu'à peupler & à cultiver les déserts, & dans la Caroline méridionale où la production de quelques denrées privilégiées fixe l'attention générale sur le commerce extérieur, & établit des connexions nécessaires avec l'ancien monde. Observons en passant que l'agriculture qui fut l'occupation des premiers colons, n'étoit pas un moyen suffisant de les assimiler les uns aux autres, parce qu'il est des genres de culture qui tendent à maintenir l'égalité des fortunes, & d'autres qui tendent à les détruire.

En voilà assez pour prouver que les mêmes principes, les mêmes opinions, les mêmes habitudes ne peuvent pas se rencontrer dans les treize Etats-Unis, quoiqu'ils soient tous soumis à-peu-près au même gouvernement; car quoique toutes leurs constitutions ne soient pas pareilles, c'est par-tout un gouvernement démocratique, & un gouverne-

ment de *repréſentation*, où le peuple donne ſon ſuffrage par ſes Délégués. Mais ſi nous voulons négliger les nuances qui diſtinguent entr'eux ces peuples confédérés, ſi nous n'enviſageons les treize Etats que comme une ſeule nation, nous obſerverons qu'elle doit conſerver longtems l'impreſſion des circonſtances qui l'ont conduite à la liberté. Tout philoſophe qui connoît les hommes, & qui a étudié les reſſorts qui les font mouvoir, doit être convaincu que, dans la révolution préſente, les Américains ont été guidés par deux principes, tandis qu'ils croyoient peut-être n'obéir qu'à un ſeul. Il diſtinguera dans leur légiſlation, dans leurs opinions, un principe *poſitif* & un principe *négatif*. J'appelle principe poſitif tout ce que la ſeule raiſon pouvoit dicter, dans un tems auſſi éclairé que celui-ci, à des peuples qui choiſiſſoient l'eſpece de gouvernement qui leur convenoit le mieux; j'appelle principe négatif tout ce qu'ils ont fait par oppoſition aux loix & aux uſages d'une puiſſance ennemie, pour laquelle ils avoient contracté une juſte averſion. Frappé des inconvéniens dont le gouvernement d'Angleterre

offroit l'exemple, on s'eſt tourné du côté oppoſé, & on a cru qu'on ne pourroit jamais s'en trop écarter. C'eſt ainſi qu'un enfant qui a rencontré un ſerpent dans ſon chemin, ne ſe contente pas de l'éviter, & fuit bien au-delà de l'endroit où il ſeroit à l'abri de ſes morſures. En Angleterre, un parlement ſeptennal invite le Roi à acheter une majorité ſur laquelle il peut compter pour long-tems; les aſſemblées américaines ſeront donc annuelles: de l'autre côté de la mer, le pouvoir exécutif, trop libre dans ſon action, échappe ſouvent à la ſurveillance de l'autorité légiſlative; ſur ce continent, tout Officier, tout Miniſtre du peuple ſera ſous la dépendance immédiate des aſſemblées, de ſorte que le premier ſoin qu'il aura en entrant en place, ſera de rechercher la faveur populaire pour une nouvelle élection: chez les Anglois, les emplois donnent, procurent des rangs & des richeſſes, & élevent ſouvent trop haut ceux qui en ſont revêtus; chez les Américains, les offices, ne donnant ni argent ni conſidération, ne ſeront à la vérité ni brigués ni achetés; mais ils ſeront ſi peu eſtimés que ſouvent les meilleurs d'entre les

citoyens les éviteront au lieu de les rechercher; de ſorte que ces emplois ſeront livrés à des hommes nouveaux & inconnus, les ſeuls qui puiſſent y trouver quelques avantages.

En continuant d'enviſager les treize Etats-Unis ſous un point de vue général, nous obſerverons encore d'autres circonſtances qui ont influé, tant ſur les principes du gouvernement que ſur l'eſprit national. Ces treize Etats ont été d'abord des colonies; or le premier beſoin qui ſe fait ſentir dans les colonies naiſſantes, c'eſt la pouplation: je dis dans les colonies naiſſantes, car je doute que ce beſoin exiſte à préſent autant qu'on a coutume de ſe le figurer; mais ce dont je ſuis bien ſûr, c'eſt qu'on croira le ſentir encore, longtems après qu'il aura ceſſé; longtems on raiſonnera de la maniere ſuivante: il faut attirer des étrangers parmi nous; pour les attirer, il eſt indiſpenſable de leur donner tous les avantages poſſibles: tout ce qui ſera une fois dans l'Etat, ſera donc conſidéré comme membre de l'Etat, comme véritable citoyen. Ainſi un an de ſéjour dans le même lieu ſuffira pour conſtater le domicile, & tout domicilié aura droit

de voter, formera une quotité quelconque de la ſouveraineté ; d'où il réſultera que cette ſouveraineté ſe communiquera, ſe diviſera ſans demander aucun gage, aucune caution, à celui qui s'en trouvera inveſti. C'eſt que juſqu'ici on n'a conſidéré parmi les émigrans que ceux qui venoient d'Europe, leſquels étoient ſuppoſés devoir ſe fixer dans le premier endroit où ils formeroient un établiſſement : cependant on verra un jour des émigrations fréquentes d'Etat à Etat ; les ouvriers ſe tranſplanteront ſouvent ; il en eſt même que leur genre d'induſtrie obligera de changer de place, & alors il pourra paroître un peu ſurprenant que des élections d'un diſtrict du Connecticut, ſoient décidées par des habitans de New-York ou de Rhode-Iſland.

Quelques écrivains politiques, & ſur-tout les plus modernes, ont avancé que la propriété ſeule devoit conſtituer le véritable citoyen. Ils ont penſé que celui-là ſeul dont la fortune eſt néceſſairement liée avec celle de l'Etat, a droit d'être membre de l'Etat. En Amérique, on leur fait une réponſe aſſez ſpécieuſe : parmi nous, dit-on, la propriété

territoriale eſt ſi aiſée à acquérir, que tout ouvrier, en état de travailler de ſes mains, peut être regardé comme un homme qui ſera bientôt propriétaire. Mais l'Amérique peut-elle reſter longtems dans cette ſituation? & le régime qu'elle avoit dans ſon enfance, lui conviendra-t-il, à préſent qu'elle a pris la robe virile?

Voici, Monſieur, une queſtion délicate que je ne peux faire qu'à un philoſophe tel que vous. En établiſſant chez eux un gouvernement purement démocratique, les Américains avoient-ils un véritable amour de la démocratie? Et s'ils ont voulu que les hommes fuſſent égaux, n'eſt-ce pas ſeulement, parce que, par la nature des choſes, ils l'étoient, à-peu-près, parmi eux? Car pour que le gouvernement populaire exiſte dans toute ſon intégrité, il ne ſuffit pas de n'admettre ni rang, ni nobleſſe: la richeſſe établit toujours des différences marquées & d'autant plus grandes qu'il n'en exiſte pas d'autres. Or tel eſt le bonheur actuel de l'Amérique, qu'il ne s'y trouve pas de pauvres, que chacun y jouit d'une certaine aiſance & d'une certaine indépendance, & que ſi quelques particuliers en ont

obtenu une moindre proportion que les autres, ils ſont tellement entourés de reſſources, qu'on voit plutôt leur état futur que leur état préſent. Telle eſt cette tendance générale à un état d'égalité, que les mêmes jouiſſances qui par-tout ailleurs ſeroient regardées comme ſuperflues, ſont conſidérées ici comme néceſſaires. C'eſt ainſi que le ſalaire d'un ouvrier ne doit pas ſeulement repréſenter ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille, mais encore les meubles, propres & commodes de ſa maiſon, le thé & le café que prendra ſa femme, & la robe de ſoie qu'elle mettra toutes les fois qu'elle ſortira de chez elle; & c'eſt-là une des principales cauſes de cette cherté de la main-d'œuvre qu'on attribue généralement au manque de bras. Maintenant, Monſieur, ſuppoſez que l'accroiſſement de la population réduiſe l'état de vos artiſans à celui qu'ils ont en France & en Angleterre, croyez-vous que vos principes ſoient aſſez démocratiques, pour que les propriétaires & les gens aiſés les regardent encore comme leurs égaux?.... J'irai plus loin, dans la confiance que la juſteſſe de votre jugement rectifiera tout ce que vous trouverez de trop ſubtil ou

de trop ſpéculatif dans mes idées. Je vous demanderai donc ſi, croyant avoir la démocratie la plus parfaite, vous ne feriez pas parvenu inſenſiblement au point d'en être plus éloigné que toute autre république. Rappellez-vous que, lorſque le ſénat romain fut obligé de renoncer à ſes principes tyranniques, il crut en effacer juſqu'à la trace, en rendant les honneurs conſulaires acceſſibles aux plébéïens. Alors cette claſſe nombreuſe & longtems opprimée, ſe trouva relevée par le ſeul eſpoir qui étoit ouvert à un petit nombre de ceux qui la compoſoient. Ils reſterent pauvres pour la plupart, mais ils ſe conſoloient en diſant, *nous pouvons devenir Conſuls*. Obſervez maintenant que, dans la forme actuelle de votre gouvernement, vous n'avez pas attaché aſſez de grandeur & de dignité à aucune place, pour qu'elle puiſſe illuſtrer ceux qui la rempliſſent; bien moins encore la claſſe entiere dont ils ſont tirés. Vous avez rejetté loin de vous toute diſtinction héréditaire, mais en avez-vous aſſez donné de perſonnelles? avez-vous réfléchi que ces diſtinctions, loin d'être moindres que celles qui avoient lieu parmi les

Grecs & les Romains, devoient plutôt les surpasser ? La raison en est bien simple : l'effet des honneurs & des distinctions est d'autant plus marqué, qu'il agit sur un plus grand nombre d'hommes assemblés. Lorsque Cneïus Duillius, en revenant de souper, étoit reconduit chez lui au son des instrumens, toute la ville de Rome en étoit témoin : accordez les mêmes honneurs au Gouverneur Trumbull (1); il y aura tout au plus à Lebanon trois maisons qui entendront la symphonie. Enfin il faut que les hommes soient mus par quelque principe; & ne vaut-il pas mieux que ce soit par la vanité que par l'intérêt ? Je crois que l'amour de la patrie sera toujours un puissant moyen; mais ne vous flattez pas qu'il existe longtems avec la même vivacité. Les plus grands efforts de l'ame, comme ceux du corps, sont dans la résistance, & il en peut arriver de l'Etat comme

(1) M. *Trumbull*, Gouverneur du Connecticut, habite la ville de *Lebanon* qui occupe une lieue de pays, & où il n'y a pas six maisons qui soient à moins d'un demi-quart de lieue de distance les unes des autres.

des opinions, auxquelles on ceſſe d'être attaché lorſqu'elles ne ſont pas conteſtées.

Voilà, Monſieur, bien des objets qui viennent de paſſer ſous nos yeux. Nous n'avons fait que les appercevoir, mais pour les mieux diſtinguer, il faudroit des yeux plus perçans que les miens. Vous tenez le téleſcope; appliquez y vos régards & vous en ferez bon uſage. Ma tâche ſera remplie ſi je puis ſeulement vous prouver qu'ils ne ſont pas étrangers à mon ſujet. Je dirai donc que pour ſavoir à quel point, & ſur quel principe vous devez admettre les ſciences & les arts dans votre nation, il faut connoître d'abord quelle eſt ſa tendance naturelle; car on peut diriger le cours des fleuves, mais non pas les faire remonter vers leur ſource. Or, pour connoître la tendance naturelle d'une nation, il faut examiner non-ſeulement ſa légiſlation actuelle, mais encore les oppoſitions qui peuvent exiſter entre le gouvernement & les préjugés, entre les loix & les habitudes; enfin la réaction que ces moteurs différens peuvent exercer les uns ſur les autres. Dans le cas préſent, par exemple, il eſt impor-

tant de prévoir à quel point la démocratie prévaudra en Amérique, & si l'esprit de cette démocratie tend à l'égalité des fortunes, ou seulement à l'égalité des rangs. Il est triste d'avouer que c'est à une très grande inégalité dans la distribution des richesses que les beaux arts doivent leurs époques les plus brillantes. Au tems de Periclés, des trésors immenses furent concentrés dans Athènes, sans qu'ils y trouvassent un emploi préparé: sous le regne d'Auguste, Rome dut aux dépouilles du monde l'acquisition des beaux arts, si les beaux arts furent jamais bien naturalisés à Rome; & sous celui des Jules & des Léon X. le faste & les richesses ecclésiastiques, poussés au plus haut dégré, enfanterent les prodiges de cet âge fameux. Mais ces époques célebres dans l'histoire des arts, sont celles de leur naissance ou de leur renaissance, & de pareilles conditions ne sont pas nécessaires pour les maintenir dans l'état florissant & prospere auquel il sont parvenus. Il en est une pourtant que nous n'avons pas indiquée & qui paroît indispensable, tant pour les conserver que pour les établir. Les arts, n'en doutons point,

ne peuvent fleurir qu'au milieu d'un grand nombre d'hommes raſſemblés. Il leur faut de grandes villes ; il leur faut des Capitales. L'Amérique en a cinq qui paroiſſent prêtes à les recevoir dans leur ſein : vous les nommerez vous-même : Boſton, New-York, Philadelphie, Baltimore & Charles-Town. Mais ce ſont des ports de mer. Le commerce, on ne peut le diſſimuler, a plus de magnificence que de goût ; il paye plutôt les artiſtes qu'il ne les encourage. . . . Ce ſont deux grandes queſtions à réſoudre, ſavoir ſi les grandes villes ſont utiles ou nuiſibles à l'Amérique, & s'il eſt à ſouhaiter que les villes de commerce ſoient des villes capitales. Peut-être croira-t-on avoir décidé la premiere par cette ſeule réflexion, que la vie rurale eſt celle qui convient le plus aux hommes, qui contribue le plus à leur bonheur, & à la conſervation de la vertu, ſans laquelle il n'y a pas de bonheur. Mais il faut ſe ſouvenir que cette même vertu, ces heureuſes diſpoſitions, ces paiſibles amuſemens dont on jouit à la campagne, ſont ſouvent une acquiſition faite à la ville. Si la nature n'eſt rien pour celui qui n'a pas appris à l'obſerver,

la retraite eſt ſtérile pour l'homme qui n'a pas d'inſtruction ; or, cette inſtruction, c'eſt à la ville qu'il faut l'aller prendre. Ne confondons point l'homme retiré à la campagne avec l'homme élevé à la campagne. Le premier eſt le plus parfait de ſon eſpece, & quelquefois le ſecond mérite à peine de lui appartenir. En un mot, il faut une éducation, je dis plus, il faut avoir vécu avec un certain nombre d'hommes, pour ſavoir bien vivre dans ſa propre famille. Me contenterai-je, pour abréger, de vous exprimer mes ſouhaits ? Je voudrois qu'autant qu'il ſeroit poſſible, chaque état de l'Amérique eût une capitale qui fût le ſiege du gouvernement, mais non pas une ville de commerce. Je voudrois que cette capitale fût placée au centre de la République ; de façon que tout citoyen aſſez riche pour ſoigner l'éducation de ſes enfans & pour goûter les plaiſirs de la ſociété, pût l'habiter quelques mois de l'année, ſans y faire ſon unique domicile, ſans renoncer à ſa précieuſe campagne. Je voudrois qu'à une petite diſtance, mais plus grande ſeulement que celle qui ſépare Cambridge de Boſton,

on établît une Université, où le droit civil & public & toutes les hautes sciences, fussent enseignées, dans un cours d'étude qu'on ne commenceroit qu'à quatorze ans & qui ne dureroit que trois ans. Je désirerois encore que dans cette capitale & dans son annexe, fût conservé, comme le feu sacré, le véritable esprit national ; c'est-à-dire, celui qui s'allie parfaitement avec la liberté & le bonheur public. En effet, il ne faut pas se flatter de modifier à son gré les villes marchandes. Le commerce est plus ami de la liberté individuelle que de la liberté publique ; il ne fait pas de distinction entre citoyens & étrangers. Une ville de commerce est un réceptacle commun où chacun porte ses mœurs, ses opinions & ses habitudes, & ce ne sont pas toujours les meilleurs qui prévalent. Anglois, François, Italiens, tous se mêlent, tous perdent un peu de leur caractere propre, & en communiquent à leur tour ; de sorte que ni les défauts, ni les vertus ne paroissent dans leur intégrité ; à-peu-près comme dans les tableaux des grands artistes, les différens reflets de lumieres se trouvent tellement multipliés qu'ils

ne laiſſent ſubſiſter aucune couleur dans ſon état primitif & naturel.

Quoiqu'il ſemble que je ne puiſſe terminer cet article ſans parler du luxe, j'ai pourtant quelque répugnance à employer un mot dont le ſens n'eſt pas bien déterminé. Pour éviter ici toute ambiguité, je le conſidérerai ſeulement *comme une dépenſe abuſive dans ſes rapports, ſoit avec la fortune des particuliers, ſoit avec leur état.* Dans le premier cas l'idée de luxe tient à celle de diſſipation, & dans le ſecond, à celle de faſte. Eclairciſſons notre penſée par quelqu'exemple : ſi un marchand hollandois dépenſe ſon bien en fleurs & en coquilles, l'eſpece de luxe dans lequel il eſt tombé eſt ſeulement relative à ſes moyens, parce que ſon goût l'a mené plus loin que ſes facultés ne pouvoient le permettre. Mais ſi dans une République, un citoyen très riche dépenſe ſeulement une partie de ſa fortune à conſtruire un palais ſuperbe, le luxe qu'on lui reproche eſt alors proportionel à ſon état ; il choque le public, comme un maintien fier & arrogant inſpire de l'éloignement & de la haine.

Il faut rendre justice au commerce, il aime plus les jouissances que le luxe ; & si on le voit quelquefois passer les limites, c'est plutôt par imitation que par une pente naturelle. En France & Angleterre, on voit quelques négocians fastueux, mais ce sont les grands Seigneurs qui ont donné l'exemple. Il est un autre abus plus ridicule & moins coupable, dont le commerce n'est point à l'abri : c'est la mode. Sans doute elle doit regner par-tout où il y a un grand nombre d'étrangers ; car ce qui est *usage* chez eux, devient *mode* lorsqu'ils l'établissent ailleurs. D'un autre côté les nombreuses correspondances, l'intérêt même des négocians qui consiste à provoquer, à exciter le goût des consommateurs, tendent à établir, à assurer l'empire de la mode. Quel obstacle doit-on y opposer ? Je me propose cette question avec plaisir, parce qu'elle me ramene aux beaux arts par un chemin indirect. Je demanderai quel a été le remede à ces caprices de l'opinion qui ont enfanté tant d'erreurs, tant de révolutions ? N'est-ce pas la raison & la philosophie ? Eh bien ! le remede contre les caprices de la mode, c'est l'étude des

arts, la connoiſſance du beau idéal, la perfection du goût. Mais quoi! eſpérez-vous fixer ce goût juſqu'ici ſi variable? Combien de fois a-t-il changé? Combien ne changera-t-il pas encore? Je continuerai de répondre à la maniere de Socrate, en interrogeant moi-même, & je dirai: combien d'opinions ridicules n'ont pas prévalu dans le monde, depuis les ſophiſtes de la Grece, juſqu'aux théologiens de nos jours? Cependant la raiſon n'a-t'elle pas commencé à reprendre ſes droits; & croyez-vous qu'une fois recouvrés, elle les perde jamais? Pourquoi voudriez-vous que des choſes frivoles, telles que les meubles & la parure, ſe fuſſent perfectionnés avant la religion & la légiſlation? Ne ceſſons pas de le répéter: ſous tous les rapports poſſibles, l'ignorance eſt la ſource du mal, & la ſcience celle du bien.... Eh! ne voyez-vous pas que les Grecs qui avoient, on ne ſait comment, acquis de très bonne heure des notions ſi juſtes ſur les arts & ſur le goût, ne voyez-vous pas, dis-je, qu'il n'ont jamais varié dans leurs modes, témoin les ſtatues qui ont été faites à Rome par des artiſtes grecs;

témoin l'habillement ſi noble & ſi élégant que ces peuples conſervent encore en vivant au milieu des Turcs. Elevés donc des autels aux beaux arts, ſi vous voulez détruire ceux du caprice & de la mode. Goutez, ſavourez le nectar & l'ambroiſie, ſi vous craignez de vous enivrer avec des liqueurs communes.

Peut-être, Monſieur, ce qui va ſuivre ne devroit-il vous être dit qu'à l'oreille. Je vais traiter un ſujet délicat, j'oſe toucher à l'*arche*. Mais croyez que depuis trois ans que je ſuis en Amérique, les progrès de la parure des femmes ne m'ont pas échappé. Si j'en ai joui comme un homme ſenſible, ſi les réſultats de ces progrès n'ont pas trouvé en moi des regards indifférens, mon âge & mon caractere doivent vous être garans que je les ai obſervés en philoſophe. Eh bien! Monſieur, c'eſt en cette qualité que j'en prends la défenſe, auſſi long-tems, cependant, que les choſes ne ſeront pas pouſſées trop loin. La vertu des femmes, qui eſt plus productrice de bonheur, même pour les hommes, que toutes les jouiſſances du vice, s'il en a de véritables; la vertu des fem-

mes, dis-je, a deux égides qui servent à sa défense : l'un est la retraite, l'éloignement de tout danger ; c'est le trésor caché, dont parle M. de la Rochefoucault, intact parce qu'on ne l'a pas découvert ; l'autre est la fierté, sentiment toujours noble dans ses rapports avec nous-mêmes. Qu'elles sachent s'apprécier ; qu'elles s'élevent même à leur propre yeux, & rapportez-vous-en à cet orgueil estimable, pour la conservation de leur vertu comme pour celle de leur renommée. Ceux qui aiment seulement le plaisir, corrompent le sexe dont il ne font qu'un instrument de volupté ; ceux qui aiment les femmes, les rendent meilleures en les rendant plus aimables. Mais, me direz-vous, est-ce par la parure, par les charmes extérieurs, qu'elles doivent établir leur empire ? Oui, Monsieur, toute femme doit chercher à plaire ; c'est l'arme que la nature lui a donnée pour compenser sa foiblesse. Sans cela elle est esclave, & une esclave peut-elle avoir des vertus ? Rappellez-vous le mot *decus*, dont nous avons fait *décence ;* sa premiere signification est *ornement*. Une femme sale & négligée n'est pas décente ; elle ne peut inspirer de respect. Je

me suis déja permis d'exprimer ma pensée par mes souhaits : je desire donc que les femmes américaines soient bien mises ; mais je veux que leur parure soit simple. Elles ne sont point faites pour représenter la sévérité de la législation ; mais elles ne doivent pas contraster avec cette sévérité, & paroître y insulter. L'or, l'argent, les diamans seront donc bannis de la parure américaine ; quelle excuse auroit-on pour un luxe qui ne sied pas ? Au reste, Monsieur, cette indulgence que j'ai pour la toilette des femmes, je suis loin de l'avoir pour celle des hommes. Je ne crains pas de le dire, j'aurois bien mauvaise opinion d'eux, si dans un pays où il n'y a ni étiquette ni titre, ni distinctions particulieres, ils donnoient jamais dans le luxe des habits ; luxe que les François même ont abandonné, excepté pour les noces ou les fêtes, & qui n'existe plus qu'en Allemagne & en Italie, où certainement vous n'irez pas chercher des modeles.

Observez, Monsieur, que sans nous en appercevoir ; nous avons préparé le chemin aux beaux arts, en écartant les principaux obstacles qu'on

pouvoit leur oppoſer ; car, ſi loin de rendre les peuples vains & frivoles, ils les préſervent plutôt des excès du luxe & des caprices de la mode, ils ne ſeront certainement pas conſidérés comme dangereux ou nuiſibles. Peut-être vous reſtera-t-il quelque ſcrupule ſur l'article du luxe ; mais rappellez-vous, ſi vous le voulez bien, la définition que j'en ai donnée, & ſi vous faites attention que toute fortune qui excede le néceſſaire, produit inſenſiblement une richeſſe mobiliaire quelconque, telle que des meubles précieux, des bijoux d'or & d'argent, une vaiſſelle ſomptueuſe, &c. vous verrez que ces épargnes conſtantes ſur les revenus annuels feroient bien mieux employés en peinture, en ſculpture & en toute autre production des arts. Le luxe, avons nous dit, eſt ſouvent un emploi abuſif des richeſſes, relativement à l'état de celui qui les poſſede. Or, quel faſte y a-t-il à poſſéder un beau tableau, une belle ſtatue ? Sûrement l'étalage d'un buffet magnifique bleſſera plus les yeux d'un voiſin mal à ſon aiſe, qu'un joli cabinet orné de peinture. Je doute même qu'on porte autant d'envie au particulier qui tient un muſicien

à ses gages, qu'à celui qui entretient des chevaux de course & une meute de chiens.

Mais nous allons plus loin : ce ne sont pas seulement les ouvrages des beaux arts dont il s'agit d'assurer la possession à l'Amérique ; ce sont les beaux arts eux-mêmes qu'il faut placer dans son sein. Si je desire qu'elle achete des tableaux, c'est pour qu'elle ait des peintres ; si je l'encourage à faire venir des musiciens, c'est pour qu'elle soit musicienne à son tour. Qu'elle ne craigne pas le sort des Romains, à qui elle a l'orgueil apparent, mais l'humilité réelle, de se comparer. Les Romains, féroces, injustes, avides par caractere & fastueux par vanité, purent acheter les chefs-d'œuvre des arts, & non pas le goût des arts. Les Américains, venus pour la plûpart des pays les plus policés de l'Europe, n'ont à se dépouiller d'aucun préjugé barbare. C'est aux colonies grecques qu'ils doivent plutôt ressembler ; & certainement Syracuse, Marseille, Crotone, Agrigente n'eurent rien à envier à leurs métropoles. Il est une base sur laquelle peut reposer l'espoir de tous ceux qui, comme vous, sont également attachés

au bon goût & à la patrie. Vos concitoyens vivent, & vivront long-tems près de la nature ; elle eſt toujours ſous leurs mains ; elle eſt toujours grande & belle : qu'ils l'étudient, qu'ils la conſultent, & ils ne pourront s'égarer. Avertiſſez-les ſeulement de s'en rapporter plus à elle qu'aux pédantes légiſlations des Univerſités de Cambridge, d'Oxford & d'Édinbourg, qui, depuis longtems, ont établi une eſpece de tyrannie dans l'empire de l'Opinion, & ne ſemblent avoir composé un vaſte Code *claſſique*, que pour tenir tous les hommes en claſſe, comme de véritables enfans.

Ainſi, Monſieur, vous aurez la jouiſſance complette des beaux arts, puiſque vous ſerez artiſtes vous-mêmes : mais n'eſt-il pas à craindre que l'attrait puiſſant qu'ils exercent ſur les ames ſenſibles, ne détourne un peuple naiſſant de pluſieurs occupations plus utiles, quoique moins agréables ? Je ſuis loin de le penſer : je crois au contraire que l'avantage le plus diſtinctif, le plus particulier à l'Amérique, c'eſt que ſes rapides progrès ne ſont pas laborieux ; c'eſt qu'ils ne ſont jamais dus à l'excès du travail. Nul Américain qui n'ait deux

fois plus de loiſir dans la journée qu'un Européen. C'eſt le beſoin ſeul qui commande nos efforts pénibles, & vous ne connoiſſez pas le beſoin. D'ailleurs vos hivers ſont longs & rigoureux, & beaucoup d'heures peuvent être épargnées pour la ſociété domeſtique : encore cette réflexion n'a-t-elle pour objet que les dernieres claſſes du peuple. Vous qui habitez en Virginie, vous ſavez combien de tems on ſacrifie au jeu, à la table, à la chaſſe. Il y en a là plus qu'il n'en faut pour former des *Phidias* & des *Polyclete*.

Vous inſiſterez peut-être, & me demanderez ſi le goût des arts & des lettres n'amollira pas vos concitoyens ; s'il ne les rendra pas frivoles & vains ; ſi l'eſprit national, ſi les mœurs n'en ſouffriront pas ; enfin en admettant leur utilité, vous déſirerez peut-être que ces premiers progrès ſoient du moins dirigés & conduits avec une certaine meſure. Je crois que, dans pluſieurs des obſervations précédentes, vous pourriez trouver ce que nous cherchons maintenant. Mais il eſt tems que j'établiſſe un principe général dont vous développerez mieux que moi les conſéquences étendues : *tant que le*

goût des arts saura s'allier avec la vie rurale & domestique, il sera toujours avantageux à votre patrie, & vice versâ.... Les spectacles, les fastueuses assemblées, les courses de chevaux, &c. arrachent les hommes & les femmes de la campagne & leur en inspirent le dégoût. La musique, le dessin, la peinture, l'architecture attachent chacun à son domicile. Un clavecin est un voisin toujours à nos ordres, qui répond à toutes nos questions, & qui ne médit jamais. Trois ou quatre personnes des environs se réunissent pour passer la soirée ensemble : voilà un concert tout formé. Une jeune fille, dans sa longue oisiveté, s'amuse à dessiner : devenue femme & mere, elle dessine encore pour pouvoir enseigner à ses enfans ; & c'est-là un article important dont je n'avois pas encore fait mention. Voulez-vous que vos enfans vous soient longtems attachés ? soyez leurs instituteurs. L'éducation augmente & prolonge les rapports que vous avez avec eux ; elle ajoute à la considération, au respect qu'ils ont pour vous. Il faut longtems leur persuader qu'on en fait plus qu'eux ; & ce qu'on enseigne, on le fait toujours mieux que celui qui l'aprend.

l'apprend. En Amérique comme en Angleterre, les parens gâtent leurs enfans quand ils font petits, & les abandonnent à eux-mêmes dès qu'ils font grands. C'eft que dans ces deux nations, l'éducation n'eft jamais ni affez foignée, ni affez prolongée. Indulgente pour les enfans, lorfqu'ils font en bas-âge, elle en fait des petits tyrans domeftiques; négligente, lorfqu'ils font parvenus à l'adolefcence, elle en fait des étrangers.

Maintenant, Monfieur, nous n'avons plus, à ce qui me femble, aucune bonne raifon qui puiffe nous empêcher d'attirer les beaux arts en Amérique. Malheureufement il n'en eft pas de même des artiftes. Je ne crois pas pouvoir mieux exprimer la bonne opinion que j'ai des Américains, qu'en difant qu'ils courront toujours quelque rifque lorfqu'ils recevront chez eux un étranger. Les Européens, il faut l'avouer, ont des vices dont vous êtes exempts, & ce ne font pas communément les meilleurs d'entr'eux qui s'expatrient, & fur-tout qui paffent les mers. Rendons cette juftice aux peintres & aux fculpteurs, que leurs travaux affidus, & principalement ce fentiment du beau, ce goût

délicat qu'ils doivent avoir acquis, les rend assez généralement meilleurs que les autres hommes : il n'en est pas de même pour la danse & pour la musique ; ces arts sont plus vulgaires, & demandent moins d'éducation. Je dois encore à l'exacte justice de faire une différence entre la musique & la danse. L'usage veut qu'on place cette derniere parmi les beaux arts ; je ne m'y oppose pas, puisqu'elle sert à perfectionner notre extérieur & à nous donner cette décence dont la source est le respect des autres & de soi-même. Mais l'apologie de la danse n'est point celle des hommes qui en font leur métier. Défiez-vous en général des maîtres qui vous arriveront d'Europe ; défiez-vous même de ceux que vous ferez venir. Il sera toujours beaucoup mieux de ne pas se livrer aux hasards ; de faire des souscriptions dans chaque Etat, dans chaque ville, pour engager des artistes à se fixer parmi vous : mais ne vous en rapportez jamais qu'à des correspondans sûrs. L'emploi que vous leur confierez, doit être sacré à leurs yeux, & la plus petite négligence de leur part seroit très criminelle : toutefois ils peuvent se tromper ; & comme

il faudroit mieux différer pendant long-tems les progrès des arts que de corrompre les mœurs le moins du monde, je recommanderai principalement aux Américains de naturaliser les artistes étrangers, autant qu'il sera possible; de les assimiler, de les identifier aux habitans du pays; & pour cela je ne vois pas de meilleur moyen que de les rendre époux & propriétaires : faites ensorte qu'ils se marient; faites ensorte qu'ils acquierent des terres, & qu'ils deviennent citoyens. C'est ainsi qu'en assurant l'empire des mœurs, vous préviendrez encore l'effet de ces préjugés nationaux, de ces dédains qui rendent les étrangers si ridicules & si odieux, & qui font rejaillir sur l'art même le dégoût qu'inspire l'artiste.

Désormais, Monsieur, agrandissons nos vues; les Beaux-Arts conviennent à l'Amérique : ils y ont déja fait des progrès, ils en feront de plus grands par la suite; nul obstacle, nulle objection raisonnable ne les arrêtera dans leur carriere; c'est convenu, du moins entre nous. Voyons quel usage le Public, l'État, le Gouvernement peuvent en faire. Ici, un vaste champ s'offre à nos spécula-

tions; mais comme il n'eſt pas de regards qui ne puiſſent l'embraſſer ou le parcourir, je fixerai les miens ſur l'objet qui les a le plus frappés. Rappellez-vous, Monſieur, ce que j'ai dit plus haut, relativement aux offices & aux dignités publiques; j'obſervois qu'une jalouſie, peut-être légitime en ſoi, mais pouſſée à l'extrême, avoit rendu parmi vous les honneurs trop rares & les récompenſes trop médiocres... Appellez les Beaux-Arts au ſecours d'une légiſlation timide: elle ne donne ni rang, ni diſtinction permanente; qu'elle prodigue les ſtatues, les médailles, les monumens. L'Europe étonnée, en admirant un *Washington*, un *Warren*, un *Green*, un *Montgomery*, cherche quelles récompenſes peuvent payer leurs ſervices: les voilà, ces récompenſes dignes d'eux & de vous: que toutes les grandes villes de l'Amérique m'offrent les ſtatues de Washington, avec cette inſcription: *Pater*, *Liberator*, *Defenſor patriæ;* que je voie auſſi celles des *Hancock* & des *Adams*, avec ces deux mots ſeulement, *Primi Proſcripti;* celles de *Franklin*, avec le vers latin qu'on a placé en France au bas de ſon portrait, &c. quel éclat

en rejailliroit fur l'Amérique ! il fe trouveroit qu'elle a plus de héros qu'elle ne pourroit fe procurer de marbre & d'Artiftes... Et vos maifons publiques, vos *curies*, pourquoi n'offriroient-elles pas en relief & en peinture les combats de *Bunker's-hill*, de *Saratoga*, de *Trenton*, de *Princetown*, de *Monmouth*, de *Cowpen*, d'*Eutaw fpring*; ainfi vous perpétueriez la mémoire de ces actions glorieufes ; ainfi vous maintiendriez, même au fein d'une longue paix, cet orgueil national, fi néceffaire à la confervation de la liberté ; & vous pourriez, fans alarmer cette même liberté, prodiguer des récompenfes égales aux facrifices qu'elle a reçus.

Ce feroit, Monfieur, faire injure à vous & à votre patrie, que d'infifter davantage fur ces réflexions : Un nouvel objet m'appelle ; mais je regarderois comme une autre offenfe la feule idée que l'Amérique auroit befoin qu'on y attachât fes regards. Vous avez voulu que le progrès des fciences entrât auffi dans vos confidérations. Eh ! ne doit-on pas le prévoir ce progrès dans un pays déja célebre par des Académies, par des Univer-

ſités égales à celles de l'Ancien-Monde; par des Savans, je dirai plus, par des génies diſtingués, dont le nom ſeul marquera de fameuſes époques dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. N'en doutez pas, Monſieur, l'Amérique s'illuſtrera par les ſciences comme par les armes & par le gouvernement; & ſi l'attention du Philoſophe doit encore veiller ſur ces progrès, c'eſt moins pour les hâter que pour éloigner les obſtacles qui pourroient en retarder la marche. Que les Univerſités, toujours trop dogmatiques, toujours trop excluſives, ne ſoient chargées que de former de bons Écoliers, & laiſſez à la libre philoſophie le ſoin de former des hommes. En Angleterre, elles ſe ſont efforcées de détruire le Sceptiſcime, & depuis cette époque la Philoſophie a déchu ſenſiblement: il ſemble qu'en tout genre, les Anglois ne veulent qu'une demi-liberté. Laiſſez les hiboux & les chauve-ſouris voltiger dans la clarté douteuſe d'un foible crépuſcule; l'aigle américain doit ſavoir fixer le ſoleil. Rien ne me prouve que la vérité n'eſt pas bonne à connoître: & d'ailleurs, qu'a produit l'erreur juſqu'ici? les malheurs du monde.

Quant aux Académies, elles feront toujours très utiles, tant qu'elles ne feront pas trop multipliées : un Académicien eſt un Sénateur de la république des Lettres : il a fait ſerment de ne rien avancer qu'il ne puiſſe prouver ; il a conſacré ſa vie à la vérité, & lui a promis le ſacrifice de ſon amour-propre même. De pareils hommes ne peuvent être nombreux ; de pareils hommes ne doivent pas être décrédités par des compagnons indignes d'eux. Mais ſi les principes académiques tendent à rendre la ſcience auſtere & ſcrupuleuſe, les encouragemens répandus dans le public doivent exciter tous les eſprits, & donner un libre cours à l'opinion. Ces encouragemens ſont les prix propoſés par les Académies : c'eſt par eux qu'on dirige l'activité des eſprits vers les objets les plus utiles ; c'eſt par eux que les premiers efforts obtiennent de la célébrité ; c'eſt par eux encore que le jeune homme amoureux de la gloire eſt diſpenſé de ſoupirer trop longtems après ſes premieres faveurs. Plus les ſciences ſe perfectionnent, plus les découvertes deviennent rares ; mais l'Amérique a le même avantage dans le monde ſavant que dans celui qui fait

notre demeure. L'étendue de ſon empire ſoumet à ſes obſervations une grande partie du ciel & de la terre. Que d'obſervations ne peut-on pas faire depuis Penobſcot juſqu'à Savannah? depuis les lacs juſqu'à la mer? L'Hiſtoire naturelle & l'Aſtronomie lui ſont donc particuliérement annexées, & du moins, la premiere de ces ſciences eſt-elle encore ſuſceptible d'une grande amélioration.

La Morale eſt une branche de la Philoſophie très à la mode depuis quelque tems. Pour moi, il me paroît que par-tout où la légiſlation eſt bonne, la morale eſt toute faite; & où la légiſlation manque, je ne ſais pas trop à quoi peut ſervir la morale. Il en eſt d'elle en général comme de la ſanté; on ne s'en occupe beaucoup que lorſqu'on l'a perdue. Il en eſt auſſi des Moraliſtes comme des Médecins & des Apothicaires, qu'un bon régime rendroit inutiles, & qui ne ſervent ſouvent qu'à amuſer notre inquiétude & à traiter notre imagination. Conſervez un bon gouvernement, rendez le peuple doux & ſenſible, & il ſera bien lui-même ſa morale.

Pour la religion, ſon objet, ſon but, la déro-

bent à nos obſervations : comme elle ne conſidere pas les rapports des hommes entr'eux, mais leur rapport avec Dieu ſeul, ſon influence doit être intérieure & individuelle ; & lorſqu'elle s'étend plus loin, c'eſt toujours aux dépens de l'ordre public. Je ne puis donc que féliciter l'Amérique de ce qu'elle ſeule poſſede la véritable tolérance, cette tolérance abſolue, qui n'a pas ſeulement triomphé de la ſuperſtition, mais qui fait encore rougir les ennemis même de la ſuperſtition des traités honteux qu'ils ont faits avec elle. Cependant, Monſieur, afin qu'aucun des objets qui vous intéreſſent ne paſſe ſous nos yeux ſans entraîner avec lui quelques réflexions, je m'en permettrai une ſeule qui, j'eſpere, trouvera grace devant un Philoſophe.

Toutes les religions qui ſont établiés en Amérique s'accordent dans un point très important : elles proſcrivent toute ſuperſtition, toute dépendance d'un pouvoir étranger. Mais elles s'accordent auſſi dans une pratique qui ne me paroît avoir aucune connexion néceſſaire avec les dogmes du Proteſtantiſme. Je veux parler de l'extrême ſévérité

avec laquelle elles obſervent le Dimanche. Ce jour eſt conſacré au culte divin ; à la bonne heure ; mais il eſt auſſi conſacré au repos, & qu'eſt-ce que le repos ſans gaieté, ſans diſſipation ? J'oſe le dire, vous ne connoiſſez en Amérique, ni la peine du travail, ni le plaiſir du repos. Quel morne ſilence regne dans vos villes un jour de Dimanche ! on croiroit qu'une violente épidémie, une peſte, a obligé chacun à ſe renfermer chez ſoi... Tranſportez-vous en Europe, & ſur-tout dans un pays catholique ; voyez dans ce même jour, lorſque le ſervice divin eſt fini, le peuple inonder les places, les promenades publiques, ſe porter en foule vers les fauxbourgs, vers les villages des environs, où mille tavernes ſont préparées pour le recevoir: par-tout vous entendez des chanſons, des inſtrumens ; par-tout vos regards rencontrent des danſes gaies & animées. C'eſt un ſpectacle vraiment touchant de voir un artiſan s'acheminer vers les *guinguettes :* d'un de ſes bras il ſoutient ſa femme, qui eſt revêtue de ſa meilleure robe, l'autre lui ſert à porter le plus jeune de ſes enfans, tandis que celui

qui eſt déja en état de marcher, s'attache à la main de ſa mere & s'efforce de la ſuivre : toute cette famille va ſe réjouir enſemble. Si le vin excite quelques querelles, les femmes les appaiſent ; elles empêchent même les excès de boiſſon, auxquels les hommes ne ſont que trop ſujets : on boit, on danſe en famille, & cette heureuſe journée ſe prolonge ſouvent dans la nuit, & finit toujours trop tôt. En Amérique, c'eſt tout différent ; comme il n'y a que de l'oiſiveté ſans jeu ni danſe, les ſexes ſe ſéparent ; les femmes ne ſachant plus que faire d'une parure qui n'a brillée qu'au *Meeting* (1), tombent dans un triſte déſœuvrement, auquel les diſcours frivoles & la médiſance peuvent ſeuls faire quelque diverſion ; tandis que les hommes, ennuyés d'avoir lu la Bible à leurs enfans, ſe raſſemblent autour d'un *bowl* que la joie n'a pu préparer, & au fond duquel ils ne peuvent trouver qu'une ſtupide ivreſſe.

---

(1) Nom qu'on donne en Amérique aux égliſes : il veut dire, *lieu d'aſſemblée.*

Je ne ſais, Monſieur, ſi le principe ſuivant eſt d'un Philoſophe ou ſeulement d'un François; mais je crois que tout amuſement qui ſépare les hommes d'avec les femmes, eſt contraire au bien de la ſociété, eſt propre à rendre les uns groſſiers & les autres mauſſades, enfin à détruire la ſenſibilité dont la nature a placé la ſource dans le commerce des deux ſexes.

Peſez, Monſieur, ces réflexions, qui ne ſont peut-être pas ſi frivoles qu'elles le paroiſſent. Le bonheur n'eſt composé que de jouiſſances; or, les Dimanches ſont la ſeptieme partie de notre vie, & ſi vous en défalquez pour le peuple les jours de travail forcé, vous verrez qu'ils ſont plus de la moitié de notre bon tems. Faites-en donc des jours heureux, donnez-les à l'Amérique, & vous lui aurez fait un préſent ineſtimable.

Ces obſervations ſur le Sabbath, ſur ce jour de repos qui ſuccede au travail, ſemblent m'avertir que le mien eſt fini. Puiſſe-t-il ne vous avoir pas paru plus long qu'à moi, & puiſſiez-vous, après m'avoir donné quelques momens

d'attention, ne pas ſentir trop vivement le beſoin de cette diſſipation que je viens de préconiſer. Reconnoiſſez du moins, Monſieur, dans ce foible eſſai mon dévouement à vos volontés, & le ſincere attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A bord de la frégate l'Émeraude *dans la baie de Cheſapeak, le 12 Janvier 1783.*



DESCRIPTION DU PONT-NATUREL,

Appellé en Virginie Rocky Bridge.

A MON retour de mon voyage dans la Haute-Virginie, il me reſtoit le regret de n'avoir pu prendre réguliérement les dimenſions du Pont-Naturel. Je deſirois qu'un homme, qui fût à-la-fois Deſſinateur & Géomètre, entreprit le voyage des Apalaches pour ce ſeul objet, & qu'il partît muni des inſtrumens néceſſaires pour le bien remplir. Perſonne n'en étoit plus capable que M. le Baron de Turpin, Capitaine dans le Corps royal du Génie. Il réunit en effet á toutes les connoiſſances, qui ſont portées à un ſi haut point dans le Corps auquel il appartient, le talent de deſſiner avec autant de facilité que de préciſion; il avoit de plus aſſez d'habitude de la langue angloiſe, pour pouvoir ſe paſſer d'interprête. Je propoſai donc à M. le Comte de Rochambeau de le charger de cette commiſſion, dont j'étois sûr qu'il s'acquitteroit avec plaiſir. Ce Gé-

néral trouva que ce ſeroit un nouveau ſervice à rendre aux Américains, que de faire connoître une des merveilles qui illuſtrent leur patrie, & qu'il ſeroit même aſſez piquant de voir que les François auroient été les premiers à en donner une idée préciſe & un plan exact (1). M. le Baron de Turpin partit donc au commencement de Mai, & au bout de trois ſemaines, il me rapporta cinq plans, dont trois ont été gravés & ſont joints à cet ouvrage. Deux de ces plans offrent des perſpectives priſes des deux côtés du Pont-Naturel, & du fond de la vallée ſur laquelle il s'éleve : la troiſieme eſt priſe à vol d'oiſeau, & repréſente une partie du pays dans lequel il ſe trouve. Les deux autres n'offrant que des coupes ſuppoſées de ce pont, aux endroits

(1) Un objet auſſi intéreſſant n'avoit pu échapper à la curioſité & aux obſervations de M. Jefferſon; il avoit meſuré la hauteur & la largeur du Pont-Naturel, & il en a fait mention dans un excellent Mémoire qu'il a compoſé en 1781, & dont il a fait imprimer l'année paſſée quelques exemplaires, ſous le titre modeſte de *Notes ſur la Virginie*, ou plutôt ſans aucun titre, car cet ouvrage n'a pas été rendu public. Nous eſpérons cependant que les documens précieux, tant ſur la phyſique, que ſur la politique que cet ouvrage renferme, ne ſeront pas perdus pour le Public. Un homme de Lettre très connu en a fait uſage, & nous recommandons la lecture d'un ouvrage, qui va paroître ſous le titre de *Obſervations ſur la Virginie*.

où il tient au rivage, & qu'on peut confidérer comme fes culées, je n'ai pas jugé à propos de les faire graver, pour ne pas multiplier les planches qu'on eft forcé de joindre à cet ouvrage. Quant aux dimenfions, voici celles que M. de Turpin m'a données:

„LE Pont-Naturel forme une voûte de quinze toifes de longueur, de l'efpece de celles que l'on nomme *corne de vache*: la corde de cette voûte eft de dix-fept toifes à la tête d'*Amont*, & de neuf à celle d'*Aval*, & l'arc droit eft une demi-ellipfe fi applatie, que le petit axe n'eft pas un douzieme du grand. Le mâffif de roc & de pierre qui charge cette voûte eft de 49 pieds fur la clef du grand ceintre, & de 37 fur celle du petit; & comme on trouve à peu près la même différence dans le nivellement de la colline, on peut croire que la voûte eft de niveau fur toute la longueur de la clef. Il n'eft pas inutile d'obferver que le roc vif fe continue fur toute l'épaiffeur de la voûte, & que du côté oppofé, elle n'a que 25 pieds de large dans fa plus grande largeur, & va toujours en fe retréciffant.

Toute la voûte ne femble faire qu'une feule & même pierre; car les efpeces de joints que l'on remarque à la tête d'Amont font l'effet d'un coup de tonnere, qui frappa

frappa cette partie en 1779; l'autre tête n'a pas la moindre veine, & l'intrados est si uni, que les martinets, qui voltigent autour en grand nombre, ne peuvent s'y attacher (1). Les culées, qui ont un petit talus, sont très entieres, & sans être planes, ont tout le poli qu'un courant d'eau donneroit à une pierre brute au bout d'un certain tems. Les quatre rochers adjacens aux culées paroissent être de la plus parfaite homogénité & avoir un très petit talus. Les deux rochers de la rive droite du ruisseau ont 200 pieds d'élévation au-dessus de l'eau, l'intrados de la voûte 150, & les deux rochers de la rive gauche 180 ».

Si l'on considere ce Pont comme simplement pittoresque, on est frappé de la majesté avec laquelle il piramide dans le vallon. Les chênes blancs qui croissent sur son sol, semblent porter leur cîme jusque dans les nues, tandis que les mêmes arbres qui croissent le long du ruisseau, ne paroissent que comme des arbustes. Quant au Naturaliste, il doit se contenter des observations qui peuvent conduire un Philosophe plus hardi à former quelque conjecture apparente sur l'origine de cette masse extraordinaire ».

(1) *Voyez* à la fin de cet article, la note, qui a été trouvée trop longue pour être imprimée sous le texte.

Dans toutes les parties de la voûte & de ses pied-droits, on a pris des morceaux cubiques de 3 ou 4 lignes de dimension; on les a mis successivement dans la même eau-forte : les premiers se sont dissous en moins d'une démi-heure ; les autres en ont employé davantage, mais on doit attribuer cet effet à l'affoiblissement de l'eau, qui perdoit de son activité à mesure qu'elle étoit saturée ».

On voit que ces roches étant de nature calcaire, excluent toute idée de volcan, qui d'ailleurs ne pourroit cadrer avec la forme du Pont & de toutes les parties adjacentes. Si l'on veut que la voûte étonnante qu'il forme soit l'effet d'un courant d'eau, il faudra alors supposer que ce courant ait eu la force d'entraîner & de porter très loin un massif de 5000 toises cubes, car il ne reste sur la place aucun vestige de cette opération. Les blocs que l'on trouve sous la voûte & un peu au-dessous, ont leur place antérieure encore marquée sur les pendans collatéraux du côté d'Aval, & ne proviennent d'aucune autre démolition que du Pont même, qu'on dit avoir été d'un tiers plus large ».

Le recreusement de 8 à dix pouces, formé dans le pied-droit de la rive gauche du ruisseau, sous la naissance de l'arc, le rallonge dans la forme d'un bec

de corbin. Cette dégradation, & quelques autres parties soufflées, font présumer que cet édifice surprenant deviendra un jour la victime du tems, qui en a détruit tant d'autres ».

Telles sont les observations que M. le Baron de Turpin a rapportées, & qu'il a bien voulu me remettre. Comme on peut compter sur leur exactitude, peut-être suffiroit-il de les transcrire ici, & de laisser la pensée du Lecteur s'exercer à son gré sur les causes qui ont pu produire cette espece de prodige. C'étoit le parti que j'avois pris, lorsque, livré à mes propres forces, dont j'avois une juste défiance, j'écrivois à Williamsburg, & j'écrivois pour moi seul, le Journal du voyage que je venois de faire. Cependant un Ouvrage espagnol qui me tomba entre les mains, commença à me confirmer dans l'opinion que j'avois conçue d'abord, que c'étoit au travail seul des eaux qu'on devoit la magnifique construction du Pont-Naturel. L'opinion de M. le Comte de Buffon, que j'ai consulté depuis, ne m'a plus laissé aucun doute. Ses sublimes conceptions sur les époques de la nature auroient dû suffire pour me mettre sur la voie; mais le disciple qui sait se rendre justice, est timide, même dans l'application qu'il fait des principes de son maître. Cependant

quiconque a voyagé en Amérique, devient un témoin qui a droit de dépofer en faveur du génie, dont les oracles ne trouvent fouvent que trop de contradicteurs. S'il falloit juftifier ce que les Montefquieu, les Hume, les Voltaire ont dit fur les funeftes effets produits autrefois par la fuperftition, l'ignorance & le préjugé, on pourroit encore, en parcourant l'Europe, trouver des peuples qui nous offriroient l'image de ce que nous étions il y a 300 ans, des nations qui font, pour ainfi dire, contemporaines des fiécles paffés, & la vérité des faits hiftoriques nous feroit démontrée par ceux dont nous ferions témoins. Il en eft de même de l'Amérique, pour les époques de la nature & pour tous les documens de l'Hiftoire naturelle. En parcourant cette partie du monde, on fe croit reculé d'une époque entiere: les parties baffes, les plaines font arrofées par de fi grandes rivieres, & tellement entrecoupées de creeks; les côtes font fi fréquemment découpées par des golfes, par des bras de mer, qui femblent conduire les flots jufqu'au fein des terres & aux pieds des montagnes, qu'on ne peut fe refufer à la perfuafion que toute cette partie du continent eft de nouvelle création, & le fimple produit d'un atterriffement fucceffif. D'un autre côté, fi l'on obferve que toutes les hautes

montagnes forment de longues chaînes paralelles entr'elles, & presque toujours dans la direction nord & sud ; que la plus grande partie des rivieres qui se jettent dans l'Océan, prennent leur origine dans les vallées étroites qui séparent ces montagnes, & qu'après en avoir suivi la direction dans un assez long espace, elles tournent tout-à-coup vers l'est, percent les montagnes & gagnent ensuite la mer en acquérant une largeur considérable ; on se croira, si-non contemporain, du moins très voisin de cette époque de la nature, où les eaux rassemblées à une hauteur extraordinaire, dans des vallées sans issues, cherchoient à rompre leurs digues, & étoient encore incertaines des moyens qu'elles prendroient pour s'échapper ; on sera porté à croire que le mouvement de la terre sur son axe, ou les vents d'ouest qui, dans l'Amérique septentrionale, correspondent aux vents alisés des tropiques & en sont peut-être l'effet, ont enfin déterminé le mouvement des eaux vers les parties de l'est. Alors il a pu arriver, de deux choses l'une : ou les eaux ayant excédé la hauteur des sommets moins élevés qui s'opposoient à leur passage, ont formé des especes de goutieres par lesquelles le trop plein se sera échappé ; ou, ne pouvant atteindre à la hauteur de ces montagnes, elles au-

ront trouvé dans leur maſſe même quelques parties plus molles, qu'elles auront d'abord minées, & qu'elles auront enſuite percées tout-à-fait. Dans le premier cas, ſi la pente a été très eſcarpée, & ſi la roche qui leur a ſervi de radier s'eſt trouvée très dure, elles auront formé une cataracte: mais ſi le talus a été moins rapide, ſi le ſol a été moins compacte, les eaux auront non ſeulement creuſé la goutiere qui leur ſervoit de paſſage, mais éboulé & entraîné les terres, dont elles auront formé de longs glacis, qui ſe feront enſuite perdus dans les plaines. C'eſt ainſi que la riviere d'Hudſon, la Delaware, le Patowmak, la riviere de James, & bien d'autres, ſe ſont ouvert un chemin à la mer, en perçant les montagnes ſous des angles plus ou moins approchant de l'angle droit, & formant des vallées plus ou moins ſpacieuſes. Dans le ſecond cas, les eaux n'ayant pu percer les montagnes qu'au-deſſous de leur ſommet, elles ont dû laiſſer au-deſſus d'elles une eſpece de calotte, une arche ſemblable à celle du Pont-Naturel. Mais combien de chances pour qu'au bout d'un certain tems ces arches finiſſent par s'ébranler, ſurtout lorſque le lit des rivieres s'étant de plus en plus approfondi, elles ont acquis une trop grande portée, & ont ainſi perdu leur appui!

Doutons-nous encore de la vraisemblance de cette hypothese; voulons-nous des indices plus apparens, des traces plus évidentes du travail des eaux, continuons de voyager en Amérique; allons dans le voisinage de l'Ohio, sur les bords de la riviere de Kentuke: voici ce que nous pourrons y observer, ou plutôt ce qu'a écrit le récent Historien de ce pays: « Parmi » les curiosités naturelles de ce territoire, les bords » tortueux, ou plutôt les précipices de Kentuke & de » la riviere Diek, méritent le premier rang. Les » yeux étonnés y voient presque par-tout 3 ou 400 » pieds d'une roche calcaire, coupée à pic; dans » quelques endroits un beau marbre blanc, curieu- » sement façonné en arches, ou en colonnes, ou en- » tassé sur une belle pierre à bâtir. Ces précipices, » comme je l'ai déja observé, ressemblent aux côtés » d'une tranchée profonde ou d'un canal, la terre au- » dessus étant unie, excepté aux endroits où les ruis- » seaux se jettent, & couronnée de bosquets de cèdres » rouges. On ne peut traverser cette riviere que dans » certains lieux, l'un desquels est digne d'admiration: » c'est un grand chemin pratiqué par les Bisons, & » assez large pour des chariots, d'une pente douce, » depuis le sommet jusqu'au bas d'une éminence très

» grande & escarpée, fort près de la riviere, au-dessus » de Lees-Town ».

Mais consultons Don Joseph d'Ulloa, déja si célebre par ses voyages ; c'est l'Auteur du Livre espagnol dont j'ai parlé plus haut : ce Livre a pour titre, *Noticias americanas*. L'Auteur y donne des descriptions très curieuses & très détaillées de toute l'Amérique espagnole. Dans l'article que nous allons traduire, il commence par faire remarquer une différence très sensible entre les montagnes qui sont situées dans l'Amérique, sous la zone torride, & celles qu'on voit dans les autres parties du monde : en effet, quoique la hauteur de ces dernieres soit souvent très considérable, comme le terrein s'éleve graduellement, & que leurs sommets réunis forment de vastes contrées, ceux qui les habitent peuvent ignorer à quelle élévation ils se trouvent relativement au niveau de la mer ; au lieu que celles de l'Amérique étant partagées, & pour ainsi dire, fendues dans toute leur hauteur, donnent sans cesse l'idée, & même la mesure de leur prodigieuse élévation. « Dans cette partie du monde, ajoute-t-il, la terre est entrecoupée de profondes tranchées (*quebradas*) d'une largeur très considérable, puisque ce sont elles qui séparent les montagnes les unes

des autres, & que dans leur partie ſupérieure, elles ont ſouvent plus de deux lieues d'ouverture. Cet eſpace ſe reſſerre ſuivant qu'elles ſont plus ou moins profondes; & c'eſt dans le fond de ces eſpeces de vallées que coulent les rivières, leſquelles en occupent preſque réguliérement le milieu, laiſſant de chaque côté des terreins unis de la même étendue. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que les angles, ou ſinuoſités que forment ces rivieres, correſpondent parfaitement à celles qu'on obſerve à droite & à gauche dans les parois des montagnes; de ſorte que ſi l'on pouvoit rapprocher tout-à-coup les deux côtés de ces vallées, on auroit une maſſe ſolide, ſans aucune interruption. Les rivieres pourſuivent leur chemin dans ces encaiſſemens, juſqu'à ce qu'elles parviennent à la plaine, & de là à l'Océan. Dans cette derniere partie de leur carriere, leur lit eſt peu profond, & leur fond ne s'éloigne pas du niveau de la mer. Ainſi l'on peut dire qu'en général, plus les montagnes des Cordillieres ſont élevées, plus le lit des rivieres qui coulent dans leurs vallées eſt profond ».

Dans la province d'*Angaraes*, parmi les jeux de la nature dont ces contrées abondent, on peut en obſerver un qui mérite une attention particuliere. Cette

province qui dépend du gouvernement de *Guancavelica*, eſt diviſée en pluſieurs départemens: dans un de ces départemens appellé *Conaica*, ſe trouve le petit village de *Vinas*, lequel eſt ſitué à neuf lieues de *Conaica*. Vers le milieu de cette diſtance, s'éleve une montagne connue ſous le nom de *Coroſunta*: lorſqu'on eſt parvenu au pied de cette montagne, on entre dans une fente, ou ſi l'on veut, une ouverture, à travers laquelle coule le ruiſſeau de *Ckapllancas*; ce ruiſſeau s'engage dans un encaiſſement dont la largeur eſt de vingt à vingt-cinq pieds, & la hauteur de plus de quarante; ſans que la partie ſupérieure ſoit ſenſiblement plus évaſée que la partie inférieure. C'eſt cette ouverture, dont le ruiſſeau occupe ſouvent toute la largeur, qui fait la ſeule communication qui exiſte entre *Vinas* & *Conaica*. On ne peut traverſer la riviere que dans les endroits ou, comme nous l'avons dit, l'ouverture a vingt pieds de large, & on eſt obligé de la traverſer neuf fois, en profitant des endroits où elle s'éloigne un peu du rocher, ce qui ne ſe rencontre que dans ceux où elle forme quelques ſinuoſités; car lorſque ſon cours eſt direct, elle remplit exactement l'ouverture à travers laquelle elle paſſe. Cette tranchée eſt taillée dans la roche vive, & avec

tant de régularité, que dans toute ſa hauteur, les parties ſaillantes d'un côté, correſpondent parfaitement aux parties rentrantes de l'autre; de ſorte qu'on la pourroit prendre pour un canal qu'on auroit fait pour l'écoulement des eaux, & qu'on auroit creuſé avec une ſymétrie ſi parfaite que les deux côtés pourroient s'appliquer exactement l'un ſur l'autre, ſans laiſſer le moindre vuide entr'eux. Il n'y a aucun danger à pratiquer ce chemin; en effet, la roche eſt trop ſolide pour qu'aucun éboulement ſoit à craindre, & la petite riviere n'eſt pas aſſez rapide pour compromettre les bâteaux: cependant il eſt difficile de ſe défendre d'un ſentiment de terreur, lorſqu'on ſe voit engagé dans cette étroite ouverture, dont les deux côtés, par leur parfaite correſpondance, préſentent l'idée d'une boîte entr'ouverte pour un moment, & toujours prête à ſe refermer ».

La cavité que nous venons de décrire mérite d'autant plus notre obſervation, qu'on peut la regarder comme un modele, ou un exemplaire de ce qu'ont été les vallées des Cordillieres, lorſque dans le principe, elles n'excédoient pas la profondeur de celles-ci; car alors leurs parois, qui offrent maintenant une légere pente, étoient ſans doute taillés à pic, & ce n'eſt

qu'après que les eaux les ont eu creusés à une grande profondeur, que les parties supérieures se trouvant avoir une trop grande portée, se sont successivement éboulées. Cette analogie est même confirmée par la dégradation qu'on peut observer dans l'encaissement formé par le *Chapllancas;* dégradation occasionnée par l'effet lent & successif des pluies, de la gelée, & des gersures causées par le soleil, mais qui sont moins sensibles là qu'ailleurs, parce que la roche y est plus dure, plus solide & plus continue, n'étant interrompue par aucune couche de terre, ni d'autres matieres faciles à se dissoudre ou à s'ébouler. Tout doit donc porter à conclure que les eaux seules ont creusé ce canal dans la forme qu'il conserve aujourd'hui; & aussi, qu'elles en augmenteront encore la profondeur, puisqu'on sait que le tems seul suffit pour réduire les pierres les plus dures à un sable fin & presqu'imperceptible, & qu'on reconnoît déja ce progrès, soit dans les petits fragmens de pierres qu'on voit au fond de la riviere, soit dans ceux qu'elle porte dans la plaine, lorsque trouvant un terrein plus étendu, elle commence à s'élargir ».

Que l'on attribue l'origine de ce canal au frottement des eaux qui l'ont approfondi successivement,

ou que l'on suppose qu'un tremblement de terre ait ouvert la montagne, de maniere à offrir un nouveau chemin à cette riviere qui avoit précédemment une autre direction; il reste toujours certain, qu'une pareille ouverture ne peut avoir existé dans l'époque qui a succédé immédiatement au déluge. Il en est de même des plus grands encaissemens de ce genre, qui sont connus sous le nom de *Quebradas*, & qu'on rencontre fréquemment dans toute la haute partie de l'Amérique méridionale. Il est évident qu'ils ont été formés pareillement par le travail des eaux; car d'un côté, on sait que la rapidité de leur courant est capable d'arracher des pierres d'une grandeur extraordinaire; & de l'autre, on a des preuves manifestes de l'effort continuel que ces eaux font pour approfondir leur lit; effort dont on reconnoît la trace dans les immenses blocs qu'elles ont taillés en forme de dez ou de cubes, toutes les fois que les roches leur ont opposé trop de résistance pour qu'elles pussent diviser & déblayer toute l'étendue du fond sur lequel elles exerçoient leur activité. Dans la riviere d'*Iscuchaca*, près du village qui porte le même nom, on voit une grande masse de pierre, dont la figure est régulierement quarrée, & dont chaque côté peut avoir trente-

cinq ou quarante pieds. Lorsque les eaux sont basses elle s'éleve de vingt-cinq pieds au-dessus de leur niveau. Mais pour que ces grandes masses cubiques, ainsi que d'autres plus petites, qu'on trouve fréquemment dans le lit des rivieres & qui sont toutes taillées régulierement, quoique dans des formes différentes, aient pu se trouver ainsi façonnées, il faut supposer que les eaux ont successivement déchiré & arraché les autres roches qui les entouroient, les laissant ainsi seules & isolées, & sous la forme qu'elles ont maintenant; mais seulement jusqu'à ce que le lit des rivieres s'approfondissant de plus en plus, les eaux rencontrent dans leurs bases quelques veines de terre ou de toute autre matiere aisée à dissoudre; car alors elles les mineront, & les désenchasseront, pour ainsi dire, de maniere qu'elles pourront un jour les déplacer & les entraîner avec elles. Une fois mises en mouvement, ces masses iront choquer, ou les roches du rivage, ou celles qu'elles rencontreront dans le lit même de la riviere; & alors, se brisant & se réduisant en différentes masses de moindre grosseur, elles seront charriées avec plus de facilité. Telle est sans doute l'origine de toutes ces pierres qu'on voit sous les eaux ou sur le rivage, dont

les unes ſont très petites, & les autres ſi énormes, que nul effort humain ne pourroit les ébranler. Quant à la profondeur extraordinaire de ces *Quebradas* ou vallées, un exemple ſuffira pour en donner une idée. La ville de *Guancavelica* a été bâtie dans une vallée formée par différentes chaînes de montagnes; le baromêtre s'y maintient à 18 pouces une ligne & demie; (ce terme moyen a été pris entre 18 pouces un quart & 18 pouces un tiers, qui forment les plus grandes différences que le baromêtre y éprouve); ſuivant cette hauteur du mercure, l'élévation au-deſſus du niveau de la mer doit être de 1949 toiſes. Au ſommet de la montagne, où ſe trouve la mine d'*Aſoguès*, lieu qui eſt encore habitable, & qui eſt lui-même auſſi ſoumis à d'autres ſommets voiſins, que la ville de *Guancavelica* lui eſt inférieure, le mercure ne monte qu'à 16 pouces juſte, ce qui donne 2337 toiſes au-deſſus du niveau de la mer, & à peu près 500 toiſes pour la profondeur de la *Quebrada*, ou vallée de *Guancavelica*, laquelle ne paroît être autre choſe que le lit approfondi de la riviere qu'on voit actuellement couler dans ſon ſein ».

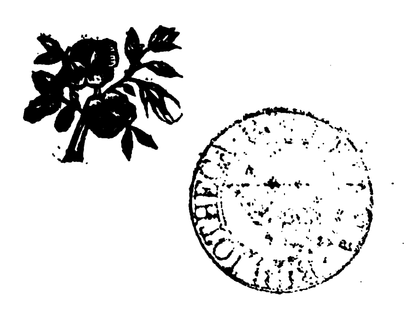
Après tant d'obſervations ſur le travail extraordinaire des eaux & ſur les effets étonnans qui en réſultent, ne ſommes-nous pas fondés à ſuppoſer que

le Pont-Naturel eſt encore leur ouvrage, & ne devons-nous pas le regarder comme une eſpece de *Quebrada*. Lorſque les vallées des Apalaches n'étoient que de grands lacs, où les eaux étoient retenues priſonnieres, la petite vallée dont il traverſe la profondeur a pu former un réſervoir particulier, où les eaux ſe ſeront conſervées, même après que celles des plus grandes vallées ſe ſeront échappées. La maſſe du rocher dans laquelle a été creuſé le Pont-Naturel, leur aura ſervi de barriere; mais, ſoit que leur hauteur n'ait pas atteint le ſommet du rocher, ſoit qu'elles aient trouvé plus de facilité à miner ſa partie inférieure, elles auront laiſſé ſubſiſter l'immenſe calotte qui en forme la voûte, telle que nous la voyons à préſent. Il feroit inutile & peut-être téméraire, de vouloir expliquer en détail comment la courbure de cette voûte a été ſi réguliérement deſſinée; mais la cauſe une fois connue, tous les effets, quelque variés & quelqu'étonnans qu'ils ſoient, doivent également lui être attribués. D'ailleurs, on peut obſerver que le plus grand arc de cette voûte ſe trouve correſpondre à l'angle que forme le vallon dans cet endroit: de ſorte que le rocher paroît avoir été d'autant plus creuſé, que l'effort des eaux a été plus conſidérable. Quoi qu'il en

en soit, nous laissons chacun libre de former telle conjecture qu'il lui plaira ; & comme il a été dit plus haut, notre dessein a été bien moins d'expliquer ce prodige de la nature, que de le décrire avec assez d'exactitude pour mettre les Savans à portée d'en juger (1).

---

(1) Ceux qui voudront se former une idée exacte du Pont-Naturel, ne doivent pas juger du terre-plein de ce Pont, par l'aspect que présentent ses parois dans les deux perspectives qu'on a gravées. Le terrein sur lequel passent les voyageurs est presque uni ; mais les espèces de parapet que forment les roches ne le sont pas : d'ailleurs leur pente se trouve encore exagérée par un effet d'optique, les perspectives ayant été prises des rives du ruisseau, & fort près du Pont.



NOTE.

QUOIQUE le printems fût déja avancé lorſque j'arrivai au Pont-Naturel, puiſque nous étions alors au 20 Avril, je ne me rappelle pas d'y avoir vu d'hirondelles d'aucune eſpèce. M. le Baron de Turpin ne le viſita que vers le 15 de Mai: alors les martinets, qui paroiſſent plus tard que les hirondelles, avoient eu le tems d'arriver; mais j'ai lieu de croire que l'oiſeau qu'il déſigne ici, n'eſt autre que celui qu'on appelle *hirondelle à croupion blanc*, & auquel on donne improprement le nom de *martinet* dans quelques provinces du royaume.

Je ſaiſirai cette occaſion d'obſerver que l'oiſeau, appellé en Amérique *martin* (martinet) eſt une eſpèce particuliere, qui n'eſt pas connue en Europe, & qui n'a été bien décrite nulle part, pas même dans Catesby, du moins, ſi c'eſt celui qu'il a en vue, lorſqu'il fait mention d'un martinet de la Caroline, qu'il nomme *purple martin* (martinet couleur de Pourpre) (1). Malheureuſement je

(1) *Peter Kalms*, voyageur ſuédois, qui n'a certainement pas épargné les détails, ne parle que très ſuccintement de cet oiſeau : il n'obſerve pas même que la femelle n'eſt pas de la même couleur que le mâle, & il paroît le confondre avec le martinet européen, qu'il appelle *Martinet anglois*. Voyez tome 3, page 113, édition allemande.

ne me trouve gueres en état d'y suppléer. Plusieurs raisons m'ont empêché de profiter de mon séjour en Amérique pour me livrer aux observations que le très petit nombre de connoissances que j'ai acquises sur l'histoire naturelle m'auroit permis de faire. En effet, le peu de place qu'il restoit aux Officiers, & même aux Officiers-Généraux, pour transporter leurs effets, lors de notre départ d'Europe, ne m'avoit pas permis d'emporter d'autres livres que ceux qui m'étoient nécessaires pour la connoissance politique & militaire du continent où j'allois faire la guerre, & je ne me sentois pas assez fort pour travailler de mémoire & d'après mes propres idées, d'ailleurs, je m'étois persuadé mal-à-propos que tout avoit été su & écrit sur un pays aussi connu & aussi fréquenté que l'étoit dès lors l'Amérique septentrionale. Je m'apperçus trop tard que je m'étois trompé, & le peu de succès des efforts que j'ai faits depuis pour tirer quelque parti, soit de ma propre curiosité, soit des connoissances de quelques personnes que j'ai employées, m'a convaincu que ce seroit encore au moment présent une chose très utile, que d'envoyer en Amérique une petite caravanne composée de Naturalistes, de Géographes & de Dessinateurs. En attendant que ce projet, qui a déjà été proposé, puisse s'exécuter, je vais rendre compte ici de quelques observations, que j'ai faites sur le *martin*, ou martinet d'Amerique.

Cet oiseau différe de notre martinét européen par sa

forme, par ſa couleur, & par ſes mœurs: par ſa forme, en ce qu'il a le corps aſſez gros & ſemblable à celui de plusieurs autres oiſeaux d'eſpèces différentes, tels, par exemple, que le merle & le ſanſonnet: par ſa couleur, parce que ſi le mâle eſt tout noir comme les autres martinets, la femelle eſt d'un gris cendré, un peu plus clair que celui de notre merle femelle, tandis que ſa gorge & ſon ventre ſont d'un blanc ſale & mêlé; par ſes mœurs, en ce qu'au lieu d'être farouche comme notre martinet, il eſt encore plus familier & plus domeſtique, s'il eſt poſſible, que notre hirondelle de cheminée. Les Américains ont pour ces oiſeaux un reſpect preſque ſuperſtitieux; non ſeulement ils leur préparent au commencement du printems des pots de terre ſemblables à ceux que nous fixons dans nos murs pour attirer les moineaux, mais ils ſuſpendent deſſous la ſaillie du toît, de petites cages pour les faire nicher. Les plus crédules des Américains diſent que ces oiſeaux portent bonheur aux maiſons qu'ils viſitent; les plus raiſonnables penſent qu'ils ſont utiles, non ſeulement parce qu'ils détruiſent les mouches dont on eſt fort incommodé dans l'été, mais parce qu'ils réuſſiſſent par leur hardieſſe & par leurs cris, à éloigner les oiſeaux de proie, lorſqu'ils viennent attaquer la volaille dans les baſſes-cours. Ces animaux ſont ſi familiers, que pour peu qu'on fût adroit, on pourroit les prendre avec la main: leur chant eſt très éloigné du cri déſagréable de notre martinet;

il ressemble plutôt à celui des hirondelles de cheminée, mais il est beaucoup plus mélodieux. Je ne les ai vus qu'en liberté; car j'avoue qu'ayant résolu cent fois d'en tuer au moins un ou deux, afin de les examiner de plus près, je nen ai jamais eu le courage, tant j'ai respecté la douce hospitalité, qu'on leur offre & qu'ils reçoivent avec la même confiance.

Je ne sais pourquoi Catesby donne à cet oiseau le nom de *martinet couleur de pourpre*; car je n'ai jamais observé que ses plumes offrissent la moindre nuance de cette couleur; celles du mâle sont du plus beau noir, & comme nous l'avons dit, celles de la femelle sont d'un gris cendré sur le dos, & sur le ventre d'un blanc mêlé de gris. Si ce martinet n'étoit pas un oiseau de passage, & un oiseau qui, comme tous ceux de son espece, doit voyager très rapidement, il seroit assez vraisemblable qu'en s'approchant des tropiques, il prît une couleur purpurine. On remarque en effet des différences sensibles dans la manière dont les oiseaux appartenants à la même espèce, sont colorés suivant qu'ils approchent plus ou moins des tropiques ou de la ligne équinoxiale. Les oiseaux-mouches, qu'on voit en Virginie, & qui vont même jusqu'en Pensilvanie & dans les Jerseys, sont d'une couleur grise & leur gorge seule brille des couleurs du rubis, tandis que ceux de la Guyanne & du Bresil offrent dans toutes leurs plumes, l'éclat dont la nature n'a décoré les autres

que dans une petite partie de leurs vêtemens. Nulle espèce n'offriroit plus d'exemples de cette progression dans l'éclat & l'intensité des couleurs que celle des étourneaux, si ces oiseaux n'étoient pas voyageurs, & si on pouvoit savoir au juste de quel pays viennent les différens essaims qu'on voit arriver au printems. La plus belle variété de cette espece est l'étourneau noir, appellé *black bird* en Amérique : lorsqu'il est posé, il paroît être tout noir; mais il porte au pli de l'aîle plusieurs plumes d'un rouge très vif & cependant nuancé, qui ne peut être comparé qu'à l'escarboucle; de sorte que lorsqu'il prend son vol, ses couleurs brillantes produisent un effet d'autant plus agréable, qu'il est plus inattendu. Une autre variété suit immédiatement, c'est c'elle des étourneaux de couleur grisâtre; ceux-ci portent aussi plusieurs plumes rouges, mais en moins grand nombre, & d'un rouge moins vif : une troisieme est d'une couleur brune tirant sur le rouge, à-peu-près comme la poule faisanne ; elle a encore au pli de l'aîle trois plumes absolument rouges, mais d'un rouge triste & sans éclat; enfin une quatrieme variété seroit absolument semblable à notre étourneau européen, si elle n'avoit pas encore au pli de l'aîle deux ou trois plumes rougeâtres, qui semblent attester son origine américaine, & qu'on pourroit regarder comme les paremens d'un uniforme qui n'est pas complet, mais qui suffit pour montrer à quelle armée cette légion appartient.

Il y a tout lieu de croire que si on pouvoit savoir d'où viennent ces oiseaux, qui ne paroissent qu'au commencement du printems, dans toute l'Amérique septentrionale, & même en Virginie & en Caroline, on s'assureroit que le plus ou moins d'éclat de leurs plumes est dû à la plus ou moins grande latitude du pays qu'ils habitent pendant l'hiver. On lit dans l'Histoire naturelle que l'étourneau n'est pas un oiseau de passage : cela peut être vrai des étourneaux européens, mais je puis assurer que depuis Boston jusqu'à la baye de Chesapeak, je ne les ai vus arriver qu'à la fin de l'hiver.

Je n'ai pas fait mention d'une espece d'étourneau dont il n'est pas parlé dans l'Histoire naturelle, mais qu'on voit au Cabinet du Roi, & qui est décrit par Catesby ; c'est pourtant par là que j'aurois dû commencer, puisque c'est elle qui m'a conduit à cette longue digression. On l'appelle en Amérique *étourneau corneille*, *starling crow*. Cet oiseau est beaucoup plus grand que les autres étourneaux ; & quand on considere son bec, on est tenté de le confondre avec le choucas ; mais il est bien sûr que c'est un véritable étourneau : il en a le cri & les mœurs ; il vit dans les marais, & se mêle avec toutes les variétés d'étourneaux dont j'ai parlé. Sa couleur est d'un noir mêlé & changeant, qui offre, suivant qu'il est éclairé, des nuances bleuâtres & purpurines : or il seroit assez vraisemblable

que les oiſeaux dont la couleur eſt originairement noire, duſſent acquérir par le voiſinage du ſoleil, ces nuances, ou bleues, ou purpurines, que l'on remarque dans *l'étourneau corneille*; & dans ce cas, il ſeroit poſſible que le martinet couleur de pourpre, dont parle Catesby, exiſtât dans la Caroline du ſud, quoique je ne l'aie jamais vu en Virginie: mais il reſteroit toujours à expliquer pourquoi ce martinet, dont l'origine ſeroit plus méridionale, n'étendroit pas ſes voyages juſqu'en Virginie & en Penſilvanie; car quoique nous ayons dit qu'en Amérique les étourneaux ſont des oiſeaux de paſſage, il faut bien diſtinguer leurs voyages de ceux des hirondelles & des martinets. Il y a grande apparence que les étourneaux ſe contentent de ſe retirer pendant l'hiver près des lacs & des rivieres, qui ſe trouvent en abondance entre l'Océan & la mer Pacifique, depuis les 35 juſqu'au 33e dégrés de latitude. Il leur ſuffit, en effet, d'éviter la gelée, qui les empêcheroit de trouver leur ſubſiſtance dans les marais; au lieu que les hirondelles doivent s'avancer juſqu'aux endroits où les inſectes aîlés ne ceſſent pas de peupler les airs pendant l'hiver. Voici cependant une obſervation qui mérite toute la confiance poſſible: M. Flemming, Grand-Juge en Virginie, homme digne de foi, & reſpectable à tous égards, a aſſuré à M. Jefferſon, qu'un jour d'hiver, tandis qu'il étoit occupé à faire abattre des arbres dans un terrein qu'il vou-

loit ensemencer, il fut fort surpris de voir tomber avec un vieux chêne fendu une grande quantité de martinets, qui s'étoient refugiés & engourdis dans les crevasses de cet arbre, comme font les chauves-souris dans les antres & dans les souterrains. Ce fait, qu'il est difficile de contester, prouve-t-il que les martinets ne voyagent pas comme les cailles & les cigognes; ou seulement, qu'une troupe paresseuse de ces oiseaux, ayant trop différé son départ, s'est trouvée surprise par le froid, & forcée de chercher un asyle pour y passer l'hiver?

Puisque je me suis laissé entraîner ainsi à parler de quelques objets relatifs à l'Histoire naturelle, je ne terminerai pas cette longue note, sans y ajouter encore un article, sur lequel je ne donnerai aucune lumiere nouvelle, puisqu'il a été traité par M. le Comte de Buffon; mais où j'aurai du moins la satisfaction de confirmer, par des preuves sans réplique, ce que son génie lui avoit déjà révélé; heureux de trouver à-la-fois l'occasion de rendre un hommage particulier à l'homme le plus illustre de notre siécle, & celle de me glorifier de l'amitie qui nous lie, amitié déja bien ancienne, puisqu'elle date d'aussi loin que mon admiration pour ses immortels ouvrages. On sait qu'un des articles les plus intéressans de l'Histoire des quadrupedes, est celui du sarigue, ou de l'opossum. L'observation avoit appris que la femelle de cet animal avoit sous le ventre une espece de poche où elle portoit ses petits;

qu'on ne les voyoit jamais hors de cette poche, que lorsqu'ils étoient en état de courir & de chercher leur nourriture ; & que jusqu'à cette époque, ils restoient toujours attachés à la mamelle de leur mere : mais l'ignorance & la crédulité avoient adopté toutes sortes de contes ridicules sur la maniere dont la génération s'opere dans cette espece. J'ai trouvé l'opinion établie en Virginie, même parmi des Médecins, que les petits de l'opossum sortoient du ventre de leur mere par les mamelles. L'extrême petitesse dont ils sont au moment de leur naissance, pouvoit seule accréditer cette opinion, que l'anatomie auroit si aisément démentie, pour peu qu'on eût voulu la consulter. La premiere chose dont je m'occupai pendant l'hiver de 1781 à 1782, fut de me procurer quelques-uns de ces animaux, & de les faire disséquer. M. Robillard, premier Chirurgien de notre armée, & l'un des plus habiles Chirurgiens qu'il y ait en France, voulut bien se charger de ce soin. Ayant disséqué un individu mâle & un individu femelle, il trouva les organes de la génération semblables à ceux des autres quadrupedes, à cette seule différence qu'il observa une bifurcation dans le gland du mâle & dans le clitoris de la femelle, & qu'il trouva dans la matrice de celle-ci une espece de cloison ou de mediastin, qui la partageoit en deux départemens, mais sans être assez continue pour que les deux cavités fussent entiérement séparées l'une de l'autre. C'en étoit

déja assez pour confirmer & pour éclaircir les articles les plus essentiels d'une description, que M. d'Aubenton n'avoit pu faire que sur un individu conservé dans l'esprit de vin. Mais M. le Comte de Buffon, qui avoit jugé avec une sagacité vraiment admirable, que la nature, en formant cet animal, avoit procédé d'une maniere particuliere, & lui avoit donné une faculté de se reproduire, moyenne pour ainsi dire, entre celle des quadrupedes & celle des oiseaux, afin que la briéveté de la gestation, pût correspondre à la longue incubation qu'ils reçoivent dans la poche où ils sont conservés; M. le Comte de Buffon avoit ajouté: « Personne n'a observé la durée de » la gestation de ces animaux, que nous présumons être » beaucoup plus courte que dans les autres; & comme » c'est un exemple singulier dans la nature que cette ex» clusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée » de voir des sarigues vivans dans leur pays natal, de » tâcher de savoir combien les femelles portent de tems, » & combien de tems encore, après la naissance, les pe» tits restent attachés à la mamelle avant que de s'en sé» parer. Cette observation, curieuse par elle-même, » pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être » quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus » avant le terme ». Ici, l'interprête de la nature, comme il arrive souvent aux drogmans de l'Asie, avoit été obligé de deviner la pensée de son maître, avant d'essayer de

nous l'exprimer dans un langage intelligible : mais lorſque l'interprête eſt miniſtre & confident, il importe peu qu'il traduiſe ou qu'il parle de lui-même; ainſi, la ſeule crainte que j'avois, étoit de ne pouvoir me procurer les moyens qui m'étoient néceſſaires pour démontrer aux Américains une vérité dont j'étois déja perſuadé. Il falloit en effet pour y parvenir, que des opoſſums privés conſentiſſent à s'unir dans cet état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage; il falloit que cette union devînt féconde, & que nous puiſſions en obſerver les ſuites. Or perſonne dans le pays ne s'étoit aviſé d'en élever, & nous ne pouvions avoir que ceux que les ſoldats nous apportoient après les avoir attrapés dans les bois. J'en avois eu un chez moi qui étoit déja devenu très familier; mais je l'avois envoyé à M. le Comte de Buffon, & j'avois profité du départ de l'*Hermione;* M. le Comte de la Touche, qui la commandoit, ayant bien voulu ſe charger de quelques animaux & de quelques autres objets d'Hiſtoire naturelle que je voulois faire paſſer en Europe. Heureuſement que le haſard me ſervit mieux que n'auroient pu le faire les tentatives les plus multipliées : M. le Chevalier d'Aboville, Brigadier des Armées du Roi, & Commandant de notre Artillerie, mettant à profit le repos dont nous jouiſſions, employoit à augmenter ſes connoiſſances en phyſique & en hiſtoire naturelle, les mêmes talens & la même activité qui nous avoient été ſi utiles pen-

dant la campagne. Il élevoit chez lui plusieurs animaux, & entr'autres un opossum femelle, qu'il eut le bonheur de voir concevoir, devenir mere, & élever ses petits dans sa propre maison, & même dans sa propre chambre. Je ne puis mieux faire que de transcrire ici les observations qu'il a écrites, & qu'il a bien voulu me confier.

« L'opossum, dit-il, est plus timide que farouche, & s'apprivoise très promptement. J'en avois depuis quelque tems un femelle, lorsqu'on m'apporta un mâle. Elle parut, dans les premiers momens, le redouter, & pour éviter toute querelle, j'attachai le nouveau venu dans une boite auprès de ma cheminée. La femelle jouissoit de sa liberté dans ma chambre; elle y avoit une boîte d'où elle ne sortoit que la nuit pour boire, manger & se vider. Le soir du second jour après l'arrivée du mâle, pendant que j'écrivois devant mon feu, je vis la femelle s'avancer doucement vers la boite où étoit le mâle, rentrer sous mon lit, revenir, retourner, avançant chaque fois un peu plus, s'enhardir enfin jusqu'à entrer dans la boite du mâle, qui, sur le champ, se jetta sur elle avec tant de précipitation, que l'ayant vu jusques-là très indifférent, je ne le jugeai animé que d'un sentiment de colere. Je la retirai, & le battit. Quelques momens après elle revint à la charge : le mâle l'entendant venir, sortit de sa boîte, & la longueur de sa corde lui permit de la joindre devant le milieu de ma cheminée; il se jetta sur elle avec la même

impétuofité, & je vis bien que puifque la femelle ne s'en effrayoit pas, je ne devois pas me mêler de leurs affaires. Elle étoit accroupie; le mâle étoit deffus, les quatre pattes pofant à terre, & tous deux dans une parfaite immobilité. Je les confidérai ainfi près d'une demi-heure; je paffai le doigt entre deux, & m'apperçut qu'il n'y avoit aucune intromiffion. Ma préfence ne paroiffoit point du tout les gêner; cependant, pour qu'aucun mouvement ne pût les diftraire, je me couchai. Le feu devant lequel je les laiffai, les éclairoit: je continuai de les obferver de mon lit pendant plus d'une demi-heure, & les vis toujours dans la même immobilité. La mienne m'avoit fait fermer les yeux depuis quelques momens, lorfque la femelle monta fur mon lit; je la careffai, &, paffant la main vers la partie poftérieure, je la trouvai mouillée, ce qui me fit croire que, malgré les apparences, l'acte de la copulation avoit eu fon accompliffement. Je trouvai le lendemain matin des taches fur le plancher, qui en furent une feconde preuve. Mais celle qui acheva de me le confirmer, fut le changement que je ne tardai pas d'appercevoir à la poche de cette femelle. C'étoit le 7 Février que l'accouplement s'étoit fait; dix jours après, je remarquai que le bord de l'orifice de la poche étoit un peu épaiffi: cela parut encore plus fenfible les jours fuivans, & je m'apperçus auffi que la poche s'agrandiffoit & que fon ouverture étoit plus évafée qu'auparavant. La

nuit du 20 au 21, c'eſt-à-dire, treize jours après l'accouplement, elle ne ſortit de ſa boîte qu'aſſez avant dans la nuit, & ſeulement pour boire, manger & ſe vider : elle rentra dans ſa boîte auſſi-tôt; ce qui fit que je manquai ce jour-là à continuer d'obſerver le progrès des changemens qui ſe faiſoient à ſa poche. Le quatorzíeme jour vers le ſoir, voyant qu'elle ne ſortoit pas de ſa boîte, j'y paſſai la main, qu'elle careſſa beaucoup, en la léchant & me mordillant très doucement; elle empoignoit mes doigts avec ſes petites mains, cherchant à retenir la mienne lorſque je voulois la retirer. Je lui donnai quelques morceaux de viande; elle les mangea en continuant de careſſer ma main; & voyant qu'elle ne pouvoit la retenir, elle ſe détermina à la ſuivre, & ſortit de ſa boîte me tenant toujours un doigt. Je n'eus rien de plus preſſé que de viſiter la poche : le changement que j'y trouvai me fit juger que j'avois beaucoup perdu d'avoir manqué un jour de l'obſerver, & que j'avois laiſſé échapper le moment le plus intéreſſant. Cette poche dont l'ouverture s'évaſoit les jours précédens, ſe trouvoit alors preſque fermée, ne préſentant plus qu'une petite ouverture ronde au milieu d'un enfoncement ſemblable à un umbilic. L'orifice en ètoit un peu humide ; une humeur glaireuſe humectoit auſſi les poils qui avoiſinent l'orifice, commun à l'anus & au vagin. Il me parut que j'aurois encore pu introduire un de mes doigts dans la poche; mais je jugeai

ne pouvoir le faire qu'en forçant le passage, & risquant d'offenser, peut-être de détruire les embrions délicats qui s'y trouvoient; car je ne doutois plus alors qu'ils n'y fussent. Le quinzieme jour, soit que mon impatience eût surmonté la crainte que j'avois de blesser les embrions, soit que l'orifice de la poche fût réellement, comme il me le paroissoit, plus ouvert que la veille, j'y introduisis le doigt, & je sentis au fond de la poche un petit corps rond, que je jugeai du volume à peu près d'un pois. La mere, qui auparavant souffroit assez que je misse les doigts dans sa poche, se tourmentoit beaucoup, & cherchoit à s'échapper; ce qui m'empêcha de faire un examen suffisant pour m'assurer si ce corps étoit sphérique, s'il étoit adhérent, & s'il y en avoit plusieurs; mais il me parut adhérent & placé d'un côté de la poche, & j'en conclus qu'il y en avoit un second de l'autre côté. La seizieme nuit, elle ne sortit de sa boîte que pour manger, & rentra tout de suite. Le dix-septieme jour au soir, elle sortit; je visitai la poche, je sentis deux corps placés au fond, l'un à côté de l'autre, adhérens au corps de la mere; leur volume n'excédoit point celui d'un pois, & autant que je pus, au tact, juger de la forme, elle me parut approcher de celle d'une figue, dont la queue seroit implantée dans une base de la forme d'un segment de sphere, qui offroit des inégalités sous le doigt. Quoique je n'eusse senti que deux corps, je ne doutai point que

cette

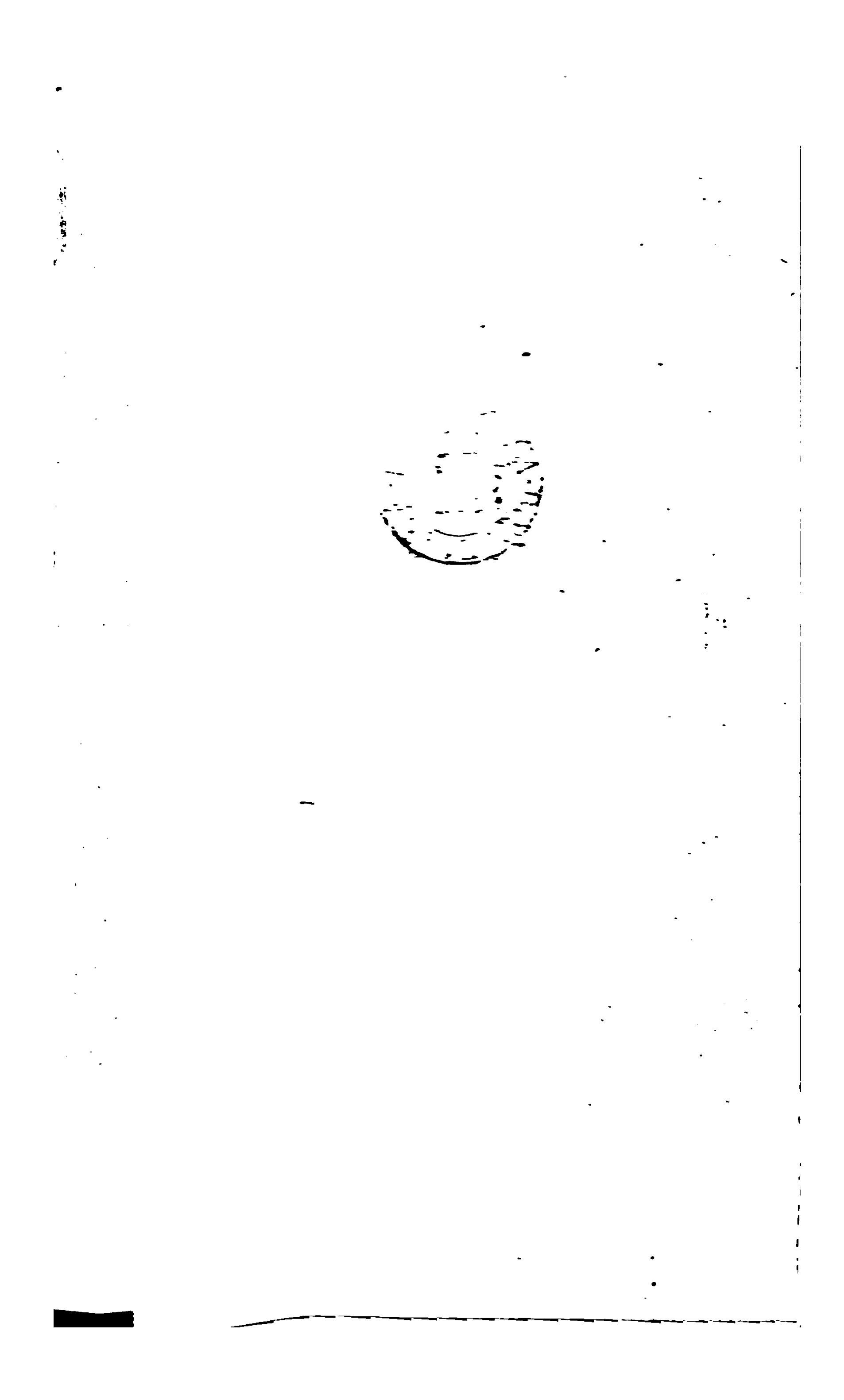
tette poche n'en renfermât un plus grand nombre. Le vingt-cinquieme jour après l'accouplement, conséquemment le douzieme du séjour des petits dans la poche, on commençoit à les sentir remuer sous le doigt, & un mois après la seconde époque, on pouvoit les appercevoir en entr'ouvrant la poche avec le doigt. Quinze jours plus tard, elle restoit naturellement assez ouverte pour qu'on pût les voir librement; & au bout de deux mois, la femelle étant couchée, & l'ouverture de la poche étant dans une situation plus lâche que lorsqu'elle marchoit, les petits se trouvoient partie dedans, partie dehors, & on pouvoit les compter aisément : ils étoient au nombre de six, tenant tous à la mere par un canal qui entre dans la gueule du petit, & qu'on ne peut retirer qu'avec effort & avec danger de le faire périr, si cela arrive dans les premiers tems; car alors il ne peut plus reprendre le mamelon; mais lorsqu'il a acquis environ six semaines, il le peut reprendre, ce qu'il ne parvient à faire que par une forte succion, l'ouverture qui se trouve au bout du museau ne pouvant recevoir que le mamelon, qui est long d'environ deux lignes, & de la grosseur de la seconde ou troisieme corde d'un violon. L'opossum a cependant la gueule très fendue; mais tant qu'il doit rester attaché à la mere, la nature a réuni les deux machoires par une membrane, qui se desseche & disparoit lorsque le petit a acquis à peu près trois mois, terme où il commence à manger & à marcher.

Le nombre des petits varie beaucoup : j'ai vu des femelles qui en avoient dix ou onze, d'autres qui n'en avoient que cinq ou six. Il n'y a jamais plus de mamelons que de petits, & lorsqu'ils sont sevrés, ces mamelons se dessechent & se détachent comme dans les autres animaux, le cordon umbilical se détache des petits; avec cette différence que ceux-ci conservent la marque de l'endroit où étoit le cordon, & que la femelle de l'opossum ne conserve aucune trace des points où étoient ses mamelons, qui ne sont point, comme dans les autres animaux, placés sur deux lignes paralleles, mais irréguliérement & comme au hasard. Il paroît qu'ils se forment dans les endroits où les embrions se trouvent toucher le ventre de la mere lorsqu'elle les a mis dans sa poche, à mesure qu'elle les pond; car c'est l'expression la plus convenable, des embrions non développés ne pouvant être comparés qu'à des œufs ».

FIN.



EL



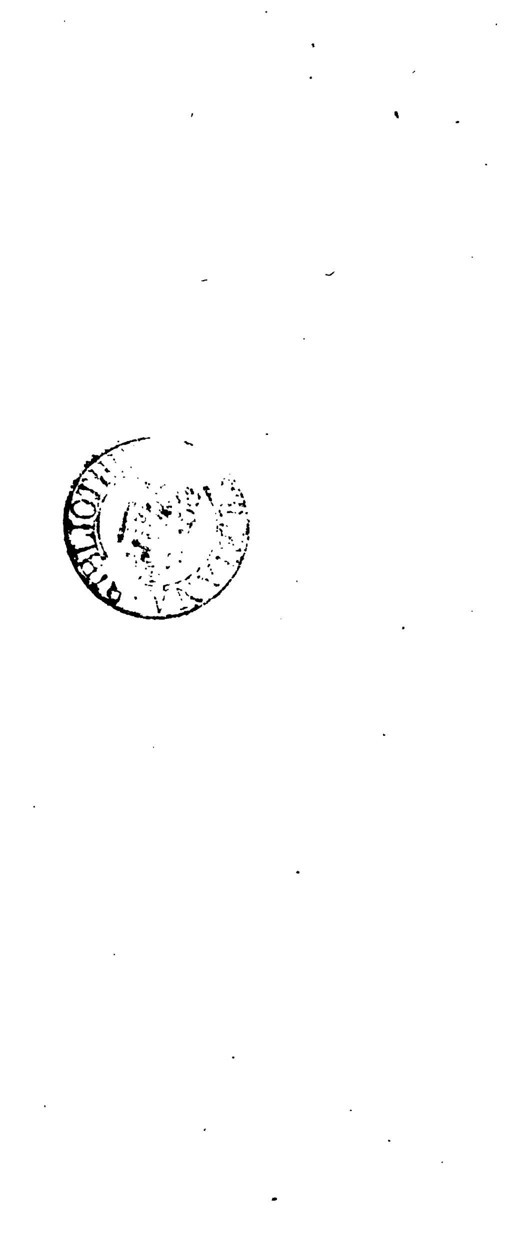
Tom. II. Pl. II.





Tom. II. Pl. III.





TABLE

DES MATIÈRES

du 1er volume.

L'AUTEUR part de Newport le 11 Novembre, Page 5

Son arrivée à Providence. Description de cette Ville, Pag. 5, 6, 7.

Il est obligé de séjourner à Voluntown. Détails sur l'auberge où il a descendu. Rencontres qu'il a faites, Pag. 9 & suivantes.

Son départ de Voluntown. Description du pays qui est entre Voluntown & Windham, Pag. 16 & suiv.

Auberge de Madame Hill. Charité de cette femme envers un soldat malade, Pag. 21.

L'Auteur s'arrête à East-Hartford. Détail sur l'État de Vermont. Origine du nom que cet État s'est donné, Pag. 23

Il arrive à Hartford, & loge chez le Colonel Wadsworth. Portrait du Colonel Wadsworth, Pag. 25 & suiv.

Visite au Gouverneur Trumbull. Ce Gouverneur a fait des Mémoires sur la guerre d'Amérique, dont l'Auteur

a eu communication. Fait intéreſſant contenu dans ces Mémoires, Pages 28, 29 & 30

Départ d'Hartford. Deſcription du pays entre Hartford & Farmington. Manufacture de drap, Pag. 32 & 33

L'Auteur loge chez M. Lewis, auquel il a été adreſſé, Pag. 33 & 34

Il ſe met en route pour aller à Lichfield. Deſcription d'un geai bleu qu'il a tué. Obſervations ſur la nomenclature des Américains : ils n'emploient guères que des termes déſignatifs, comme oiſeau bleu, oiſeau noir, au eu de geai, étourneau, &c. Pag. 36 & 37

Auteur voit des défrîchemens & un nouvel établiſſement. Comment on procede à ces défrîchemens., Pag. 38, 39 & 40

Son arrivée à Lichfield. Parc d'Artillerie qu'il trouve ſur le grand chemin, Pag. 43 & 44

Route de Lichfield à Moor-houſe-tavern ; & nouveau Thownſphip de Washington. Beaux Payſages formés par une chûte d'eau & par les forges de M. Bull. Arrivée à l'auberge tenue par le Colonel Moor, P. 50 & 51

L'Auteur y trouve des Fermiers de New-Hampshire qui conduiſent des bœufs à l'armée. Converſation avec ces Fermiers, Pag. 54 & 55

Il arrive à Fish-kill. Defcription des barraques qu'on y a conftruites pour fervir de magafin à l'armée, Pag. 57, 58 & fuivantes.

Départ de Fish-kill. Petit camp, ou barraques des foldats Invalides. Ce qu'on doit entendre par Invalides, Pag. 62 & 63

L'Auteur s'arrête & defcend de cheval pour jouir du beau coup d'œil qu'offrent la riviere du nord & les différens forts de Weftpointe, Pag. 64

Il trouve un peu plus loin le Général Heath à la tête de 2500 hommes, qui font en bataille, Pag. 65

Il traverfe la riviere du nord dans la barge du Général Heath, & il débarque à Weftpointe, Pag. 68

Ce Général lui montre les difpofitions qu'il a faites pour une manœuvre combinée avec la grande armée, & lui communique les ordres qu'il a donnés au Général Stark, Pag. 69 & 70

Détail fur le Général Heath, Pag. 71 & fuiv.

L'Auteur monte à cheval pour aller voir les différentes fortifications de Weftpointe. Defcription de ces fortifications, Pag. 74 & fuiv.

Il part de Weftpointe. Déjeûner qu'il fait auparavant à la maniere du pays, avec des grillades de bœuf, & du café au lait pour boiffon, Pag. 78 & 79

Il descend la riviere du nord dans une barge. Description du Pays. Fort Clinton; comment il a été attaqué & pris, Pag. 80 & 81

Détails sur King's-Ferry, Stoney-Pointe & Verplank's-Pointe, Pag. 82 & suiv.

Le Colonel Livingston eut quelque soupçon de la trahison d'Arnold, & pensa prendre la corvette *le Vautour*. Pag. 87

L'Auteur arrive au camp du Marquis de la Fayette. Description de ce camp, Pag. 90 & suiv.

Il continue sa route pour joindre le Général Washington à Prakness, Pag. 95

Description de la cataracte, connue sous le nom de *Totahaw-fall*, Pag. 96

Son arrivée au Quartier-général. Réception que lui fait le Général Washington, Pag. 99

Ce Général lui fait voir l'armée américaine en bataille, Pag. 103 & suiv.

L'Auteur va rendre visite aux Officiers-Généraux américains. Détails sur ces Officiers. Il voit un jeune homme de famille hollandoise, dont la tête est monstrueuse. Détail particulier sur le Général Knox, P. 113 & suiv.

Départ de Prakness. Portrait du Général Washington, Page 118 & suivantes.

Le Colonel Moyland accompagne l'Auteur. Ils s'arrêtent à Moris-town, Page 124 & suiv.

Le Colonel engage l'Auteur à aller dîner le lendemain chez M. Vanhorn, son beau-pere. Ils traversent l'ancien camp de Midlebrook, Page 127 & suiv.

Arrivée chez M. Vanhorn. Celui-ci lui raconte que le même jour, il a reçu chez lui le Général Lincoln & le Lord Cornwalis, Page 132 & suiv.

Description du pays qui est entre la maison de M. Vanhorn & Greeg-town, ainsi que plusieurs positions occupées par les Anglois. Page 135 & suiv.

L'Auteur passe à Prince-town. Description du College; il est le siége d'une Université. Comment les études y sont distribuées. Description du pays où se sont donnés les combats de Prince-town. Détails sur ces combats, Page 138 & suiv.

L'Auteur arrive à Trenton. Position où étoient les Hessois lorsqu'ils ont mis bas les armes. Détails sur cet événement, Page 142 & suiv.

Il passe à Bristol, où il s'arrête pour dîner. Description du pays qui est entre Bristol & Philadelphie,

Il arrive à Philadelphie & descend chez M. le Chevalier de la Luzerne. Quels sont les personnes avec lesquelles il dîne. Observations sur quelques usages particuliers aux Américains, Page 154 & suiv.

L'Auteur eſt préſenté dans pluſieurs maiſons, entr'autres chez Madame Beech, fille du célebre Docteur Franklin : il la trouva occupée à raſſembler des chemiſes que les Dames de Philadelphie avoient faites elles-mêmes pour les ſoldats de la légion de Penſylvanie, P. 165 & ſuiv.

Il fait connoiſſance avec M. Robert Morris, qui a été depuis *Financer* ou Contrôleur-Général, Pag. 168

Reconnoiſſance du champ de bataille de German town. Détails ſur cette action, Page 170 & ſuiv.

Il fait une viſite à M. Samuel Adams. Anecdote d'un Américain, dont les deux fils avoient déſerté, & qui, après les avoir arrêtés, les conduiſit lui-même à leur Général, Page 182 & ſuivantes.

Il va voir l'Hôtel-de-Ville & les ſalles où le Congrès s'aſſemble, Page 184

Le lendemain il aſſiſte à l'Aſſemblée de l'État de Penſylvanie, Page 186

Il va voir le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de M. Cimetiere; la fameuſe Orrery de M. Rittenhauſen, & les Anatomies de M. Showel, Page 188 & ſuiv.

L'Auteur part de Philadelphie avec pluſieurs Officiers françois pour aller viſiter le champ de bataille de Brandywine. Récit de cette bataille, Pag. 193 & ſuiv.

Ils reviennent coucher à Cheſter, & ils en partent le

lendemain matin pour retourner à Philadelphie. Ils remontent la riviere dans des barges qu'on a envoyées au-devant d'eux, Page 210

Deſcription du fort de Billing'sport, *idem.*

Deſcription du fort de Mifflin-ſur-Mad-Iſland. Barriere de la Delaware faite avec des chevaux de friſe, Page 213 & ſuiv.

Fort de Redbank. Récit de l'attaque infructueuſe de ce fort, par le Colonel Donop, Page 216 & ſuiv.

L'Auteur, de retour à Philadelphie, a une converſation particuliere avec M. Samuel Adams, qui lui développe les principes de la révolution d'Amérique, & le plan de la nouvelle conſtitution de l'État de Maſſachuſſet, Page 225 & ſuiv.

Il ſe trouve le ſoir à un bal chez M. le Chevalier de la Luzerne. Uſage de l'Amérique, de donner à chaque danſeuſe un Partner pour tout le tems que le bal doit durer, Page 233 & ſuiv.

Converſation de l'Auteur avec un des Chefs de la Secte des Quakers, Page 235

Il aſſiſte le lendemain à l'aſſemblée des Quakers & au ſervice de la Secte des Anglicans, Pag. 240 & ſuiv.

L'Auteur retourne à Germantown & ce jour-là il va juſqu'à




Tom. II. Pl. III.
Cöiny. S.

Plaisante méprise d'un Hollandois, que l'Auteur rencontre dans l'endroit appellé *Stratsborough*, Page 296

Le mauvais tems oblige l'Auteur à s'arrêter dans l'auberge de M. Thomas. Conversation avec cet Aubergiste. Détails sur le commerce du Canada. Anecdote sur Arnold, Page 298 & suiv.

Route de Thoma's-inn à Kinder-hook. Curiosités qu'offre un grand rocher qu'on trouve près de Claverack, P. 301

L'Auteur arrive à Albany. Il trouve de la difficulté à passer la riviere du Nord, dont les bords étoient déja couverts de glaçons, Page 307 & suiv.

Le Général Schuyler le fait inviter à dîner, & lui envoie ses traîneaux. Détails sur ce Général & sur sa famille, Page 308 & suiv.

Il forme le projet d'aller dès le lendemain à Saratoga, pour prévenir les neiges qui couvrent ce pays pendant les mois de Janvier, Février & Mars, & qui commençoient déjà à tomber, Page 311

Il se met en route par un très-mauvais tems. Description du pays qu'il parcourt. Description de la grande Cataracte, appellée *Cohos-fall*. Il ne peut passer la riviere des Mohawks, & il est obligé de revenir à Albany, Page 312 & suiv.

Conversation intéressante avec le Général Schuyler. Il

communique à l'Auteur différens plans pour porter la guerre en Canada, Page 317 & ſuiv.

Voyage à Skeneſtady. Obſervations ſur les Indiens. Deſcription d'une cabane de Sauvages, Pag. 328 & ſuiv.

L'Auteur part d'Albany avec le Général Schuyler pour ſe rendre à Saratoga, en paſſant la riviere des Mohawks. Les chevaux d'un des traîneaux s'enfonce ſous la glace. Comment on les retire, Page 336 & ſuiv.

Deſcription du camp retranché de Beam's-heigts, occupé par le Général Gates, dans l'année 1777, P. 340 & ſuiv.

Récit des combats qui eurent lieu la même année entre l'armée de Gates & celle de Burgoyne, P. 342 & ſuiv.

Arrivée à Saratoga, Page 345

Voyage au fort Édouard & à la grande Cataraſte de la riviere du Nord. Maiſon de Miſs Mac Rea. Fin tragique de cette Américaine, Page 347 & ſuiv.

Reconnoiſſance de la poſition que le Général Burgoyne occupoit lorſqu'il mit bas les armes. Anecdote ſur cet événement, Page 355 & ſuivantes.

Retour à Albany, Page 364

Maniere dont les habitans de cette ville célébrent le premier jour de l'an, Page 367

Départ d'Albany. Obſtacle que le dégel oppoſe à ce

départ. Les chevaux d'un traîneau s'enfoncent encore dans la riviere, Page 369 & ſuiv.

Auberge de Shefield. L'Auteur y trouve ſur une table l'Abrégé de la Philoſophie de Newton, P. 373 & 374.

L'Auteur traverſe les Green-woods, ou Bois-verds. Deſcription de ce pays, qui paroît un déſert affreux, & l'Auteur trouve pourtant à faire raccommoder ſon traîneau preſqu'auſſi-tôt après qu'il a été caſſé, P. 374 & ſuiv.

Il arrive a New-Hartford. Son embarras pour s'y loger. Converſation ſinguliere qu'il a avec ſon hôteſſe, au ſujet d'une femme qu'il trouve chez elle, Pga. 377 & ſuiv.

Rocher extraordinaire qu'il voit ſur le chemin d'Hartford, Page 381

L'Auteur ſéjourne à Lebanon. Chaſſe aux écureuils, P. 385

Il retourne à Newport après s'être arrêté à Voluntown & à Providence, Page 387 & ſuiv.

Fin de la Table du premier Volume.

TABLE
DES MATIERES
du second volume.

L'AUTEUR part de Williamsburg. Il passe dans l'endroit où l'arriere-garde du Lord Cornwalis avoit été attaquée avec succès l'année précédente par l'avant-garde de M. le Marquis de la Fayette, Page 2 & suivantes.

Avant de partir de Newkent-court-house, il trouve & observe longtems un oiseau-moqueur, Page 6

Auberge de Hanover-court-house. Comment cette auberge est disposée pour recevoir les habitans du pays qui viennent à la Cour des Sessions, Page 10

L'Auteur arrive à Offly. Domicile du Général Nelson. Détails sur ce Général & sur sa famille. Il trouve à Offly le Secrétaire Nelson, oncle du Général. Il fait l'éloge de ce vieillard, & raconte comment il s'est trouvé assiégé par ses propres fils, & comment sa belle maison d'York a été détruite pendant le siége, Page 19 & suiv.

Départ d'Offly. L'Auteur s'arrête à l'auberge de M. Willis.

Il trouve beaucoup de gens raſſemblés pour voir un combat de coqs. Il eſt témoin de ce combat. Stupide enthouſiaſme des Virginiens pour ce genre de ſpectacle, Pages 24, 25 & 26

L'Auteur s'arrête un moment à Louiſa-court-houſe, pour y voir l'Aubergiſte, qui eſt auſſi extraordinaire par ſon énorme groſſeur, que par la vie qu'il mene, P. 26 & 27

Auberge de M. Boſwel; il a eu de la même femme 14 enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de 2 ans, P. 28 & 29

Rencontre d'un habitant de la Caroline, dont la demeure eſt aux ſources de la riviere du Catabaw. Détails ſur ce pays, Pages 30 & 31

Arrivée à Monticello. Deſcription de cette maiſon. Portrait de M. Jefferſon, Page 33 & ſuiv.

L'Auteur va dîner à Charlotte-ville chez M. le Marquis de la Rouerie, Colonel d'une légion américaine. Loup privé. Obſervations ſur cet animal, Page 3[illegible] & ſuiv.

Obſervations ſur une eſpece de cerf que M. Jefferſon nourrit dans ſon parc, Page 40 & ſuiv.

Obſervations communiquées à l'Auteur par M. Jefferſon ſur les vents qui régnent en Virginie, Page 42 & ſuiv.

Départ de Monticello. Auberge de M. Macdonald. Réflexions ſur l'acception qu'on doit donner au mot *peuple* en Amérique, Page 46 & ſuivantes.

Rencontre

Rencontre d'un Rifleman, ou Chaſſeur. L'Auteur le queſtionne ſur le combat de Cowpens, où le Rifleman s'eſt trouvé. Récit intéreſſant de ce combat, P. 49 & ſuiv.

Paſſage du gap ou du col de Rock-fish. L'Auteur y tue un oiſeau qu'on appelle *faiſan* en Virginie, & qu'il croit être une véritable gelinotte. Deſcription de cet oiſeau. Maniere dont les habitans du pays s'y prennent pour le tuer, Pages 57 & 58

Auberge de Madame Teaſe, Page 60

L'Auteur s'arrête chez un Meunier qui a été bleſſé de pluſieurs coups à la bataille de Guilford, & qui lui montre un morceau de ſon crâne, Page 63 & ſuiv.

Son arrivée à Praxton's-tavern. Comment il paſſe une des branches de la Fluvanna, Page 63 & ſuiv.

L'Auteur ſe met en marche pour aller au Pont-Naturel. Rencontre qu'il fait d'un Aubergiſte nommé *Grisby*. Comment celui-ci le conduit ſur le Pont, ſans qu'il s'en apperçoive. Deſcription de ce Pont, P. 68 & ſuiv.

L'Auteur va coucher chez M. Grisby. Excellens procédés de cet Américain. Rencontre qu'il fait chez lui d'un jeune homme & d'une jeune femme qui vont s'établir dans le pays de Kentuke, Page 72 & ſuiv.

Départ de l'auberge de M. Grisby. L'Auteur, en arrivant à Greenly-ferry, tue un animal extraordinaire, qu'il

reconnoît être le monax, ou la marmote américaine. Description de cet animal, Page 80

Il passe le Gap. Ses chiens font lever cinq dindons sauvages, Pages 82 & 83

Il s'arrête pendant une heure chez un Planteur appellé M. Lambert. Il va loger chez un Capitaine appellé Muller. Rencontre qu'il fait dans cette maison d'un vieillard qui avoit été à moitié dévoré par une chienne, Page 85 & suivantes.

Il voyage le lendemain avec un autre Capitaine, qui tient une auberge à New-London. Il s'arrête dans cette ville pour déjeuner chez lui, Description de New-London, Page 88 & suiv.

Il couche chez un particulier appellé Hunter, qui loge quelquefois les voyageurs, sans pourtant tenir auberge. Commodité de cet usage dans les pays où les chemins ne sont pas fréquentés, Page 90

Auberge d'Hodnett. L'Aubergiste est un émigrant écossois. Il montre à l'Auteur un cartouche où ses armoiries sont représentées, Pages 91 & 92

L'Auteur s'arrête à Cumberland-court-house. On y tient une assemblée ; de quelle maniere les affaires y sont traitées, P. 93

Il s'arrête encore dans la maison d'un Maréchal, où il trouve plusieurs personnes très belles & très bien mises.

Réflexions ſur la beauté chez les différens peuples & à différens âges, Page 95 & ſuiv.

Il arrive à Petersburg. Auberge tenue par Madame Spencer & par ſa fille Miſs Saunders. L'une & l'autre commencent par lui en impoſer par leur extérieur & par leur maintien; mais il les trouve très aimables, & ſe félicite d'être logé chez elle. Miſs Saunders joue du clavecin & de la guitare, Pages 100 & 101

Magaſins de tabacs. Police du pays, relativement à ces magaſins. *Recepiſſés* qu'on y donne & qui tiennent lieu de monnoie, Pages 102 & 103

Viſite à Madame Bowling. Sa belle fille eſt deſcendante de la Princeſſe ſauvage Pocahunta. Digreſſion ſur Pocahunta, Page 105 & ſuiv.

L'Auteur va voir la belle maiſon de campagne de M. Baniſter. Rencontre qu'il y fait d'un Général de milice carolinien, appellé M. *Bull.* Hiſtoire de ce Général, Page 113 & ſuiv.

Départ de Pétersburg. Obſervations ſur le commerce de cette ville, Page 116 & ſuiv.

L'Auteur arrive à Richemond. Deſcription de cette ville. Chereté des denrées, & ſur-tout des auberges, Page 118 & ſuiv

Converſation avec le Gouverneur Harriſſon. Anecdote

intéressante sur les commencemens de la révolution. Page 121 & suiv.

L'Auteur arrive à West-over, belle maison de campagne appartenante à Madame Bird. Détails sur Madame Bird & sa famille. Il va dîner chez M. Mead. Caractere & philosophie de cet Américain, Page 126 & suiv.

Pêche de l'esturgeon. Observations sur l'oiseau-mouche, Page 129 & suiv.

Retour à Williamsburg. Largeur extraordinaire de la creek appellée Chikahominy, Page 133

Observations générales sur la Virginie, sur le caractere du peuple qui l'habite; sur l'esclavage, &c. P. 133 & suiv.

VOYAGE dans le New-Hampshire & la Haute Pensylvanie.

L'Auteur part de Hartford. Lieux principaux par lesquels il passe. Auberge de Kimball, de Chandler & de Baron. Espece des meubles qu'il trouve dans cette derniere. Page 159 & suiv.

Belles prairies qu'il trouve en son chemin. Valeur des terres & des denrées, Page 162

L'Auteur arrive à Concorde. Description du pays. Anecdote sur les combats de Concorde & de Lexington, Page 163 & suivantes.

Chemin de Concorde à Haver-hill. Commerce de cette derniere ville, Pages 169 & 170

Chemin de Haver-hill à Portsmouth. L'Auteur s'arrête à Exeter. Beauté du pays qui est entre ces deux villes, Pages 171 & 172

Arrivée à Portsmouth. Il entre dans une église pendant le sermon. Comparaison remarquable que fait le Prédicacateur, Page 173

L'Auteur descend la riviere pour aller à bord de l'*Auguste*. Description du port & des fortifications qui le défendent. Accident causé par le tonnerre à bord de l'*Auguste*, Pages 174 & 175

Visite à différens particuliers, & entr'autres au Colonel Langhedon. Action généreuse de ce Colonel. Réponse sensée que lui fait son nègre, Pag. 176 & 177

Départ de Portsmouth. Observations sur cette ville & sur le New-Hampshire en général. Prix excessif de certaines denrées, Page 179 & suiv.

L'Auteur arrive à New-Berry. M. Tracy l'invite à souper dans sa maison de campagne. Description de cette maison. Vicissitudes extraordinaires de la fortune de M. Tracy. Son Patriotisme. Gêne qu'il éprouve dans son commerce, Page 184 & suiv.

Départ de New-Berry. L'Auteur s'arrête à Ipswich. Il est

étonné de la population qu'il y voit. Caufes de cette population, Page 190 & fuiv.

Il arrive à Salem. Defcription de cette ville & de fon port, Page 192 & fuiv.

Chemin de Salem à Bofton. Ferry de Winiffimmi. Arrivée à Bofton, Pages 194 & 195

Bal d'affociation femblable à celui de Philadelphie, *idem*.

L'Auteur va dîner à bord du *Souverain*. Il y trouve un jeune homme que M. le Commandant de Glandeves a pris fur fon bord pour le mettre à portée d'apprendre le françois. Réflexions fur l'avantage de parler la langue du pays où l'on fait la guerre. Idée qu'ont eu les Américains de changer celle de leur pays, Page 199 & fuiv.

L'Auteur, en allant à Cambridge, paffe fur le champ de bataille de Bunker's-hill, & traverfe l'ancien camp retranché de Cambridge. Defcription de ce camp & du champ de bataille, Page 205 & fuiv.

Digreffion fur la manœuvre favante du Général Washington, lorfqu'il s'empara des hauteurs de Dorchefter, Page 211

Détails fur l'Univerfité de Cambridge, P. 213 & fuiv.

Éloge du Docteur Cooper, Page 216 & fuiv.

Club où l'Auteur paffe la foirée. Quelles font les loix de ce Club, Page 218

L'Auteur ſoupe chez M. Baudouin. On le fait jouer au whisk, mais on ne joue pas d'argent, cette regle ayant été établie volontairement dans la ſociété depuis le commencement de la guerre, Pages 221 & 222

Éloge de M. le Marquis de Vaudreuil & de la bonne diſcipline qui a régné dans ſon eſcadre pendant tout le tems qu'elle a été en relâche à Boſton. Obſervations ſur cette ville. Taxe énorme que les beſoins de la guerre ont obligé de lever ſur le commerce, Pag. 225

Départ de Boſton. L'Auteur rejoint les troupes à Providence, Page 226

Route de Providence à New-Borrough. Amélioration qu'il trouve par-tout ſur ce chemin, qu'il avoit fait deux ans auparavant, & particuliérement à Washington, P. 229

Aventure malheureuſe de deux femmes qn'il rencontre dans l'auberge de Móor-houſe, P. 231 & 232

Arrivée à New-Borrough. Il prend congé du Général Washington, P. 233

Deſcription des barraques dans leſquelles l'armée américaine paſſe l'hiver, P. 235 & 236

Il loge chez M. Smith, chez qui il avoit logé deux ans auparavant, lorſqu'il étoit établi à Cockeat. Prix que donnoit M. Smith pour le bail de ſa maiſon, P. 237

Auberge de M. Beard. Motifs qui l'ont engagé à former un nouvel établiſſement, P. 238

L'Auteur arrive à Suſſex. Rencontre heureuſe qu'il y fait de M. Poops, P. 239.

Établiſſement des Freres Moraves, connus ſous le nom de *Moravian-mill.* Deſcription d'un moulin à ſcie. Deſcription de l'égliſe des Moraves. Trait plaiſant d'un Miniſtre Presbytérien, rapporté par l'Auteur, P. 241 & ſuivantes.

L'Auteur va loger chez M. Poops. Bonne réception qu'on lui fait. Détail ſur l'état d'homme de loi ou d'Avocat. Ce qu'on paie pour les frais des procès, P. 243 & ſuiv.

Route de la maiſon de M. Poops à Eaſton. Deſcription du pays. Gap, ou paſſage qu'on découvre dans les montagnes. Auberge d'un autre M. Smith. Celui-ci eſt Avocat. Il a eu en penſion chez lui un jeune Anglois né à la Dominique, qui eſt venu ſur le continent pour étudier le droit, P. 248 & 249

Arrivée à Bethléem. Deſcription d'une eſpece de coq de bruyeres, que les Américains appellent *growſe*, Pag. 250 & 251

L'Auteur viſite les établiſſemens des Moraves. Maiſon des femmes célibataires. Maiſon des hommes célibataires. Police qui regne dans ces maiſons. Entretien avec un Frere Morave. Régime de cette ſociété, P. 252 & ſuiv.

Arrivée de l'Auteur à Philadelphie, Page 2[illegible]

LETTRE DE M. LE MARQUIS DE CHASTELLUX à *M. Madisson.*

Objet de cette Lettre. Avant d'examiner quel est le progrès que les sciences & les arts doivent faire en Amérique, & quelle est l'influence que ces progrès doivent exercer sur les mœurs & sur les opinions, l'Auteur se permet quelques réflexions sur la constitution politique des différens États qui forment l'association, & sur l'esprit de leur gouvernement, Page 262 & suiv.

Il observe que les époques les plus brillantes pour les beaux-arts, sont celles où les fortunes ont été plus inégalement partagées : mais comme il ne s'agit dans le cas présent, ni de les créer, ni de les restorer, mais seulement de les conserver & de les faire fleurir, on ne peut tirer aucune mauvaise conséquence pour l'Amérique de cette observation, Page 274

Avantage des grandes villes pour les beaux-arts. Inconvéniens des grandes villes pour le maintien de la constitution. Comment concilier ces deux objets, P. 275 & suiv.

Comment l'Auteur envisage le luxe. Danger des modes étrangeres. Comment y remédier, Pag. 278 & suiv.

Quels sont les meilleurs moyens d'encourager les beaux-arts en Amérique, & comment on peut les faire conspirer à maintenir l'esprit public, Page 285 & suiv.

Des sciences, & quelles sont celles que l'Amérique doit

particulièrement encore. Avantages & inconvéniens des Monarchies. Les [illegible] doivent être compensés par les [illegible] qu'elles produisent, Page 253 & suiv.

De la morale. Elle doit naître de la législation, P. 296

De la religion. L'Auteur s'abstient de parler des dogmes, mais il observe que la sévérité avec laquelle le Dimanche est observé, [illegible] de trop grandes privations, & qu'en interdisant tout plaisir innocent, elle expose à en chercher d'autres. Page 29[illegible] & suivantes.

[illegible] du Droit-Naturel, P. 302 & suiv.

Fin de la Table du second Volume.

FAUTES A CORRIGER

TOME PREMIER.

PAGE 4, à la note, ligne premiere, régiment de Welch; *lisez* Walsh.

Page 98, ligne premiere, une espace aussi serrée; *lisez*, un espace aussi serré.

Page 218, ligne 21, Pantagone; *lisez*, Pentagone.

Page 384, ligne 8, cœur; *lisez*, chœur.

TOME SECOND.

Page 3, ligne 16, suivis; *lisez*, suivie.

Page 26, ligne 8, er charming; *lisez*, a charming.

Page 32, ligne 14, car quoiqu'il possédât; *lisez*, en effet, quoiqu'il possédât.

Page 70, ligne 5, ourlei; *lisez*, ourlet.

Page 81, ligne 6, mordu; *lisez*, mordus.

Page 82, ligne 15, une espace; *lisez*, un espace.

Page 95, ligne 5, cession; *lisez*, session.

Page 76, ligne 7, & Amérique; *lisez*, & en Amérique.

Page 97, ligne 14, identifiée a; *lisez*, identifiée avec

Page 113, ligne 21, des provinces méridionales; avant & pendant la guerre; *lisez*, des provinces méridionales, avant & pendant la guerre: *& mettez deux points après ce mot*, la guerre.

Page 116, ligne 7, j'observai; *lisez*, j'observerai.

Page 210, ligne 18, qui pourroit; *lisez*, qui pouvoit.

Page 227, ligne derniere de la note, & ne la quitta; *lisez*, & ne l'a quittée.

Page 232, ligne 2, dans les voisinages; *lisez*, dans le voisinage.

Page 251, ligne 9, son; *lisez*, sont.

Page 257, ligne 10, précaution; *lisez*, précautions.

Page 291, ligne premiere, il faudroit; *lisez*, il vaudroit.

Page 310, ligne 19, par s'ébranler; *lisez*, par s'ébouler.

Page 316, ligne 11, ni; *lisez*, ou.

Fin.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, l'ouvrage intitulé : *Voyages dans l'Amérique septentrionale, par M. le Marquis de Chastellux*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Avril 1786. SUARD.



Lange nl





